

MADAME
VALENCE

PAR

PAUL PERRET



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1878

Droits de reproduction et de traduction réservés,

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
OUVRAGES
DE
PAUL PERRET

Format grand in-18

L'AMOUR ÉTERNEL 1 vol.

LA BAGUE D'ARGENT. 1- –

LES BOURGEOIS DE CAMPAGNE. 1- –

LE CHATEAU DE LA FOLIE. 1- –

HISTOIRE D'UNE JOLIE FEMME 1- –

LES ROUERIES DE COLOMBE 1- –

LES AMOURS SAUVAGES 1 –

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-S-SEINE. – J. ROBERT

MADAME
VALENCE

PAR

PAUL PERRET

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

Droits de reproduction et de traduction réservés,

MADAME VALENCE

I

Au pays de basse Loire, rien n'est plus rare qu'un jour entier de grand soleil. Aussi madame de Fresne ne devait jamais oublier certain dimanche de juillet, – un trop beau dimanche !

L'état de son esprit ne se trouvait guère en harmonie avec cette fête du plein été et madame Valence donna quelques signes d'humeur en arrivant sur sa terrasse, plantée de tilleuls, qui dominait la rivière. Il était deux heures environ, les vêpres sonnaient à l'église du village, dont on apercevait le clocher à travers de grands arbres, au-dessus des toits aigus du petit château. La promeneuse se mit à chercher des yeux un flocon de vapeur, une tache, une ombre dans ce ciel insolent.

Pas une nuée. Ce soleil sans merci frappait de ses flèches verticales la grande Loire, large en cet endroit de quinze cents pieds. Le flot se balançait comme un énorme miroir d'argent d'où s'échappaient d'autres rayons ; l'air et l'eau flamboyaient ensemble. La teinte grise des prairies coupées de saulaies qui s'étendaient sur l'autre rive atténuait à peine l'immense éclat

du jour ; sur le bord montueux où le castel du Plessis est situé, tout n'était que lumière. Les maisonnettes du village couvertes de tuiles, s'étagaient à droite parmi de grands blocs de grès ; des figuiers croissaient dans les fissures, leur feuillage sombre repoussait violemment ces murs blanchis à la chaux et ces toits rouges ; les roches, le sable de la grève, les filets encore tout pleins d'écailles de poissons qui séchaient sur des pieux après la pêche du matin rendaient des étincelles.

Madame Valence se réfugia sous un berceau de clématite et de vigne folle qui bornait la terrasse, à gauche, en amont de la rivière, et d'où l'on ne voyait que l'eau rire et briller sous les feuilles. Ses yeux étaient blessés autant que son cœur de cet éblouissant caprice de la saison et de toute cette joie de la nature, de l'égoïste, de la féroce nature qui se plaît à railler nos misères et nos peines. Mais parlons tout de suite de ces yeux-là, qui se fermèrent à demi et devinrent humides. Ils étaient d'une couleur particulière, ni tout à fait brune, ni tout à fait orangée, deux topazes sombres. La malice des ennemis de madame de Fresne, et elle en avait beaucoup, comme toutes les personnes volontiers solitaires ; – cette sottise malice consistait à dire que la châtelaine du Plessis avait des yeux jaunes.

La jeune femme portait une longue robe de piqué blanc dont elle tâta furtivement la poche comme pour s'assurer qu'elle y trouverait bien ce qu'elle allait y chercher. Elle eut même un petit tressaillement d'effroi à la pensée qu'elle aurait pu perdre une chose si précieuse ; puis, doucement, elle écarta les clématites du côté du jardin. Personne ne venait par les allées, elle était bien seule. Alors, de cette poche mystérieuse, elle tira un pli qui renfermait deux lettres, en prit une et laissa l'autre reposer sur ses genoux. L'ombre, sous le berceau, était assez épaisse pour la forcer de tenir le papier fort près de son visage, et voici ce qu'elle lisait :

« La chère personne dont vous me parlez m'a fait, comme vous le pensez, madame la comtesse, la confidence de ses chagrins, et je dois croire qu'elle a cruellement à souffrir dans sa maison. D'après son récit, ses peines ne seraient pas nouvelles et remonteraient à plusieurs années. Je l'ai vue verser beaucoup de larmes. Elle ne parle presque jamais du toit conjugal, qu'en disant : ma prison, mon calvaire ! Elle trouve les expressions les plus fortes et les plus saisissantes pour exprimer son malheur. A l'entendre, sa

position est désespérée, et si elle n'avait des sentiments religieux et une foi très-vive, je crois qu'elle songerait à en finir avec une vie qu'on lui a rendue insupportable. Vous n'ignorez point, madame la comtesse, qu'à cause de son séjour continuel, pendant l'été, sur la terrasse de ce beau Plessis, que vous aimiez tant et que vous lui avez donné, des personnes sans charité, qui pourraient trouver un meilleur emploi de leur esprit l'ont surnommée la Fée des Eaux. Ces personnes ne se doutent guère des pensées que lui inspire le flot qui roule sous ses beaux yeux. Ah ! la malheureuse enfant ! la rivière lui a souvent fait envie.

Je dois aussi vous avouer, madame la comtesse, qu'elle m'a parlé de ses projets de séparation. J'ai trop bien vu qu'ils étaient arrêtés depuis longtemps dans son esprit, et j'ai fait, comme je le devais, mais vainement, de grands efforts pour la dissuader d'en venir à de si fâcheuses extrémités. Elle m'a répondu qu'elle avait elle-même combattu ces résolutions de toutes ses forces et de tout son cœur ; qu'elle avait prié, qu'elle avait pleuré sans pouvoir se vaincre. « Je ne peux renoncer, m'a-t-elle dit, à la seule chance qui me reste d'éloigner de moi tant de dégoûts. Ne croyez pas, mon Père, que ce soit la liberté que je cherche ! C'est la paix, c'est l'honneur ! Je ne peux souffrir davantage les injures qu'il me fait ; je ne le dois pas. »

Je lui ai représenté qu'il faudrait prouver les faits dont elle se plaint pour obtenir cette séparation redoutable : « Oh ! m'a-t-elle dit, je n'en serai pas en peine. » J'ai continué de l'exhorter, toujours sans arriver à rien. Comme je lui demandais si elle avait du moins fait quelques nouveaux efforts pour ramener son mari à de meilleurs sentiments à son égard : « Pour cela non ! s'est-elle écriée, cent fois non ! Personne ne pourrait me conseiller de le faire. Dieu ne voudrait pas me le commander, et vous, mon Père, qui parlez en son nom, vous ne l'oseriez pas si je vous disais tout. Non, mon Père, vous ne l'oseriez pas ! »

Je prendrai la liberté, madame la comtesse, de vous rappeler que cette conversation n'a été et ne pouvait être que confidentielle. Rien de plus. On m'a demandé des encouragements et des conseils ; on m'a fait des aveux de plus d'un genre ; ce n'est pas une confession que j'ai reçue.

Je peux donc vous rendre ce que m'a dit madame votre chère nièce, mais il ne m'a pas été permis de l'interroger. Je me suis prêté au soulagement

d'une aimable conscience en peine, mais il ne m'a pas été demandé d'en faire l'examen. Cette douce chrétienne affligée m'a fait connaître à plusieurs reprises le soin vraiment édifiant qu'elle a pris de cacher ses douleurs. La curiosité du monde n'a pu percer le voile pieux dont elle les couvre ; elle porte une croix invisible. Souvent même, au cours de notre entretien, je l'ai vue se retrancher dans des réticences d'où mon ministère tout officieux m'interdisait de la faire sortir. Je ne saurais donc vous rendre un compte exact de ce qui a pu se passer depuis six ans entre les nouveaux maîtres du Plessis, qu'ils tiennent de vos dons généreux, et je n'ai pas à rechercher en quoi Jean de Fresne, mon ancien élève au petit collège épiscopal, a mérité une si forte répulsion de celle qui devait être la chair de sa chair. Il m'est seulement permis de croire que les griefs de la chère enfant ont la source la plus pure. J'ai pénétré malgré moi dans cette âme si tendre ; j'y ai reconnu une fleur froissée peut-être par des mains brutales ; tout n'y est que désenchantement, regrets amers et craintes inavouées ; je me sens porté à croire ou plutôt à induire que la conduite morale de l'époux est au moins irrégulière aux yeux de l'épouse et n'a jamais cessé de lui causer un violent chagrin. Espérez avec moi, madame la comtesse, que Dieu éclairera ce pécheur qui, lui aussi, vous a été cher, puisque vous lui avez donné le jeune cœur de votre nièce, le plus précieux de tous vos biens.

PÈRE MATHIAS SAINT LUC. »

– Oui, c'est la paix ; oui, c'est l'honneur que je veux ! murmura Valence. Mais quand j'ai dit au Père que ce n'était pas aussi la liberté, j'ai menti ! Ah ! la liberté de ne plus le voir, LUI, l'outrage dans les yeux, quand je ne l'entends. pas sortir de sa bouche !

Elle replia, la lettre du P. Mathias, et reprit l'autre contenue sous le même pli. Celle-ci n'était que de quelques lignes :

« J'ai voulu prendre l'avis du bon Père. Il nous le donne sous le couvert de sa robe de religieux. C'est pourtant assez clair. Ma chère enfant, ma pauvre chère petite, me voilà donc déterminée à te soutenir dans cette grande épreuve. D'ailleurs, j'en sais bien plus long que le Père, car, moi, j'ai reçu ta confession. Que tu as souffert, ma chérie, et avec quelle vertu !

Eh bien ! trouve donc le courage de souffrir encore. Va, ce ne sera pas long, – seulement jusqu'à l'automne. Alors, je serai rentrée à Paris pour n'en plus sortir qu'avec le retour de la saison chaude, qui me cause toujours tant de soucis, car tu sais que je n'aime point les voyages. Je te prie de remarquer que ce petit retard ne te cause aucun dommage ; les juges aussi s'en vont aux champs. L'été de la Saint-Martin nous les rendra. Alors, si ton joli bourreau a poussé les vilénies trop loin, viens sans crainte te réfugier près de ta seconde et de ta véritable mère. Ce sera l'heure, de la bataille !

A Trouville, toujours courant, ce 22 juillet.

COMTESSE DE COSSEINS. »

– Mais, s'écria madame de Fresne, libre, je le suis ! Ma tante est avec moi désormais. Voici le contrat qui va m'affranchir.

– Sous une condition pourtant, reprit-elle en remettant le pli dans la poche de sa robe. Trois mois de patience et même un peu plus. Il y a beaucoup d'excellents cœurs qui sont faits comme cela. Madame de Cosseins est aux eaux, il faut donc que mes douleurs prennent vacances. Ah ! je la connais bien. Je peux lui demander de grands sacrifices ; mais que je ne vienne point déranger le train de sa vie ! C'est la meilleure des tantes ; pourtant elle a tort de dire qu'elle vaut une mère. Eh bien, j'attendrai.

En même temps, elle pensa que l'attente lui serait d'autant plus facile que Jean de Fresne était absent. On le disait aux eaux d'Évian, en Savoie. En vérité, elle n'en était pas informée, et l'espérait seulement sur quelques heureux indices, car les bords du lac de Genève ont des séductions pour retenir les voyageurs. Que le mois d'août s'écoulât sans ramener M. de Fresne, et tout irait bien. Pendant les premières semaines de l'automne, le châtelain ne se tenait guère au Plessis, le pays étant favorable surtout aux chasses d'hiver et de marais ; à l'ouverture de la saison, il s'en allait, dans son domaine patrimonial du Morbihan, sur la lande.

Trois mois, c'était donc bien peu, si elle comparait ce court espace de temps aux six années qui venaient de s'écouler. Valence se mit à songer aux cruels efforts qu'elle n'avait cessé de faire dès- le lendemain de son mariage pour empêcher que le drame de sa vie ne devînt l'objet des propos de la

noblesse dans les châteaux de la Loire et dans les cercles de N., la ville voisine. Elle avait muré son cœur et scellé sa bouche. Voilà ce qui justifiait les remarques élogieuses du P. Mathias et la grande phrase de la tante de Cosseins : « Que tu as souffert, et avec quelle vertu ! » Si la fierté et le silence sont des vertus, elle méritait cette double louange.

Ces réflexions poursuivies à l'abri du berceau n'avaient, après tout, rien de trop amer, puisque si elles lui retraçaient les mauvais jours passés, elles lui faisaient en même temps envisager les heureux jours à venir. Le deuxième son des vêpres se fit entendre, madame Valence se leva, suivit une longue allée couverte qui la conduisit – au logis où elle entra pour y prendre son livre d'heures.

Le matin, après la messe, elle l'avait déposé dans le salon d'été qui s'ouvrait sur une belle pelouse décorée de massifs d'arbres au pied desquels croissaient de grands buissons de lauriers-thym et de camellias, depuis longtemps acclimatés – dans cette contrée tiède qui n'a presque point d'été, mais qui connaît encore moins l'hiver. C'était une chambre ovale, grâce à un renflement de la muraille, madame de Cosseins, qui avait fait reconstruire le castel, ayant eu le bonheur de rencontrer un architecte suivant son goût, amoureux comme elle des formes arrondies ; l'espèce en devient rare. La bonne dame, par son humeur, appartenait au dernier siècle bien plutôt qu'à celui-ci, dont les premières années l'avaient vue naître. « Toujours courant », elle avait l'esprit au bord des lèvres, le cœur sur la main, et l'on éprouvait quelquefois que ce cœur avait des ailes,

La pièce où venait de pénétrer madame de Fresne était très-simplement ornée, tendue de toile perse ; les seuls objets de prix qu'on y pût trouver étaient cinq ou six grands et magnifiques vases de porcelaine de Chine, remplis de feuillages et de fleurs. Deux portraits en pied s'élevaient à droite et à gauche de la cheminée : l'un était celui de la jeune châtelaine, l'autre représentait un fort petit homme mis avec une extrême recherche et d'une charmante figure, pour peu qu'on se bornât à jeter un coup d'œil au passage sur cette toile de gala. Un examen plus attentif eût fait découvrir de fâcheux défauts dans le visage de ce chérubin de trente ans, encadré d'une épaisse chevelure et d'une vigoureuse barbe noires qui formaient comme une broussaille soyeuse autour des roses de son teint. La bouche était vermeille,

mais épaisse, les yeux brillants, mais le regard oblique, le nez délicat, mais trop court, les narines mignonnes, mais féroces.

C'était Jean de Fresne.

II

Ce Jean de Fresne était bien le plus déluré des petits hommes. Intrépide cavalier, il n'aimait naturellement que les grands chevaux. Chasseur infatigable, sa présence aux chasses attirait les dames friandes de quelque beau drame en forêt. Un sanglier proprement dagué n'est pas un spectacle ordinaire.

La journée a été superbe, le galop des chevaux, les clameurs de la meute et les trompes remplissent la forêt. L'instant tragique approche. La bête acculée, furieuse, découd tous les chiens ; mais le petit baron est là qui se jette, le couteau à la main, dans la mêlée sanglante et hurlante. Et les amazones tremblantes sur leurs selles, et les chasseresses plus timides qui ont suivi en calèche, frémissantes sur les coussins, de se couvrir le visage. Mais l'émotion passée, que de sourires flatteurs, que de jolies mignardes phrases de compliments ! Des chapelets de perles.

Voilà les souvenirs qui avaient été rappelés la veille au château de Guesnes-la-Tréville, voisin de celui de la Blotterie, sur l'autre rive du fleuve. La terre de Guesnes était l'une des plus vieilles et des plus qualifiées, la terre de la Blotterie la plus belle du département, et toutes deux appartenaient à des femmes. Il y avait du monde chez la vieille marquise de Guesnes-la-Tréville, et la reine, la parure vivante de ce cercle de choix, était la belle madame Artus de la Blotterie. Cent mille livres de rentes et veuve.

– Je vois, dit avec humeur le-petit-fils de la châtelaine, que Jean de Fresne sera toujours à la mode. On lui connaît pourtant un malheur et un défaut.

Tout le monde à l’instant se récria sur- le malheur "du petit baron. Ce fut encore la dernière chasse qui fournit la matière de cette charité rétrospective. Certes, il avait dû être cruel ce jour-là, six mois auparavant, à M. de Fresne de voir que de toutes les femmes, une seule était rebelle ou bien lente à s’alarmer pour lui, et de penser que cette femme c’était la sienne. Le pis, c’est que toute la chasse l’avait vu comme le petit baron, et il n’y avait pas eu d’autre sujet d’entretien partout, pendant l’hiver et le printemps, que cette insensibilité choquante.

Quant au défaut. ah ! vraiment, il n’était pas noble. On l’excusa pourtant parce qu’on en connaissait la source. Jean de Fresne, ayant commencé par dévorer son bien, avait été assez heureux pour en ressaisir un précieux lambeau par une opération habile aux jeux de bourse. On le rappela.

– Habile opération, peut-être, – mystérieuse surtout, reprit le jeune M. de la Tréville qui était rude comme un vieux Breton et qui en avait la tête carrée, le poil roux et les membres noueux et trapus. – Personne a-t-il jamais su ce que Jean de Fresne a fait à la Bourse ?

Madame de la Blotterie ne put retenir un brusque mouvement de son pied qui frappa le tapis. Un moment après elle avait repris son impassibilité ordinaire. C’était une admirable personne, d’origine énigmatique, après tout ; on savait uniquement que cette superbe énigme venait de Norwège, que, de son nom de baptême, elle s’était toujours appelée Fredda, et n’avait peut-être jamais eu d’autre nom, jusqu’à l’instant fortuné, une douzaine d’années auparavant, où elle avait épousé à Fredriksall le vieil Artus, Norvégien comme elle, retourné au pays pour y prendre, femme ou s’y faire prendre, – un richissime armateur, fixé en France depuis cinquante ans, et naguère anobli par le roi Charles X.

Elle avait une grande chevelure noire, une pâleur de neige, des yeux bleus froids, durs, brillants comme deux morceaux de glace cristallisée, éclairés par un jeu du soleil. Mais pourquoi cette flamme rigide y brilla-t-elle justement plus fort, et d’où venait cette marque d’émotion chez une

femme, visiblement souveraine maîtresse d'elle-même ? Le jeune marquis Victor de la Tréville continua la petite guerre contre l'absent :

– Miraculeux accident, après tout, car il a permis à Jean de Fresne de demander et d'obtenir la main de mademoiselle de Civré, qui est l'héritière de madame de Cosseins, dit-il, et ce ne sera pas un petit héritage. Il n'est pas étonnant que M. de Fresne, s'étant vu si près de la ruine.

– De la ruine ? interrompit la marquise.

– De la besace, si vous l'aimez mieux, ma mère ; il n'est pas étonnant que Jean de Fresne soit devenu.

– Parcimonieux, mon fils, fit encore tout doucement la vieille dame, et je n'aime pas la besace.

Le juste choix des mots dans l'épigramme est un des secrets de la bonne compagnie.

Alors, on entendit une indéfinissable harmonie. Dans un salon moins décent, on aurait dit que le président Le Belin grognait. Le singulier personnage ! Il n'avait fait jusque-là que se balancer en cadence sur sa chaise. C'était un vieillard par la mine, bien qu'il ne le fût pas par le nombre des années. Ses lourdes épaules étaient arrondies comme la voûte d'un pont ; ses deux longs bras toujours en mouvement rappelaient le télégraphe des anciens jours, et ils étaient terminés par deux grosses mains si maladroites, qu'elles ne savaient ni se fermer ni s'ouvrir. Le magistrat les laissait continuellement traîner sur ses genoux, à demi enroulées, les doigts en croches.

En toute saison, à toute heure, il portait autour du cou trois tours de batiste qui ressemblaient bien moins à une cravate qu'à une serviette. Une grande figure tantôt blême et tantôt violacée, suivant qu'on la voyait avant ou après le repas, émergeait de cette épaisseur de linge. Mais au milieu de ce visage aux teintes changeantes, quel ornement massif, quelle sentinelle avancée ! Les libéraux aimaient à dire : M. le président Belin a le nez de saint Louis. C'est par là qu'il se rattache à la cause..

Qui ne sait que le nez de ce grand roi est un monument de l'histoire ? Par exemple, le magistrat avait un autre trait, la bouche, bien différente de celle du monarque ; sans quoi, ce dernier n'aurait jamais été un saint.

Deux lèvres humides, sensuelles, épanouies, toujours souriantes d'une pensée malicieuse. Au reste, le président fort peu soucieux de faire partager aux autres la gaieté qu'ils lui inspiraient, s'amusait d'eux ordinairement avec lui-même, se parlant tout seul à demi-voix et partout, à table, au tribunal, au milieu d'un cercle. Ses aparté étaient devenus fameux et faisaient mourir de rire ceux qui les saisissaient au passage, pourvu qu'ils n'en fussent pas les premiers égratignés. On racontait à ce sujet les choses les plus plaisantes. Un jour, dans un procès pour menus délits politiques, M. Le Belin présidant, l'accusé, un journaliste de clocher, compagnon très-emphatique, plaidant pour lui-même et pour sa maison, avait pris le magistrat directement à partie, lui criant : – Ah ! je sais que vous voulez ma tête !.

On vit en ce moment les deux juges assesseurs étouffer un hoquet convulsif avec la manche de leur robe ; c'est qu'ils entendaient leur président s'entretenir, suivant sa coutume, avec Louis-Nicole Le Belin, son meilleur ami et confident, sans s'occuper du voisinage, et il disait : Ta tête, triple sot ? Que veux-tu que j'en fasse de ta tête ? Je te flanquerai trois mois de prison tout à l'heure, et je pense que tu seras content.

Les assesseurs racontèrent ce nouveau trait humoristique du chef de leur tribunal ; on décida si, dans cette occasion, ils violèrent le secret et rabaissèrent la majesté de la justice.

Or, dans le salon du château de Guesnes, aux côtés de madame de la Tréville et de la belle Artus de la Blotterie, Louis-Nicole Le Belin venait encore de lancer un de ses fameux aparté ; et il grommelait : – Il y a un proverbe connu qui dit : A père prodigue, fils avare. Jean de Fresne a introduit une variante en ce proverbe. Il ne s'est point corrigé dans ses descendants, mais dans lui-même. Et cela est heureux, puisque Jean de Fresne ne doit pas avoir de descendants.

Il y eut un petit murmure, une petite volée de rires discrets. Pour s'en donner plus largement, on attendait le bon plaisir de la maîtresse du logis. La vieille châtelaine n'y put tenir, et ce fut le signal d'une explosion. Seule, madame de la Blotterie ne céda point à la gaieté générale. Les yeux de glace de la Norvégienne couvrirent le président excentrique. Visiblement, elle se demandait : Que sait-il ?

Les présidents sont les premiers informés de toute affaire en séparation de corps, puisque, avant toute procédure, une requête leur est adressée. Il arrive même, d'ordinaire, que certains avertissements, quelquefois une démarche officieuse d'un parent ou d'un ami, précèdent la requête..

Mais que pressentait donc elle-même madame Artus de la Blotterie ? Qu'avait-on deviné dans le cercle du château de Guesnes-la-Tréville de ce qui se passait dans le petit castel du Plessis ? Une de ces bouches d'or qui ne font jamais défaut nulle part, un gentilhomme entre deux âges et toujours à l'évent qui se tenait debout derrière le fauteuil de la belle Fredda, risqua une pirouette :

– Eh ! dit-il, les héritiers se font vraiment attendre 'au Plessis ; il faut songer que les maîtres de ce beau lieu, si cher autrefois à madame de Cosseins, sont mariés depuis-six ans. Jean de Fresne en avait alors vingt-neuf, et mademoiselle de Civré vingt-trois. Notre fée des eaux court à sa trentaine.

Sans un geste, sans aucun jeu de physionomie, surtout sans lever les yeux vers celui qui lui offrait une si belle occasion, ma-dame de la Blotterie ajouta de sa voix tranchante :

– On n'est pas éternelle !

– Le mal, reprit le gentilhomme à l'évent tout d'un coup stimulé, c'est que si l'on en croyait certaines choses dites sous le manteau. Des choses, parbleu ! fort délicates.

– Il vaut donc mieux ne pas les redire, fit observer la marquise.

Mademoiselle de Guesnes-la-Tréville, la sœur du jeune marquis, était là, et mademoiselle de la Tréville allait avoir seize ans. Le gentilhomme avait tout juste assez de compréhension pour saisir un avertissement si clair, il baissa donc la voix.

– Après tout, continua-t-il, on peut penser qu'un certain genre de vertu est à peu près aussi offensant pour un mari que. le contraire

M. de la Tréville tordit assez violemment sa moustache rousse qui, pour être naissante, n'en était pas moins rude. – Je pêche rarement par curiosité, dit-il. Cependant je rencontre partout et sans cesse, contre madame de Fresne, un concert de médisances et je ne serais point fâché d'en apprendre enfin la cause.

– Mon fils, je vais vous la faire connaître et vous y trouverez un peu de la faute de cette chère enfant que j’aime beaucoup, fit vivement la marquise s’emparant encore de la réplique. On lui reproche ses airs esseulés qui découragent les femmes de son âge de l’aimer et de la défendre.

La grosse bouche fleurie du président Le Belin s’ouvrit :

– Ces airs-là découragent encore bien plus les hommes de tout âge, murmura-t-il.

– Et le plus découragé de tous les hommes pourrait bien être le mari, reprit M. de Brantonnet, le gentilhomme à l’évent parlant toujours à la chevelure noire de la blanche Fredda, par-dessus le dossier du fauteuil. On n’a pas fait un joli présent à Jean de Fresne, il y a six ans passés, en lui donnant une femme qui ne veut pas appartenir à la terre.

En ce moment un domestique annonça : – M. Christian Artus.

Pas de titre, point de particule. Le nouveau venu pouvait se passer du noble bagage. C’était un homme de la plus haute taille, d’une stature héroïque et de la plus virile beauté. Ses traits offraient une admirable correction mêlée d’un reste de rudesse à laquelle on reconnaissait le fils du Nord ; il y manquait le fini des contours que donnent les ciels plus doux, l’harmonieuse caresse du soleil. Christian Artus avait les mêmes yeux bleus ordinairement froids et toujours brillants que madame de la Blotterie, car leur pays natal à tous deux avait été le même, et grâce au mariage capricieux du vieil Artus son oncle, Fredda était devenue la tante de ce jeune homme.

Le président Le Belin, en le voyant entrer, se mit à frapper ses grosses mains l’une contre l’autre :

– Soyez content, monsieur le marquis, s’écria-t-il, s’adressant à Victor de la Tréville, car voici un de vos alliés, un des défenseurs de la dame du Plessis, le maître vaillant de Boisdemetz.

Et se levant il marcha tout droit vers Artus :

– Monsieur, lui dit-il, je vais vous proposer une devinette. Savez-vous pourquoi l’on dit que madame de Fresne n’appartient pas à la terre ?

– En vérité, non, monsieur, répondit Artus, je ne le sais point.

– C’est parce qu’elle n’a jamais consenti à faire monter personne au ciel.

Mademoiselle de la Tréville et ses quinze ans sortirent au même instant du salon. La jeune fille ne s'exposait pas volontiers au danger de s'égayer avec les commensaux de son aïeule, quand on parlait devant elle, sur un certain ton, de madame de' Fresne. Une fois elle avait été réprimandée d'importance pour avoir ri. Mécontente de la réprimande, elle en avait voulu connaître la cause et avait été grondée plus pour l'avoir demandée.

III

Dans cette belle maison de la Tréville, Christian Artus avait vu madame de Fresne. C'était le mois précédent, en cette merveilleuse semaine sans nuits, qui est l'épanouissement de l'année, au bal traditionnel de la Saint-Jean. Les habitants du village dansaient sur leur grande place, les anciens seigneurs sous une vaste tente dans les jardins du château. Artus n'était alors de retour en France que depuis le commencement du printemps. Après la mort de son oncle, qu'il avait apprise en Angleterre, il avait cédé à une résolution de voyage, résolution aussi soudaine, aussi difficile à expliquer que la mort même de l'armateur.

Le bel athlète norvégien passait assez généralement pour un orgueilleux mélancolique. Il avait toujours refusé de prendre sa part de l'anoblissement de son oncle ; on ne le lui pardonnait point. Sa jeune tante avait trouvé une habile façon de le peindre et de pousser d'un trait la peinture au noir : –

Très-beau caractère, disait-elle ; mais un bon caractère, pour cela non, malheureusement non !

On expliqua sa répugnance à rentrer en ce pays qui était devenu le sien par un amer et secret dépit de voir demeurer aux mains de neige de Fredda, la veuve du vieil Artus, cette grande terre de la Blotterie où il avait été élevé, où il avait grandi près de l'armateur, qui l'appelait son fils.

Cependant ces sentiments qu'on lui prêtait s'arrangeaient mal avec la fierté incommode qu'on lui reprochait à l'ordinaire ; les médisances se soucient peu d'être contradictoires. Christian Artus ne les connut pas ; il s'en alla de l'un à l'autre bout du monde pendant sept ans, emportant partout avec lui un souci caché, qu'il ne s'avouait pas même volontiers à toute heure ; mais, si dans sa vie errante, un peu de réelle tristesse venait à le saisir, l'étrange souci en profitait à l'instant pour revenir s'asseoir à son chevet, le problème se dressait de nouveau devant ses yeux : comment le vieil anobli de Charles X, le septuagénaire amoureux de sa jeune femme, avait-il si brusquement fini, lui qui était heureux et si riche, admirablement bien portant malgré son âge, et qui paraissait fait pour vivre cent ans ?.

Une chute, disait-on. Ah ! les médecins l'avaient constatée. Qui eût songé à en appeler de leur arrêt ? Christian Artus doutait-il donc de sa justesse ? Une chute est un accident matériel, un fait précis ; toute la maison de l'armateur avait vu, touché, reconnu l'accident comme les médecins. Pour élever un doute, il eût fallu être fou. Christian Artus ne l'était pas.

La terre de la Blotterie était le lot d'honneur dans ce grand héritage ; mais si le testament de l'armateur l'attribuait à Fredda, il ne maltraitait point en apparence le cher neveu ; car il y avait un testament. La part d'Artus fut égale en revenus à celle de la veuve ; le jeune homme recueillit la maison et le parc de Boisdemetz, situés sur la même rive de la Loire que le castel du Plessis.

L'apparence est femme, toujours et naturellement trompeuse.

En ce temps qui était encore celui des premiers délires de la spéculation, comment le vieil Artus, disposant d'une immense épargne, se serait-il dérobé à la tentation magique ? Il adorait le veau d'or depuis qu'il avait l'âge de raison ; eût-il renié une foi si belle ? Certes, il avait dû figurer dans la danse d'écus qui emportait la France entière, et même y arriver en cadence, au bon – moment, car c'était le vieil enfant gâté de la Fortune. Tout le monde disait que son portefeuille serait une délicieuse surprise pour ses légataires. Il y eut surprise aussi, mais point celle qu'on attendait. Ce portefeuille, on ne le trouva-pas.

Où s'en était allé ce nouveau million ? Peut-être n'était-il pas unique ! Bien des gens regardèrent aux mains de madame Artus de la Blotterie, les

fameuses mains de neige, les soupçonnant d'être moins pures que blanches. Les plus hardis à se mêler des affaires d'autrui n'avaient pas craint d'interroger Christian Artus à son retour. Que pensait-il ?

– Je ne veux rien penser, répondit Christian.

La réponse était prudente, mais bien altière. On devait en conclure que si le voyageur ne faisait point la guerre à sa belle tante, la paix entre eux ne serait jamais qu'une paix plâtrée. Christian aimait peu la châtelaine de la Blotterie ; cela, on le savait de reste. Aucun lien ne l'attachait plus à Fredda ; aussi le bruit se répandit qu'il se dispenserait de la revoir.

On s'était trompé.

Il se montra très-exact, sinon très-empressé à remplir ses devoirs envers la jeune femme ; il ne fit qu'une visite et ce fut à elle. Son âge et celui de Fredda lui interdisaient aucun séjour à la Blotterie. Le premier de ces devoirs, auxquels il se crut obligé, ce fut de ne pas compromettre sa tante. Quelques méchants affectèrent de penser que la Norvégienne se serait vue très-volontiers compromise. Le meilleur des seconds mariages, c'eût été celui-là. Les deux fortunes se seraient unies, les deux Pactole auraient formé le plus majestueux confluent. Cent mille livres de rente qui en épousent cent mille autres seront toujours une vision imposante. Il y eut de braves gens qui s'en laissèrent éblouir et qui attendirent de Christian et de Fredda ce beau spectacle, mais tout le monde fut déçu. Artus se renferma dans son parc de Boisdemetz. Madame de la Blotterie continua de mener sa double vie : celle du monde, hospitalière et magnifique ; l'autre, toujours mystérieuse.

Le parc de Boisdemetz était célèbre à vingt lieues à la ronde par la beauté de ses ombrages. Cette vaste futaie de deux cents hectares entourés de murs excitait, presque au même degré que la possession de la Blotterie, l'envie des riches marchands de la ville contre ces heureux Artus qui l'avaient acquise des collatéraux de Boisdemetz, le dernier comte de ce nom étant mort en 1832, de ses blessures, après l'échauffourée de Vendée. Le testament de l'armateur qui donnait ce beau parc à Christian ne lui faisait donc pas un avantage sans gloire ; cette générosité était encore flatteuse, et Fredda avait été bonne princesse et bonne tante si c'était elle qui l'avait dictée.

Les ruines de l'ancien donjon se voyaient à trois ou quatre cents pas du logis actuel ; c'était même l'un des attraits pittoresques du domaine : d'abord une motte féodale en partie artificielle, épaulée sur un bloc de roches qui formaient un escarpement inaccessible du côté de la rivière. Le Brilhac, la seule eau claire de la contrée quand la marée ne venait point troubler son flot alerte, courait sur un lit de sable blanc comme du sel pour se perdre bientôt, à deux kilomètres environ, dans la grande Loire. Sur le mamelon se dressait encore un pan de muraille ronde d'une épaisseur formidable recouvert d'un superbe manteau de lierre. Souvent les joyeux équipages des barques de plaisance qui remontaient le Brilhac avaient aperçu Christian Artus assis sur la brèche croulante et regardant l'espace. Au midi, dans les beaux jours, une large écharpe de vapeurs flotte sans cesse au-dessus de la région marécageuse qui se poursuit jusqu'au bocage vendéen ; à l'ouest, le ciel et l'eau du fleuve semblent se confondre dans une même teinte grise et une brume sans fin ; là est la mer. La flottille du maître de Boisdemetz se balançait au pied du bloc de rochers et de la tour vêtue de lierre ; il y avait des embarcations de toutes les formes et l'une surtout était bien connue sur la Loire, à cause de sa voile latine, teinte en rouge. La même couleur de pourpre brillait aux panneaux des voitures de madame de la Blotterie, car l'armateur avait voulu des armes : de gueules, au croissant d'argent, une étoile du même. Sur ce fond sanglant, ce disque neigeux et cette heureuse étoile disaient-ils l'histoire de la châtelaine ?

La maison d'habitation à Boisdemetz, petite, chétive, et relativement moderne, portait un nom dû sans doute au redoublement d'épaisseur du bois à l'entour : les *Ombrails*. C'était un corps de logis sans pavillons, avec deux pignons aigus. La porte principale, surmontée d'un fronton demi-circulaire décoré d'un écusson affreusement mutilé, offrait seule une sorte d'aspect monumental. Le dedans était singulièrement délabré, les Ombrails n'ayant pas été habités depuis plus de trente ans, quand Artus avait résolu de s'y établir au retour de ses voyages. La maison pourtant renfermait encore une vaste salle ornée de boiseries curieuses et de peintures assez grossières que le « revenant » avait fait réparer à la hâte. Des tapis turcs avaient été jetés sur les dalles brisées ; un décorateur habile s'était chargé de rafraîchir les panneaux, où se voyaient des corbeilles de fleurs au milieu d'un vol

entrecroisé d'hirondelles ; le même dessin se répétait, fouillé au ciseau, dans l'encadrement de chêne noir. Le plafond à caissons chargés de couronnes de fleurs tressées, peintes en bleu sur fond d'or, ne semblait pas trop dégradé, bien qu'à de certaines places l'or s'en allât par écailles. L'honneur de la pièce était une cheminée de style Louis XIV, en marbre rouge, dont les belles volutes, lentement arrondies, se terminaient par des griffes dorées ; elle supportait une horloge de Boule. L'ameublement se composait de sièges appartenant à des époques très-diverses et de canapés recouverts d'une délicate tapisserie à personnages, quelque peu rongée par les mites. C'était dans cette chambre disparate ou sous la ramure et la nuit mouvante de son parc que Christian Artus laissait aller sa vie, quand il ne courait point la rivière dans la barque gracieuse dont il avait rapporté le modèle des mers d'Italie, sous sa grande voile rouge.

Artus n'était nullement un mélancolique comme on affectait de le croire autour de lui, encore moins un homme las ou blasé ; c'était un dédaigneux des choses vulgaires et des personnes banales. Il n'aimait point sans une raison d'aimer, il ne se livrait jamais à ceux qui n'avaient pas trouvé le secret si simple de lui plaire. Pour cela, il fallait seulement être quelqu'un, grand ou petit, beau ou laid, bon ou spirituel, une intelligence ou un cœur, une grâce ou une force, quelqu'un enfin, mais point tout le monde. Quant à lui, il se suffisait dans la vigueur de son esprit et de son corps ; il lisait peu, imaginait beaucoup, méditait volontiers, recherchait avec délices la lassitude physique et ne connaissait point celle de l'âme, pensait enfin et se dépensait sans effort. Les relations ordinaires du monde lui auraient apporté plus d'ennui que la retraite ; mais dans son isolement même, il n'y avait aucune résolution arrêtée de vivre solitaire. On le vit bien, quand, au commencement du mois de juin, il eut rencontré, dans ses courses sur la Loire, Victor de la Tréville. L'intrépidité de ce jeune homme eut bientôt intéressé la sienne. Les deux barques se hélèrent, les deux maîtres échangèrent d'abord quelques mots au passage ; puis on stopa. La force et la beauté virile de Christian Artus transportèrent le marquis sauvage, la franche rudesse de Victor plut au Norvégien. Rien de plus simple que l'histoire de cette liaison qui bientôt, et par une exception dont on fut jaloux dans d'autres gentilhommières, amena Christian au château de Guesnes.

Il y vint au bal de la Saint-Jean. La tente sous laquelle on dansait était tapissée d'étoffes brillantes, ornée de banderolles fleurdelisées, éclairée par des lustres magnifiques en cristal de Hollande, tirés des précieuses collections de la Blotterie, et que la châtelaine avait gracieusement prêtés. Fredda semblait, d'ailleurs, présider la fête ; chez la marquise de Tréville, l'opulente veuve était encore chez elle et se croyait assez puissante pour braver les dispositions quelquefois brutales du jeune marquis. Christian Artus reçut ses compliments ironiques pour être enfin sorti de son désert de Boisdemetz. Une danse commençait ; il offrit de l'y conduire et ils attirèrent tous les yeux. Celui qu'on nommait plaisamment l'Hippolyte de Norwège paraissait alors serré de près par la nouvelle Phèdre. Cependant aucune émotion ne pouvait se lire sur le beau visage impassible de Fredda, qui n'était toujours éclairé que par les mêmes sourires moqueurs. Artus écoutait ses railleries avec sa froide courtoisie ordinaire, la regardant aux yeux, toujours aux yeux, comme s'il épiait l'agitation secrète de sa pensée, comme s'il voulait se frayer un chemin jusqu'à cette âme scellée.

Pourquoi et comment le vieil Artus, le vieux mari, avait-il si brusquement fini ? Fredda aurait-elle pu le dire ?

Après cette danse, Christian la quitta. La fête s'animait ; on souleva les larges plis de la tente pour combattre la chaleur, et les jardins apparurent inondés d'une lumière d'argent sous le ruissellement de la pleine lune. Près de l'ouverture qu'on venait de pratiquer, Artus vit une femme debout. Elle paraissait aspirer avec délices le parfum des roses qui arrivait dans la salle improvisée, avec le souffle frais de la nuit : il la remarqua surtout parce qu'au milieu de tant d'autres follement rieuses ou distraites par des soucis ou des intérêts cachés au milieu même du plaisir, elle était pensive et calme. Il la trouva simplement et grandement vêtue d'une longue robe en épaisse étoffe de soie blanche, presque sans bijoux, avec des perles d'or dans les cheveux. En ce moment, le marquis Victor le joignait dans le bal.

– Quelle est, lui demanda Christian, cette belle personne esseulée ?

– La trouvez-vous belle ? répondit Victor avec un redoublement de sa brusquerie accoutumée. Votre tante n'a donc point su vous prévenir contre un jugement si favorable et qui lui déplairait si fort ? Cette personne, c'est madame de Fresne.

L'émotion de son ami n'échappa point à Artus, qui répondit doucement :

– Si, vraiment, on m'avait fait son portrait ; mais je conviens que madame de la Blotterie n'est pas un bon peintre.

– Ce n'est pas surtout un peintre flatteur.

– Voilà donc, reprit Christian avec un sourire, cette femme qui n'appartient pas à la terre.

Il pensait que c'était grand dommage pour la terre, car madame Valence de Fresne paraissait faite pour en être l'ornement. Sa grande taille forte et souple, ses riches épaules, ses bras superbement modelés que terminaient deux mains molles et mignonnes ; son épaisse chevelure d'une teinte si chaude, et ses yeux étranges, – les deux topazes sombres, – tout cela montrait la Fée des Eaux sous des couleurs bien différentes des mauvais propos tenus contre elle par le bataillon des ennemies que Fredda de la Blotterie menait à l'assaut. Il n'était pas difficile de reconnaître en madame de Fresne une vie intense, avec mille pensées qui auraient voulu s'ignorer toujours. Cette femme avait peut-être autant de faiblesse que de grâce ; mais elle avait bien plus de scrupules que de tentations, et pouvant devenir l'esclave d'un autre, sûrement elle l'était d'elle-même.

– Qu'y a-t-il de vrai dans ce qui se dit d'elle et de son mari ? reprit Artus.

– Ce qu'il y a de vrai ? répéta Victor : de la part de Jean de Fresne, toutes les indignités qu'on peut commettre ; de sa part à elle, tous les dégoûts qu'on peut sentir.

L'orchestre jouait le prélude d'une valse. Christian s'avança ; le marquis lui barra le passage :

– Où allez-vous ? dit-il d'une voix étouffée.

– Je vais demander cette valse à madame de Fresne.

– Je vous supplie de n'en rien faire. Cédez-moi la place.

– En vérité, dit Christian, je ne comprends pas cette prière. Êtes-vous le gardien de la réputation de cette jeune femme ? Mais je ne peux la compromettre. Tout le monde sait bien que je ne la connais pas.

– Je voudrais être le gardien de son repos, fit rapidement Victor, et je ne peux le troubler, moi. Je n'ai pas le malheur d'être beau.

Il courut à madame de Fresne, qui l'accueillit en souriant et mit sa main dans la sienne ; mais elle avait tout vu. Elle connaissait bien Christian sans

qu'il s'en doutât. Vingt fois, à travers les feuillages de son berceau sur sa terrasse légendaire, elle l'avait aperçu dans sa barque, remontant le flot sur l'aile du vent, sous sa grande voile latine. Elle ne croyait pas encore son repos intéressé à ne point s'avouer que vraiment cet homme était un homme, et que, suivant l'expression amère du jeune marquis, il « avait le malheur d'être beau. »

Victor fit avec elle trois tours de valse, puis s'arrêta brusquement :

– N'êtes-vous point lasse ? lui demanda-t-il.

– Je le veux bien, répondit-elle avec un sourire encore. Reconduisez-moi donc à cette place où j'étais si bien tout à l'heure pour voir les jardins éclairés par la lune et pour respirer les fleurs.

Pour la regagner, cette place favorite, il fallait passer devant Artus. Trois fois, en valsant, elle avait déjà frôlé le Norvégien des longs plis de sa robe. Le marquis lui obéit en silence :

– Merci, mon bon Victor, lui dit-elle.

Il revint frémissant de colère :

– Je l'ai tenue dans mes bras, dit-il à Artus ; mais elle ne pensait qu'à vous.

Artus ne répondit pas. Il attendit que Victor se fût éloigné pour porter de nouveau les yeux vers le coin où s'ouvrait la tente. Madame de Fresne n'y était plus.

Le scrupule, encore une fois, avait été plus fort que le désir. Toute l'existence de cette femme était là : l'envie de vivre, une flamme soudaine ; mais non ! rien qu'une étincelle. Elle n'avait pu l'empêcher de brûler ; à l'instant elle l'étouffait. C'était le remords de l'envie.

IV

Près d'un mois s'était écoulé depuis le bal. On en était arrivé à ce jour brûlant de juillet, dont la splendeur chagrinait si fort madame de Fresne, *possédée* par sa tristesse et par la pensée de s'affranchir, après une si longue servitude. Six ans de mariage, cinq ans de fer, cinq ans de honte.

Valence avait passé l'après-midi de ce beau dimanche sur sa terrasse, lu et relu les lettres du Père Mathias et de sa tante de Cosseins. Et maintenant elle s'acheminait vers l'église, munie de son livre d'heures, qu'elle était allée chercher dans le salon du castel, où sa distraction le lui avait fait oublier. Il arriva qu'une servante l'ayant trouvé sur le tapis, l'avait posé sur une table, au pied du portrait de gala de Jean de Fresne. Valence leva les yeux ; ce regard était un défi. La voilà donc, cette fausse image, pimpante et parée, rendant avec complaisance les jolis traits du petit baron, mais son âme point. Jamais peinture n'avait si cruellement offensé la vérité morale ; cet art, pourtant, est chargé de mensonges.

– Il est capable de tout, murmura madame de Fresne ; oui, de tout vraiment, même d'avoir l'air d'un gentilhomme !

Ce mot lui parut charmant, parce qu'il était cruel. Malheureusement, l'ayant trouvé, elle n'en pouvait faire jouir qu'elle-même. Était-ce donc rien ? Un sourire satisfait et vengeur courut sur ses belles lèvres vermeilles, délicatement bordées, mais un peu fortes, – de la chair de cerise mûre, – un des attraits de son visage qui, le mois précédent, inspiraient à Christian Artus cette pensée légèrement aventurée, peut-être : que si madame Valence n'appartenait pas à la terre, c'était surtout parce que la terre n'avait point su se faire aimer d'elle et la retenir.

La terre, c'était Jean de Fresne, c'était le mari. Artus ne le connaissait point, ce mari, – un vase d'iniquité, suivant les dires de Victor de la Tréville ; sûrement un maladroit, un brutal, sans doute.

Du moins il croyait ne pas le connaître.

Madame de Fresne avait à traverser la place du village pour arriver à l'église ; des groupes de paysans s'y tenaient devant le porche, tous soulevèrent leurs larges chapeaux noirs quand passa la dame du Plessis qui leur rendit ce salut d'un signe amical. Ils l'avaient connue petite enfant ; le jour de ses seize ans, elle avait donné une cloche à cette église, une machine à battre d'invention nouvelle au village et une dot à la troisième fille de

Jacques Besnard, le principal fermier du Plessis ; cette jeune fille était sa sœur de lait. – Mignonne, lui disait madame de Cosseins, je veux te rendre populaire. Le Plessis doit être à toi, il faut que tu y sois puissante afin que ton mari n'y fasse point le maître. quand tu auras un mari.

L'un des paysans rappela ces présents des bons jours : Dans ce temps-là, grommela-t-il, la pauvre jeune dame avait une tante pour lui donner de l'argent ; maintenant elle à un méchant mari pour le prendre.

La politique de madame de Cosseins n'avait donc pas été si vaine. Elle n'avait pu défendre sa nièce contre les usurpations de celui qui devait si vilainement tromper ses espérances ; mais pour être puissant au Plessis, pour y être maître enfin, Jean de Fresne ne l'était pas. Toute la paroisse abhorrait ce joli homme ; il s'était montré si tracassier, si tyrannique et si dur ! Lui-même connaissait si bien les rancunes qu'il avait amassées que, le soir, il ne passait point volontiers au ras des haies. Un mauvais coup est bientôt porté dans la nuit, et tous les sabots des paysans se ressemblent ; la justice use ses lunettes sur l'empreinte. Valence était adorée de toute la paroisse ; en *cognant*, on l'aurait vengée. Il le lui disait quelquefois dans ses colères noires : C'est peut-être parmi ces brutes que vous trouverez un chevalier.

Ces brutes avaient un sentiment assez délicat de la situation du noble ménage, et il parut bien que le chevalier était trouvé, car un autre paysan se prit à dire à demi-voix : Sa'vous (savez-vous) que le monsieur, en partant pour son voyage, n'a pas laissé d'écus à la maison, plus qu'à l'ordinaire. Je suis peut-être bien sûr que la dame l'a dit à Besnard le fils, qui lui a porté, le mois passé, un gros sac à la nuit noire.

– Besnard le fieu a fait ça ! dit le chœur.

Il y avait une admirable sincérité dans cette exclamation naïve. Tous auraient été très-empressés à servir madame Valence, mais *faire ça*, donner son argent ! Il est vrai que le fils Besnard n'était pas un paysan ordinaire : il avait d'abord étudié pour être prêtre, il avait été sous-officier et il portait la croix d'honneur. Tous les chapeaux noirs pensèrent qu'il n'avait peut-être rien fait de mieux pour la mériter, que de donner le gros sac.

Madame de Fresne était entrée dans l'église, on continuait de chanter les vêpres ; le curé entonna le psaume : *In exitu Israël* ; et comme il en savait

plus long que toute la paroisse ensemble sur le drame intime du Plessis, il jeta sur la nouvelle venue un regard expressif qui voulait dire : Prenez cela pour vous, ma fille, vous êtes l'exilée des saintes joies qui vous ont été promises et ravies ! Israël, c'est vous !

Le bonhomme, malheureusement, n'avait point l'art si peu commun de chanter sans grimaces. Sa bouche se tordit sur Israël, ses joues se gonflèrent si bien sur le reste du verset qu'elles remontèrent jusqu'à ses yeux ; on ne vit plus qu'une boule avec une ouverture ronde. Le chantre au même instant entonna le *répons*, assisté du *serpent* qui était fêlé et des deux jeunes servants dont l'un avait un fausset qui grinçait comme une scie, l'autre une haute-contre vraiment diabolique. Madame Valence n'était pas en ce moment sous une impression trop vive de tristesse, elle sentit que le sourire allait renaître sur ses lèvres et au lieu d'aller prendre sa chaise dans la nef, au-devant du chœur, elle se réfugia dans la chapelle des fonts baptismaux. Aussi bien, c'était son coin de prédilection dans l'église.

Une rosace à huit feuilles éclairait cette chapelle. Les vitraux en étaient neufs ; c'était un don de madame de Cosseins. La donatrice avait voulu voir sa nièce figurer là sous les traits de sa deuxième patronne ; la première n'était point faite pour tant d'honneur, il n'y a pas de Valence au calendrier. L'histoire de sainte Thérèse était écrite tout entière dans cette rosace. On y voyait d'abord la sainte dans son enfance s'échappant de la maison paternelle avec son frère pour aller chercher le martyre chez les Maures, puis les pieux marmots ramenés au logis, où n'en déplaie aux ratiocinants, ils ne recevaient au lieu du fouet que de tendres reproches. C'est affaire entre les ratiocinants et le peintre.

Le troisième et le quatrième compartiments montraient Thérèse bien relâchée de la ferveur de ses jeunes ans et s'abandonnant aux amusements du monde, puis rendue à la dévotion par les augustines d'Avila, sa patrie. La gloire de la sainte espagnole éclatait sur les quatre dernières feuilles du vitrail. Elle réformait l'ordre des Carmélites, recherchait l'extase par la prière ; la flamme intérieure la consumait et bientôt elle mourait transpercée de ces traits brûlants de l'amour divin. — Tout cela, sous la figure de Valence de Civré, qui, elle, avait recherché par ! la prière la soumission à l'amour humain et conjugal et n'avait pu vaincre ses dégoûts.

Retranchée derrière la cuve baptismale, monument curieux du vieil âge, qui portait sur ses quatre faces des bas-reliefs emblématiques et sur celle que la châtelaine du Plessis pouvait voir un aigle tenant dans ses serres un hibou, – l'esprit de ténèbres dompté par l'esprit de lumière, Valence éleva vers sa deuxième patronne sa pensée encore troublée depuis le funeste bal du château de Guesnes.

Puisque, dans son isolement, elle vivait uniquement d'un échange de lettres avec ceux qui de loin l'aimaient et l'encourageaient ou de plus loin encore lui envoyaient les mauvais propos et les menaces, elle aurait aussi dû relire un instant auparavant la dernière épître de Jean de Fresne. A quoi bon ! Elle en avait le sens et les termes bien classés dans sa mémoire. Une chose pourtant, une seule lui paraissait obscure. Que voulait dire M. de Fresne, quand, lui ayant reproché d'être allée au bal de la Saint-Jean et d'avoir dansé avec Victor de la Tréville, son ennemi, il ajoutait : « Un autre de mes ennemis vous a distinguée, et celui-là est encore pire ! » Ah ! Jean de Fresne avait été bien informé des incidents de cette soirée ! Mais qui entendait-il par « celui-là ? » Christian Artus ? Est-ce qu'il le connaissait ?

Christian Artus ? Alors elle eut une pensée qui ne lui était pas encore venue. Elle pâlit, ferma les yeux et laissa tomber sa tête dans ses mains sur le bord du prie-Dieu rustique ; il lui semblait que les dalles et que la terre s'entr'ouvraient sous elle. Souvent, bien souvent depuis deux semaines, elle s'était dit que les sensations nouvelles qui l'agitaient lui causeraient quelque désenchantement affreux et que ce serait une leçon méritée. Son imagination s'était embarquée trop vite sur des espaces inconnus, un grand naufrage serait la fin de son imprudence. Tout à coup elle se releva par un violent effort :

– Eh bien ! murmura-t-elle, s'il aime cette Fredda, *sa tante*, n'est-ce pas tout simple ? Elle est belle !

La Norvégienne avait peut-être voulu donner dans ce beau neveu un rival à Jean de Fresne.

Ah ! du moins Valence pensa que Christian Artus ne partageait avec un autre que la faveur moqueuse et glacée de l'enchanteresse de la Blotterie, et point le secret de sa puissance, de sa richesse, de son effroyable bonheur.

S'il en était autrement, que croire désormais ? Partout le règne du mensonge. Lui aussi, lui, malgré ce loyal et superbe visage, malgré cet air de droiture et de force souveraine ! Non !

Valence ne se parlait et n'osait songer même qu'à demi-mot ; mais tout cela pour elle, et pour elle seule, avait un sens. Toutes ces choses mystérieuses portaient en soi une lumière que seule elle avait été condamnée à voir. Non ! non !... Artus n'était pas associé à ce secret abominable. Il aimait Fredda, ou plutôt Fredda se faisait aimer. Rien de plus. C'était bien assez pour faire sentir à Valence le poids de sa misère. Elle prit un amer plaisir à la considérer dans toute sa réalité basse et cruelle, en se répétant tout bas le plus injurieux passage de la lettre de Jean de Fresne :

« Il faut que vous ayez quelque chose dans le cerveau. Je prends, comme vous le voyez, une manière polie de vous dire que vous êtes folle. Bien que votre tante le soit autant et même plus que vous, elle se joindrait à moi pour jeter les hauts cris si elle apprenait que vous êtes allée à ce bal. Ce n'est pas qu'elle m'aime, la bonne dame évaporée ! mais elle a quelquefois le sentiment des bienséances ; vous ne l'aurez jamais.

Je ne me soucie pas beaucoup de railler, surtout quand la moquerie doit retomber sur moi ; pourtant je ne puis m'empêcher de bien rire en pensant à la bonne figure que vous deviez faire en robe blanche, seule avec le batelier dans la barque qui vous a ramenée chez vous. Au milieu des vapeurs de la rivière, vous deviez avoir l'air d'une autre vapeur, et vous avez vraiment bien mérité pour cette fois le surnom de Fée des Eaux. Mais j'y songe, vous n'étiez peut-être pas seule ; vous avez peut-être trouvé au retour une compagnie empressée sinon galante. Lorsqu'une femme aussi peu avisée que vous se compromet, ce n'est pas à demi.

Quant à cette toilette blanche qui, dit-on, était fort belle, je suppose que vous la deviez à la générosité de votre tante et que le mémoire ne m'en sera pas présenté.

Je termine, d'ailleurs, en vous embrassant, puisque c'est mon droit et mon devoir, et je me permets d'espérer que nous signerons enfin la paix à mon retour. Sinon, je vous ferais de mon côté une guerre sans merci. Choisissez. »

– Mon choix est fait, murmura-t-elle ; et il ne m’écrit pas de pareilles lettres s’il savait *qu’on rassemblera son dossier*

V

Trouver, à l’exemple de sa deuxième patronne la bienheureuse, l’apaisement de tous les troubles, de toutes les angoisses dans la prière, goûter comme elle la plénitude de toutes les joies dans l’extase, voilà ce que madame Valence souhaitait en ce moment avec plus d’ardeur que jamais.

– Ah ! se disait-elle, ce serait le meilleur contre *lui* et contre moi-même !

Lui, qui donc était-ce ? Jean de Fresne ou Christian Artus ? La réalité ou le rêve ?

La jeune femme réussit d’abord assez bien suivant ses désirs. Joignant les mains, fermant les yeux, elle se mit à chercher de toute sa force, de tout l’élan d’une ferveur sincère, à la suite de l’élue, sur le chemin du ciel, l’indifférence aux sottes et méchantes et brutales choses de la terre. Elle connut pendant quelques minutes ce merveilleux ravissement et crut se baigner à des sources de fraîcheur et de feu tout ensemble ; puis un bruit fâcheux déranger tout.

Les vêpres finissaient, les femmes sortaient de l’église, les enfants les précédèrent, faisant diligence avec quelques bousculades irrévérencieuses et des chuchotements mal étouffés, qui arrivèrent aux oreilles de la châtelaine abîmée dans des délices si suaves au fond de sa chapelle. Madame Valence entendit qu’ils parlaient d’un bateau en vue sur le fleuve ; et ces marmots couraient.

Ils avaient perdu depuis bien longtemps toute curiosité envers les lourds voiliers qui remontaient la Loire, ou les grands steamers qui la sillonnent avec un tapage diabolique, laissant derrière eux des montagnes d’écume.

Deux embarcations seulement attiraient encore la troupe sur la grève, parce qu'elles étaient nouvelles, le beau yacht à vapeur de la Blotterie, construit l'automne précédent, tout reluisant de cuivre, avec sa tente algérienne pavoisée de flammes blanches et vertes ; et la barque de Boisdemetz, filant au plus près du vent, couchée sur le flot, sous sa voile latine, qui ressemblait à une grande aile sanglante. Ce ne fut point au yacht que songea madame de Fresne, ramenée malgré elle aux pensées terrestres, mais à la voile de Boisdemetz.

Et maintenant, comment retrouver l'extase perdue ? Elle l'essaya. Mais le moyen quand une de ces pensées terrestres l'assiégeait et lui faisait monter au front une rougeur cuisante, quand elle se disait :

– Les femmes qui ne veillent point sur elles-mêmes s'abandonnent à des chimères ridicules. J'aurais pu croire, depuis le bal, que chaque jour il passait pour moi sur la rivière, au pied de la terrasse. Mais c'est aussi le chemin de la Blotterie ; il se rend plutôt près de sa tante.

Il, pour cette fois, c'était bien Christian Artus, Et madame de Fresne ajouta :

– Si c'est à moi que s'adressait son espérance, la hardiesse en est bien trompée. Me suis-je laissé voir ?

Tout à coup le vacarme causé par la précipitation des enfants du village à sortir de l'église parut se rapprocher ; il aurait dû s'éloigner et s'éteindre. La troupe revenait sur ses pas. Quelque chose de peu ordinaire devait se passer sur la place, la rumeur remplit bientôt jusqu'au porche et s'y arrêta ; mais Valence au même instant perçut un autre bruit à l'entrée de la nef. On aurait dit que toute une compagnie – entrait dans l'église, et une belle compagnie ! Un craquement de bottes fines, un flot de soie. Valence dressa la tête, et, par-dessus les bords de la cuve baptismale, aperçut madame Artus de la Blotterie, conduite par M. de Brantonnet et conduisant elle-même mademoiselle de la Tréville ; le président Le Belin venait par derrière. Tout ce monde s'arrêta devant la chapelle de Sainte-Thérèse. Fredda dit à demi-voix :

– Madame de Fresne a toujours été d'une dévotion admirable.

– Voilà une sainte canonisée de son vivant, et cela ne s'était jamais vu, fit le Brantonnet examinant les traits de Valence répétés sur les vitraux de la

chapelle.

Ces vitraux inspirèrent en même temps au président Le Belin un de ses fameux apartés ; seulement il ne le risqua pas sur un ton si haut qu'à l'ordinaire, à cause de la sainteté du lieu.

– Bon refuge que ces patenôtre ! grommela-t-il. Si toutes les femmes qui ont de méchants petits maris cherchaient l'illusion du plus grand de tous les époux dans le Seigneur, les présidents auraient moins de besoin parce que la morale en irait mieux.

Madame de la Blotterie recueillit ces vérités au passage et les classa dans sa mémoire. Peut-être en se faisant accompagner du président Le Belin ce jour-là, n'avait-elle eu d'autre pensée que d'apprendre s'il fallait décidément voir en lui un allié de Valence. Elle s'avança vers madame de Fresne qui avait quitté son prie-Dieu :

– Vous ne nous attendiez point, lui dit-elle à voix basse. Nous avons fait à la Tréville la partie de venir vous surprendre. Ne vous trouvant pas au château, j'ai pensé à vous chercher ici. Vous y êtes encore chez vous, c'est votre chapelle.

Valence ne songea pas à répondre. Pâle et les lèvres tremblantes, elle reçut et rendit en silence le salut de ces visiteurs de mauvais présage. Irène de la Tréville, heureusement, l'embrassa, ce qui lui donna le temps de se composer un autre visage. Marchant alors vers la porte de l'église et montrant le chemin, elle se trouva suivie de près par le magistrat qui se reprit à parler aux dalles :

– Fi donc ! disait-il, une personne de tant de fortune et de vertu n'y regarde pas de si près. Madame de la Blotterie ne se tourmente pas de petits scrupules !...

Valence se retourna tout d'une pièce. Sa pâleur avait encore redoublé. Que disait-il ? De quels petits scrupules ne se tourmentait point Fredda ? A quoi ne regardait-elle pas de si près ? A venir braver jusque dans sa maison où trop souvent du fond de la sienne, elle avait fait la loi, celle qui, d'un mot peut-être, aurait pu la réduire à la peur et à la prière ?

Le secret de ce qui se passait depuis cinq ans sous tant de voiles entre le Plessis et la Blotterie, avait donc fini par être connu d'une quatrième personne ; et c'était ce président !

– Monsieur ! murmura Valence.

Les trois autres visiteurs en ce moment les rejoignaient ; le président ne sembla plus avoir la moindre conscience de ce qu'il venait de dire. Il consultait le ciel ; son nez légendaire, le nez du grand roi saint Louis prenait le vent et sa grosse bouche riait aux anges. Cependant le nouveau trouble de madame de Fresne n'avait pas échappé à Fredda ; elle crut même en avoir reconnu la cause.

– Monsieur le président vous disait ?. fit-elle.

– Je ne sais, balbutia Valence. Je crois, en effet, que M. Le Belin me parlait.

– Je n'avais pas cet honneur, dit le président, en lui présentant son bras par un geste galant qui arrondit encore la voûte formidable de ses épaules, – non, en vérité, je ne l'avais pas.

On s'achemina vers la maison : le bras de madame de Fresne frémissait sous celui du magistrat. Son âme s'élançait sur ses lèvres. Qui la retenait de dire tout bas : Monsieur, êtes-vous donc un ami ?

Mais Irène de la Tréville marchait près d'eux.

Ah ! c'eût été le premier ami ! Non. Valence ne devait pas oublier Victor de la Tréville. Mais que pouvait ce jeune homme ? Pourtant, elle méditait de lui faire adresser par sa sœur un appel à mots couverts qu'il saurait entendre. Il viendrait, il lui apprendrait du moins quel était le sens et l'objet de la visite étrange qu'elle recevait de madame de la Blotterie, si, avant le départ de cette femme, elle n'avait pu percer l'énigme.

Ce que, dès ce moment, elle croyait comprendre, c'est qu'il fallait y voir un présage menaçant ; telle avait été sa première pensée, elle n'en changeait point. Jean de Fresne allait revenir ; Fredda était la messagère de ce retour. C'est ce qui lui avait donné la hardiesse de reparaître au Plessis, où elle n'était pas venue depuis plus de deux ans. Cette créature artificieuse et vindicative qui ne pardonnait point à Valence le mal qu'elle lui avait causé, se montrait, pour bien faire entendre qu'elle n'était pas contente de si peu et qu'elle allait recommencer son ouvrage. Elle s'en allait, fermant la marche au bras du Brantonnet, souriant, causant de toutes choses un peu, le plus haut qu'elle pouvait, avec une affectation qui prenait les airs les plus

naturels du monde ; elle annonçait l'orage avec la même sérénité que les hirondelles annoncent le printemps.

Les beautés de la vieille église faisaient les frais de cet entretien qui était un monologue, car le gentilhomme à l'évent se bornait à écouter la déesse, avec sa tendre et respectueuse déférence accoutumée. Une fois seulement, il crut devoir l'interrompre. On arrivait à la grille du jardin.

– Madame, demanda-t-il, pourquoi dites-vous que cette église est romane ?

– En partie romane, monsieur de Brantonnet, en partie d'une époque plus récente. Auriez-vous une autre opinion ?

– Vraiment non, fit-il, mais je croyais qu'il fallait dire romaine. Je connais les Romains.

– Et point les romans, – que cela soit dit sans jeu de mots, répliqua-t-elle avec indulgence.

Le président Le Belin secoua les épaules ; le poids de cette noble ânerie les lui faisait décidément paraître trop lourdes. Madame de Fresne, en ce moment, quittait son bras, appelant un serviteur pour fermer cette grille, et, voyant qu'elle ne se faisait pas entendre, elle remplit ce soin elle-même. Tout cela n'avait pas duré plus de deux minutes. Pourtant, Valence, quand elle se retourna, vit le magistrat, Irène et le Brantonnet à dix pas d'elle continuant leur chemin par une allée qui n'aboutissait pas au logis et, à ses côtés, Fredda qui visiblement l'attendait. Madame de Fresne la regarda fixement.

– Madame, dit la Norvégienne, je serais – aise de causer un instant librement avec vous dans la maison.

– Je vois, madame, répliqua Valence, que pour assurer cette liberté, vous avez pris la précaution d'éloigner vos amis et les miens.

– Je les ai, en effet, priés de nous laisser seules ensemble.

– Et vous savez bien que vos prières sont des ordres.

Valence se retrouvait elle-même. Ah ! c'était la guerre, comme disait la tante de Cosseins ¹ Eh bien ! elle y était prête. Avant cette longue oppression de cinq ans, plus humiliante encore que dure, faite de moins de douleurs que de dégoûts, madame de Fresne avait toujours eu l'esprit présent, l'humeur vive et la fierté batailleuse. Quand elle n'était que

mademoiselle de Civré, la tante « toujours courant » lui disait quelquefois après une discussion un peu chaude : Valence n'est pas le nom qui vous convient, ma mignonne. On devrait vous appeler Vaillance.

Elle lit un geste, Fredda s'inclina et toutes deux marchèrent côte à côte et entrèrent dans le salon d'été. Toutes deux étaient grandes, toutes deux belles ; mais quelle beauté et quelle allure différentes ! Le mouvement de la vie et du cœur se trahissait, ardent, fort et sincère, dans les célèbres yeux orangés de madame de Fresne, dans la rougeur légère qui remontait à ses joues fraîches et pleines et dans le battement de son sein. Fredda, c'était toujours la déesse polaire, la statue de neige aux contours délicats, mais rigides ; ses admirables yeux bleus jetaient une lumière brillante et glacée. Valence les rencontra et en eut un frisson malgré sa colère.

La Norvégienne alla s'asseoir au coin d'une table sur laquelle reposait un des grands vases de Chine, renfermant une large plante verte qui allait mettre de l'ombre sur son visage, – et justement en face du portrait de Jean de Fresne.

– Enfin, dit-elle avec un petit soupir d'aise, nous voilà seules toutes les deux.

– Je vous demande pardon, répondit, en montrant le portrait, Valence déjà remise et qui demeurait debout. Deux autres que nous pourraient être seules ici ; – vous et moi, jamais ; nous sommes trois.

– En vérité, reprit Fredda avec son sourire impassible, j'accepte volontiers cette petite leçon, madame. J'allais oublier M. de Fresne, vous me rappelez son souvenir ; c'est très-conjugal cela, et vous avez raison. Il va donc assister à notre entretien, et voyez s'il s'y prépare d'un air satisfait ! Je ne sais si cette belle humeur s'adresse à moi. S'il en était ainsi, en seriez-vous jalouse ?

– Non, madame, je sais qu'on doit être jalouse de son mari.

– Ce n'est peut-être pas un devoir, mais permettez-moi de vous dire que si c'en est un, il n'est que la suite ou l'effet... de l'autre devoir qui est la cause.

– Je vous entends. Il faut aimer. d'abord ; on ne s'alarme que pour ce qu'on aime. Eh bien ! je n'aime point M. de Fresne, et je n'ai peut-être pas à vous l'apprendre. Je ne le hais pas non plus, parce que je n'ai pas de haine

au cœur ; mais de toute la force de ce cœur qu'il a blessé à plaisir, je le méprise. Oh ! point de gestes indignés, madame. Il s'agit bien ici d'épargner les mots ! Je méprise celui qui croit être mon maître et qui n'est que l'esclave lui-même d'une volonté étrangère. Oui, oui, je le méprise, et c'est votre faute.

– Ma faute ? répéta Fredda, je voudrais vous comprendre à mon tour. Ce n'est pas la première fois, je le crois bien, que je trouve une si singulière accusation sur vos lèvres. Je ne l'ai même jamais entendue sortir que des vôtres.

– Si mes lèvres ont parlé, c'est que mes yeux ont été mieux placés que ceux de personne pour voir, et mes oreilles pour entendre, madame.

– Soit, reprit madame de la Blotterie. Puisque nous n'avons pas à épargner les mots, dites donc nettement votre pensée. Supposez-vous que je puisse être ou avoir été la maîtresse de votre mari ?

– Non, madame, vous ne l'avez pas été, vous avez su ne pas l'être et vous ne l'êtes point. M. de Fresne a dû concevoir des espérances. Vous avez eu l'art de ne jamais les satisfaire sans jamais les lui ôter. S'il y eut contrat entre vous.

– Contrat ?. murmura la Norvégienne.

– Il a été vivement éludé. On sait que vous avez l'esprit résolu et la main douce. Ce n'est pas cette main décidée à être toujours blanche qui pousserait un malheureux dans l'abîme.

Cette allusion à la fin tragique du vieil Artus ne manqua point son effet. Fredda eut un mouvement si brusque que le vase de Chine, effleuré de son coude, chancela sur la table.

– Que voulez-vous dire ? s'écria-t-elle.

– Oh ! je ne parle que de l'abîme du désespoir. C'est une figure. Je conviens que, peut-être, je ne l'ai pas adroitement choisie ; elle peut vous rappeler de certains souvenirs

Retournons donc à M. de Fresne. Il n'a pas été heureux.

– Ni dans sa maison ni au dehors, interrompit Fredda avec un petit rire aigu, tranchant comme la lame d'un stylet. Ceci dans aucun cas n'est ma faute. J'aurais été aussi folle d'exposer ma réputation et d'oublier mes devoirs envers le mari qui n'est plus, que vous auriez eu bonne grâce à vous

souvenir des vôtres envers un mari bien vivant. J'avoue, qu'ayant une fois reçu de M. de Fresne des plaintes discrètes.

– Il garde donc pour moi l'indiscrétion de ses colères ?

– Des plaintes sur notre conduite à toutes deux envers lui, je ne lui ai pas tenu un autre langage.

– Eh ! madame, répondit Valence riant à son tour, le rôle que vous jouez n'est pas nouveau. On le voit dans l'histoire. Une autre femme célèbre l'a tenu avant vous, elle s'appelait Diane de Poitiers. Je ne suis pas tout à fait une ignorante, pas plus qu'une folle ou qu'une bête, ainsi qu'il est arrivé à M. de Fresne de me le dire, – un gentilhomme parlant à sa femme ! – quand il me faisait de ces plaintes discrètes dont vous vouliez bien m'entretenir tout à l'heure. Cette Diane n'aimait ni l'émotion, ni les embarras, ni les peines, car elle avait juré que sa beauté serait éternelle, et vous avez peut-être fait le même serment, madame. Aussi, savait-elle bien se délivrer du roi Henri II, son ami, en l'envoyant rendre ses devoirs à la reine Catherine.

– Je vous en supplie, ne nous égarons point, dit Fredda. Je n'ai pas la prétention d'être éternellement belle, n'ayez pas celle d'être jamais reine. J'ai pu faire ce que vous dites, mais ce n'était pas pour me délivrer de M. de Fresne qui ne saurait m'incommoder, puisque je le vois rarement. D'ailleurs, vous êtes seule au monde à ne pas le trouver aimable. J'ai agi et parlé dans son intérêt comme dans le vôtre ; du moins, je le crois, et je veux vous le prouver en vous disant tout de suite que je suis venue vers vous aujourd'hui précisément pour vous donner les mêmes conseils qu'à votre mari.

– Vous êtes plus hardie que Diane de Poitiers ! s'écria madame de Fresne. Elle ne parlait qu'au roi. À la reine, elle ne l'aurait pas osé. Mais il ne vous plaît point que je me compare à une reine, bien que je vous aie comparée à une déesse, moi ; j'observe les distances. Ainsi vous voulez bien m'apporter ces conseils.

– Oui, j'ai osé vous les apporter.

– Me sera-t-il permis de vous interroger avant d'y répondre ? Oh ! si peu ! certainement pas au delà de ce qui est nécessaire. Mais il faut bien que je sois éclairée. Venez-vous en ambassadrice, madame ?

– Point de votre mari, vous le savez bien.

– Vraiment ! Alors de qui donc ?

– Je suis l’ambassadrice de tout le monde un peu ; j’entends le monde dont nous sommes. Il s’occupe fort de vous depuis quelque temps. On vous prête de certains projets de séparation. Oh ! des projets heureusement bien vagues encore.

– S’ils n’étaient point vagues ? s’écria Valence. En ce cas, madame, je regretterais doublement que vous fussiez l’envoyée de M. de Fresne, car je me verrais forcée de vous en confirmer la nouvelle. La mission que vous vous êtes proposée en venant au Plessis aujourd’hui en serait toute changée. Vous vous trouveriez chargée malgré vous d’un message de guerre, quand vous êtes entrée chez moi tout embaumée de désirs et de paroles de paix. Et croyez que je vous en suis reconnaissante, madame et que j’apprécie toute la délicate bonté de votre cœur.

– Vous auriez encore raison, répliqua Fredda, car mon cœur est sincère.

– Je n’en pourrais douter, vous m’y avez laissé lire. Oui, madame, vos intentions sont droites. Allez ! je sens bien que cette séparation ne vous inquiète que pour M. de Fresne et pour moi.

– Voudriez-vous me faire entendre qu’elle pourrait m’inquiéter pour moi-même ? Je vais donc être obligée de vous demander pourquoi et comment ? D’où me viendrait, je vous prie, cette inquiétude ?

– Pourquoi ? reprit Valence en faisant un pas vers elle. Je vais vous l’apprendre. Je n’ai pas à vous rappeler qu’un procès en séparation est une bataille sans merci ; le vainqueur même en sort cruellement blessé, le vaincu est percé comme un crible. Et vous seriez les vaincus !...

– *Nous !* fit la Norvégienne se levant et s’avancant d’un pas à son tour, avez-vous dit ! Nous ?

– On y use de toutes les armes. Le vrai, le faux, on s’y sert de tout, et la vérité est souvent plus meurtrière que le mensonge. Supposez que je prenne envers M. de Fresne ce parti que vous paraissent craindre. pour moi, oh ! rien que pour moi. Alors qu’aurais-je à dire ? Qu’il n’y a point de douleur plus insupportable que celle que j’ai endurée pendant cinq ans. J’aurais souffert d’être méconnue, outragée même, obligée de mendier à ma tante de Cosseins l’argent nécessaire à tenir mon rang, quelquefois à vivre, car mon

mari avait résolu de punir par son avarice ce qu'il appelle ma rébellion, ce que, moi, je nomme mon dégoût.

– Va-t'en, vêtue comme une servante, femme insoumise. En haillons l'épouse sans cœur ! Ah ! la noble vengeance ! Ce ne doit pas être vous qui l'avez imaginée, madame ; mais vous ne l'avez pas réprouvée dans votre esclave, vous ne lui en avez pas fait honte ! Vous vous disiez :

– Je suis forcée de me laisser aimer par cet homme, et cet homme m'ennuie, m'obsède, et parfois se révolte et me menace. Il faut qu'il se fasse aimer ailleurs. Chez lui, c'est le plus naturel et le plus sûr. Par la persuasion ou par la violence, qu'est-ce que cela me fait à moi ? Eh bien ! voilà ce que je pourrais révéler au monde dont vous me parliez tout à l'heure, au monde dont nous sommes, et pensez-vous qu'il serait stupéfait de l'apprendre ? Je dirais encore :

– Je suis une femme chrétienne, je suis l'honneur de toute une famille et j'ai été sa dernière joie ; j'aurais donc tout subi, tout : mais c'est trop que de m'être vue méprisée pendant cinq ans, et par qui, et pour qui ! – Ah ! celui-là, je vais le faire juger ; celle-là, je vais la faire connaître. Vous voyez donc bien, madame, que je vous tiens dans ma main. Vous voyez aussi que je supprime les précautions inutiles et que je lève les masques. Vraiment, voici la première fois que je découvre de l'émotion sur votre visage. Auriez-vous peur, à la fin, de celle que vous avez tant humiliée ?

La Norvégienne retourna lentement à sa place, près de la table ; sa main s'enfonça dans les feuillages verts que contenait le vase de Chine et se mit à les déchirer de ses ongles. Oui, vraiment, ce beau visage, d'une si fine pâleur, était ému et comme irisé maintenant de lueurs menaçantes ; c'était la transparence de la nacre, ce n'était plus la blancheur mate de la neige.

– Ne supposez pas que je puisse avoir peur ! dit-elle d'une voix étouffée, ou vous feriez voir que vous ne me connaissez pas !

– Vous, peut-être, répondit Valence. Mais lui ! – Elle étendit de nouveau la main vers le portrait de Jean de Fresne. Lui, je le connais. Brave devant un loup, un sanglier ou un homme, le couteau de chasse ou l'épée de combat à la main, oui : mais devant des juges ? Du sang, il en a, mais point d'âme. Si, lorsque nous comparaîtrons devant le président qui est là-bas, dans le jardin, puisqu'on me dit qu'il y faudra comparaître, je faisais

seulement allusion à l'un de ces secrets qu'une femme, la nuit, peut surprendre. Il fut un temps où M. de Fresne n'avait d'autre appartement que le mien. Ah ! madame, les regrets sont muets ; qui le sait mieux que moi ? L'insomnie pleure sans rien dire ; les remords s'endorment lourdement. Seulement, ils ont des rêves.

Fredda, pour la seconde fois, s'était levée.

– Des rêves ! continua madame de Fresne la regardant en face. Tenez ! si je disais : Je sais une occasion de sa vie où son silence a été royalement payé. Et n'était-ce que son silence ? Je sais le lien qui l'attache à une âme plus perverse que la sienne mais autrement close et bien défendue. Je connais la source de sa nouvelle richesse, qui lui a permis de demander ma main, et depuis que je l'ai découverte, il m'a fait horreur. Si je disais tout cela. la moitié seulement de tout cela, madame ?.

– Mais vous ne le direz point ! s'écria Fredda, car vous seriez aussitôt convaincue d'abominable imposture et misérablement condamnée.

– Le croyez-vous ? répondit Valence avec cette exquise douceur qui glissait si naturellement sur ses belles lèvres. Non, je ne serais pas condamnée ; je serais bien plutôt justifiée pour l'avoir dit ; mais je ne le dirai point. Pensez-vous que je veuille ouvrir les yeux de la justice sur celui dont je serai délivrée, je l'espère de tout mon cœur, mais dont je ne cesserai pas pour cela de porter le nom ? Soyez donc rassurés, vous et lui. Je me tairai, parce que mon honneur à moi m'impose de me taire ; le vôtre et le sien ne seront pas menacés. Madame, bannissez toute crainte : je me délivre, je ne me venge pas.

– Je vous remercie, dit Fredda qui marchait vers la porte du salon ; mais, puisque vous m'y forcez, je vous donnerai un bon avis à mon tour. Ma mie, il n'y a plus à craindre que pour vous !

VI

Valence la suivit jusqu'au seuil de la chambre ; le battement précipité de son sein l'arrêta pourtant deux fois ; un voile passa sur ses yeux. Cette émotion n'avait rien de pénible ; – au contraire. C'était l'ivresse de la victoire. En ce moment, elle se rappela les défis que lui jetait ordinairement Jean de Fresne, quand il lui avait fait quelque grossière querelle et qu'enfin elle se redressait prête à la révolte.

– Vous me menacez de la guerre, lui disait-il, de la vraie guerre. Essayez-la si vous l'osez !

Une fois seulement, elle lui avait répondu :

– Vous m'y forcerez sûrement quelque jour. Vous ne savez pas ce que vous faites.

En même temps que ce souvenir, une autre pensée se présentait à son esprit et lui arracha un éclat de rire :

– Oh bien ! dit-elle, voilà vraiment la *saison* de ma tante de Cosseins un peu troublée !

Quant à la Norvégienne, quelle déroute ! Le premier mouvement de Valence, dans l'église, lorsque madame de la Blotterie était si insolemment venue l'y surprendre, avait bien été de se dire : D'un mot, je pourrais la mettre en fuite !

Mais ce mot, elle ne se croyait pas alors si près de le laisser échapper.

Oui, c'était bien une déroute, en dépit des menaces qui l'avaient accompagnée. Maintenant Fredda suivait l'allée du jardin, non celle qui menait à la terrasse, au bord de l'eau, où se trouvaient ses compagnons, mais celle qui conduisait à la grille. Elle se préparait donc à sortir par le village et cheminait avec une lenteur affectée. Mais Valence vit bien que toute la savante nonchalance ordinaire de sa démarche était dérangée. L'artificieuse créature, parfois, s'oubliait et alors, obéissant au ressort de sa colère, bondissait sur le sable, puis se calmait par un violent effort et retrouvait la belle ordonnance de sa démarche. Enfin elle disparut aux yeux de Valence, qui buvaient sa rage.

En ne retournant point vers ses amis, qui l'attendaient sous le couvert des tilleuls, son intention était évidente. Elle jugeait bien plus politique de leur

donner à croire qu'elle venait d'être chassée de cette maison. Elle s'en allait ainsi sous le coup de l'outrage et grossissait, dès la première heure, la querelle désormais ouverte entre elle et la châtelaine du Plessis. Ce qu'il lui fallait tout de suite, c'était des partisans ; rien ne vaut encore l'apparence du bon droit pour s'en faire. Le coin du monde sur lequel opérait l'enchanteresse de Norwège était honnête et même souvent timoré. Elle comptait bien y être admirablement reçue à dire : « L'intérêt des bienséances et le soin des choses pieuses m'avaient engagée à risquer, auprès de madame de Fresne, une démarche des plus délicates. N'avait-on pas entendu dire qu'elle songeait à se séparer de son mari ? J'ai entrepris de l'en dissuader, et j'ai eu tort, sans doute, puisque je la connaissais mal. Je devais même trop tôt m'apercevoir que personne ne la connaît bien. Qui aurait cru qu'elle eût l'humeur aussi violente que nous la lui avons tous vue mélancolique et altière. Elle a bien pris mes conseils ! Il faut que je l'avoue, je me suis tout simplement fait mettre dehors ; je crains que notre Fée des Eaux ne soit une méchante fée. »

Après cela, que l'ennemie vint à parler, madame de la Blotterie se trouverait retranchée contre un commencement d'assaut et bien forte derrière cette première ligne de défense : « Voyez la vilaine âme fausse et noire ! Elle se venge en me calomniant du bien que j'ai voulu lui faire. »

Plus les *prétendues* révélations de madame de Fresne auraient un caractère de violence et de menaces, plus Fredda paraîtrait autorisée à invoquer leur invraisemblance, plus elle s'opiniâtrerait à crier : Vous voyez bien que cette femme est folle !

Valence le savait. C'est pourquoi elle s'acheminait vers la terrasse, rêvant, dressant, elle aussi, son plan de défense. Comme elle y arrivait, elle vit le président, Irène et le Brantonnet, penchés sur le mur à hauteur d'appui, les yeux sur le fleuve. Ce qu'ils y suivaient avec tant d'attention, elle n'eut pas besoin d'effort pour le deviner. La grande voile pourpre de Boisdemetz lui apparut à travers les feuillages. En un pareil moment, la dangereuse vision ! Aussi la jeune femme mit-elle une main sur son cœur, qui recommençait à battre ; elle s'adossa contre l'un des arbres, derrière les trois curieux qui la cachaient. La tentation, cette fois encore n'avait pas été

la plus forte. Non ! Artus ne la verrait point. Mais comme il lui sembla que cette barque était lente à passer !

– C’est qu’il n’y a pas de brise, se dit-elle avec un triste sourire ; la nature et le temps même sont contre moi. Eh bien ! j’attendrai.

Si c’était un sacrifice, elle en fut à l’instant récompensée, car elle entendit Irène de la Tréville qui disait : C’est singulier ! M. Artus a vu le yacht à vapeur arrêté au bord ; il n’a pas paru pourtant se douter de la présence de sa tante au Plessis.

– Eh ! mademoiselle, riposta le Brantonnet toujours ardent au service de son idole, n’aurait-il pas fallu, pour vous faire plaisir, qu’il saluât madame de la Blotterie d’un coup de canon ?

– Je n’en aurais pas été satisfait, dit le président Le Belin, je n’aime pas les bruits de guerre ; mais le navigateur, en passant, aurait pu baisser du moins son pavillon devant notre belle hôtesse du yacht. N’est-ce pas ce que fait tout le monde ?

– Excepté moi ! mais ce n’est pas ma faute, répondit derrière le groupe une voix ferme et sonore.

Tous trois se retournèrent étonnés. Madame de Fresne eut un geste qui les pria de ne pas l’interrompre :

– Je n’ai pas eu de bonheur avec madame de la Blotterie, reprit-elle. Vous savez, messieurs et vous, Irène, combien elle est obligeante et toute pleine de grâce ; moi, je suis ordinairement bonne âme ; nous étions apparemment en mauvaise disposition toutes les deux aujourd’hui. Madame de la Blotterie, qui est aussi la charité même, a cru devoir, dans son zèle pour mes intérêts, me donner quelques conseils, et j’allais les accepter franchement ; une pensée pourtant m’est venue. Ces conseils étaient d’une nature si délicate 1 Il m’a semblé qu’une seule personne serait autorisée, par son âge et sa grande raison, à me parler comme le faisait une autre personne dont la sagesse est assurément moins éclairée par l’expérience de la vie. Je me suis donc permis de demander à votre charmante amie, monsieur de Brantonnet, si elle m’était envoyée par madame la marquise de la Tréville. J’en suis bien fâchée, mais cette question ’si naturelle a paru la blesser au vif. Elle est sortie de chez moi sans vouloir regarder en arrière ; je ne lui croyais pas l’humeur si prompte. Enfin, je veux abrégé, car ces détails sont pénibles.

Madame de la Blotterie m'a laissé le soin de vous avertir, qu'en ce moment, elle regagne son yacht. Je vous supplie de n'être point embarrassés pour me quitter et la rejoindre.

Il y eut un petit silence ; puis le Brantonnet se redressa :

– Quant à moi, je vous remercie, madame, lit-il en saluant fort courtement, mais je n'éprouve aucun embarras. Je pense que, madame de la Blotterie nous ayant amenés, il est tout simple de faire passer, avant le regret même de vous quitter, la crainte de la faire attendre.

Déjà il décampait. Le président se mit à rire :

– Cela est tout simple, en effet, répéta-t-il à demi-voix, et simplement dit et simplement exécuté par un gentilhomme simple.

Il aimait les jeux de mots, M. le président : une de ses faiblesses. Si les juges étaient impeccables, ce serait dommage, puisque les esprits courts, unis aux gredins intéressés, ne pourraient plus médire de la justice. Mais tout en égrenant ce plaisant chapelet, M. Le Belin avait attaché sur madame de Fresne un regard à la bienveillance duquel la jeune femme ne put se méprendre ; c'était bien celui d'un ami.

Irène de la Tréville fit mieux, elle embrassa Valence en lui disant :

– Si je n'étais point de votre parti, madame, mon frère Victor m'en voudrait trop. Allez ! j'ai bien compris votre intention en nous parlant tout à l'heure. Je ne sais pas quels conseils madame de la Blotterie a cru devoir vous apporter chez vous ; mais nous dirons, mon frère et moi, qu'ils ne pouvaient convenablement vous être donnés que par notre grand'mère. Madame Artus est une personne bien jeune et encore bien nouvelle parmi nous pour vouloir se mettre à la place de la marquise de la Tréville.

– Bravo, Reinette, dit le président, qui avait vu la fillette au berceau ; vos quinze ans ont bien jugé ce duel. Madame de la Blotterie a superbement attaqué ; mais madame de Fresne a joliment paré. A deux de jeu !

– Monsieur, balbutia Valence, que savez-vous enfin ?

Il mit un doigt sur ses grosses lèvres.

– Ce que vous ne savez pas, vous, madame, dit-il, c'est qu'un président ne sait jamais rien.

– Ah ! reprit Irène, nous allons en entendre sous la tente du yacht ! Madame, on fera siffler contre vous les serpents sous les fleurs, et je serai

obligée de souffrir qu'ils vous mordent, puisque, à mon âge, on n'a qu'un droit, celui de se taire. M. le président est bien heureux, car il lui sera permis de ne point paraître écouter. Il parlera à la rivière.

– Oh ! bien, dit Valence avec sa douceur charmante, tâchez de prêter l'oreille, ma chère enfant, je suis si curieuse !

Des amis ! Elle avait donc des amis ?... Elle reconduisit le magistrat et mademoiselle de la Tréville jusqu'à cette grille fermant le jardin du côté du village que Fredda, un instant auparavant, avait franchie en lançant l'anathème. Le Brantonnet était bien loin en avant ; on ne le voyait plus.

Madame de Fresne revint ensuite vers la terrasse avec une lenteur calculée, car elle voulait être sûre que la barque de Boisdemetz était loin. La voile rouge, en effet, n'apparaissait plus qu'à moitié de sa grandeur, vers le nord, en amont du fleuve ; le yacht prenait le large sous un tourbillon de fumée noire qui donnait à penser que le chauffeur avait reçu l'ordre de hâter le voyage. Valence se prit à sourire tristement : Moi murmura-t-elle, j'ai brûlé mes vaisseaux !

Une sorte de réaction des nerfs, inévitable après une affaire si chaude, la conduisit à s'affaïsser sur le banc, dans ce berceau si bien couvert qui terminait la double rangée de tilleuls. Quand le soldat, accablé de fatigue, s'assoupit après le combat, il arrive que le fantôme de l'ennemi abattu vient hanter son rêve. Demain, ce sera ton tour, lui dit l'ombre mutilée. A demain, la revanche du sort ! – Valence, les yeux fermés, vit passer devant elle la figure blanche de Fredda. La Norvégienne lui répétait les paroles menaçantes qu'elle lui avait laissées pour adieu :

– Ma mie, il n'y a plus à craindre que pour vous.

Et songeant à la fin si soudaine du vieil Artus, à ce qu'elle savait à ce sujet, à ce qu'elle aurait voulu ne jamais savoir, Valence frissonna :

– Mon Dieu ! préservez-moi de leurs accidents ! dit-elle.

La fin de l'après-midi arriva ; puis l'heure du dîner, solitaire. Valence ne mangeait point ; tout à coup se tournant vers le domestique qui la servait :

– Louis, dit-elle, vous me conduirez ce soir chez Besnard le fils, et vous vous tiendrez la bouche fermée sur cette promenade. Je sais que vous m'êtes dévoué.

Elle monta dans sa chambre, traîna près de la croisée un petit bureau d'ébène qui supportait une écritoire ; elle allait profiter de la lueur mourante de ce beau jour.

« Ma tante, j'ai reçu le héraut d'armes de M. de Fresne, écrivit-elle à madame de Cosseins, la guerre est ouverte. On compte bien nous la faire à outrance et pourtant ce héraut n'est point venu, comme dans l'ancien temps, une torche à la main pour me signifier le feu et le carnage. Il n'avait qu'une ombrelle blanche pavoisée des plus superbes dentelles. Pour le reste de l'habit, imaginez une longue robe de gros de soie couleur de brique, avec un corsage à la vénitienne, laissant voir ces blancheurs que vous avez tant admirées, quand vous ne soupçonniez point l'enfer sous la neige. Ma pauvre tante Charlotte, ma pauvre maman, vous perdriez patience si je vous parlais plus longtemps par figures. Allez ! ce sera bien assez de vous faire perdre votre *saison*. Je vais donc parler au propre. Oh ! ne me croyez pas disposée aux jeux de mots comme le président Le Belin, qui nous aime mieux, je vous le dis en passant, beaucoup mieux que vous ne l'aviez supposé. La réalité est laide et l'aventure ignominieuse pour nous, il n'en faut pas moins vous les dire toutes crues. Sachez donc que madame Artus de la Blotterie sort du Plessis. Devinez un peu ce qu'elle a osé venir y faire

Sommation à votre nièce d'avoir à ne point se séparer du meilleur des maris, ma tante Lotte.

Pensez-y bien. C'est justement cette démarche hardie jusqu'à la démence qui doit faire éclater la vérité de ma situation à vos yeux. Des yeux qui ont été si tendres pour moi, qui me voyaient si mignonne quand j'étais une fillette, et qui m'ont toujours vue si belle depuis que je suis une femme. Il faut que cette séparation soit jugée naturelle et raisonnable par tout le monde. Elle est dans l'air comme les révolutions, tante Lotte. Je n'ai parlé de nos projets à personne, et le Père Mathias met ma discrétion au nombre de mes vertus. Quant à lui, c'est un mur qui se tapisse de fleurs, et ce n'est pas seulement pour paraître plus aimable ; c'est aussi pour se rendre plus sourd. Vous, je vous connais trop bien pour croire que vous n'enchaînez pas votre malice, et je me rappelle votre réponse la première fois que je vous fis toucher les liens si bien cachés qui existent entre moi, Jean et cette Fredda.

Il n'y a pas si longtemps, car j'ai tout supporté pendant quatre ans sans me plaindre. Vous me dites alors :

– Eh ! si Jean est rebuté en Norwége comme chez nous, cette histoire-là ne nous sera pas d'un grand secours. Elle n'a point de corps, il en faut aux yeux des juges. Cependant, classons-la dans notre dossier, mais sous triple cachet, ma mignonne ; nous aurons peut-être intérêt à l'en faire sortir comme un diable de sa boîte, en disant : Jusqu'ici nous n'avons montré que les effets, voici la cause. Voilà le souffle détestable, et le méchant démon caché qui n'a jamais cessé d'exciter contre nous ce vilain gentilhomme ; et nous aurons du moins la joie, elle, de la faire paraître haïssable, lui, de l'avoir rendu ridicule.

Ce sont vos paroles, chère tante. Je ne crois pas que vous ayez depuis adopté une autre politique. Je sais bien que vous aimeriez assez à lancer de bons traits contre votre neveu, car vous ne vous pardonnez point de l'avoir aimé. Mais l'auriez-vous criblé de flèches à Trouville, parmi vos amis qui le connaissent peu, il n'est guère probable qu'elles soient arrivées au bord de la Loire. Et cependant si je vous disais que tout le monde ici est averti. C'est le bruit et le sentiment public. M. de Fresne a dû apprendre en Savoie que l'esclave allait songer à briser sa chaîne et à lui en jeter les morceaux au visage. Cette Fredda que vous comparez au diable, n'a été chez moi que le pré-curseur de mon petit tyran, avare, brutal, ténébreux. et le reste, ma tante Lotte ! Elle tient sûrement une réponse de lui à un billet qu'elle lui a vivement envoyé. C'est sur cette réponse qu'elle est venue. Leur plan était formé ; ils avaient espéré me faire peur au premier mot. Mais non ! point de défaillance en face de cette abominable créature. J'ai été brave. A présent la frayeur me vient. Ah ! vous croyez, tante Lotte, que je vous ai fait connaître M. de Fresne et sa déesse de glace. Eh bien ! non ! Vous ne savez que la moitié de ce que je sais, moi, sur ces deux monstres. Oui, des monstres. Je vous entends, vous allez dire : Ma pauvre Valence est folle. J'ai toute ma raison, allez ! C'est elle qui me conseille de me défendre. Et pourtant, l'autre moitié de leur secret, je suis encore résolue à ne là dire jamais, jamais !... »

L'ombre tombait. Valence cessa d'écrire et se souvint de l'excursion qu'elle avait projetée pour le soir. De tous les domestiques du Plessis, ce

Louis, qu'elle venait de choisir pour l'accompagner à la ferme de Besnard le fils, était le seul qui ne lui inspirât pas beaucoup de méfiance. Le maître avait congédié successivement les anciens serviteurs, celui-là restait ; s'il avait été épargné, ce n'était pas comme le croyait Valence pour sa mine béate et parce que ce valet de bonne maison, rond comme un valet d'église, paraissait peu dangereux de sa replète personne. Louis, non-seulement gardait sa place, mais encore menacé d'une réduction de gages, y résistait avec une énergie qui l'avait fait monter assez haut dans l'esprit de Jean de Fresne. Le châtelain avare en était même venu à penser qu'un compagnon si âpre au gain serait à l'occasion un précieux garde du corps auprès de sa femme. Le compagnon de son côté jugeait que tout était permis envers un maître si rapace. Aussi, quand Valence lui commanda de prendre les devants et de l'aller attendre dans le village, derrière l'église, demeura-t-il un moment immobile avant d'obéir. Ne s'agissait-il donc vraiment que d'une course au Clavier chez Besnard et d'une promenade nocturne ; il avait espéré mieux.

– Qu'attendez-vous ? lui demanda Valence.

Elle avait eu bien raison d'écrire à sa tante de Cosseins que sa séparation était *dans te sentiment public* ; ce garçon croyait le moment de sa fuite arrivé et il en aurait accepté la complicité pour en avoir le régal. – Ce que j'attends ? dit-il ; madame n'a-t-elle point de valise ?

VII

A peine le domestique avait-il osé interroger, qu'il s'en excusa :

– Si j'ai pris la liberté de faire cette question à madame

Valence secoua la tête :

– Allez ! dit elle.

Ainsi ses moindres démarches, ses promenades même de délasserement prenaient des airs de fuite. C'était la pensée de tout le pays que venait d'exprimer ce serviteur trop plein de zèle ; tous ces braves gens étaient donc bien persuadés de la force de son droit.

Qu'il eût été beau de répondre à cette sympathie de tous les bons cœurs par un acte de fierté, et s'il fallait sortir de ce Plessis qu'elle avait tant aimé, de le quitter la tête haute, en face de Jean de Fresne, en bravant ce petit bourreau ! – Mais on la connaissait bien dans sa maison et au village ; on savait que les mauvais traitements ne lui avaient jamais donné ce courage et ne le lui donneraient point : elle fuirait !

Louis, par son ordre, prit les devants. Ils suivirent un chemin tracé entre des jardinets. puis descendirent dans de grandes prairies qui s'étendent à droite du bloc de rochers sur lequel est assis le pittoresque village. La lune brillait au ciel toujours limpide ; mais madame de Fresne avait quitté sa robe blanche de l'après-midi pour une toilette plus sombre et cheminait sans crainte d'être aperçue au milieu des saulaies, sur l'herbe brûlée par la canicule. Bientôt elle joignit avec son guide un couvert encore plus épais d'aunes noirs qui bordaient une anse assez profonde creusée par le fleuve. La marée pleine alors battait au pied des arbres une grève de sable blanc, la lumière céleste se jouait sur le flot. A l'extrémité de ce sentier charmant, par une soirée si belle, la terrasse se relevait brusquement ; des genêts, puis une vigne couvraient la pente, et des bâtiments d'exploitation, auxquels aboutissait par l'autre versant un ruban de route assez bien entretenue, couronnaient le sommet de la colline. C'était le Clavier.

Sur une chaise de paille, dans l'encadrement de la porte, une femme était assise, les pieds dans la cour, la tête dans la chambre, et tout en respirant la fraîcheur du soir, chantait à demi-voix un chant, monotone comme pour achever d'endormir de petits enfants. Une lumière posée sur un meuble à l'intérieur du logis détachait son ombre en relief. Avec sa haute coiffe, ses vêtements étroits et moulés au corps, elle rappelait ces figures égyptiennes dont la procession rigide va se déroulant au flanc des sarcophages. Tout à coup elle interrompit son chant, inquiète de reconnaître les deux personnes' qui venaient à elle, encore protégées par le manteau feuillu de la vigne. Quand enfin la visiteuse, suivie de son compagnon, aborda le petit préau

qui précédait la ferme, on vit bien que ce n'était pas une figure égyptienne qui chantait. Anne-Marie Besnard se leva prestement et courut au-devant de la châtelaine :

– Madame Valence ! dit-elle. Que vous est-il encore arrivé ? Est-ce que le monsieur est de retour ? . Pauvre madame !

Valence sourit avec tristesse :

– Anne-Marie, fit-elle tout bas, tu seras donc toujours une grande parleuse ! Non, M. de Fresne n'est pas encore revenu au Plessis, mais il ne se fera pas attendre.

Se retournant alors vers le domestique :

– Louis, dit-elle, vous pouvez rentrer, Anne-Marie et Besnard me reconduiront jusqu'au bout des prairies.

Puis elle passa son bras sous celui de la jeune fermière qui la fit entrer dans la maison.

Sébastien Besnard lisait à la lueur d'une chandelle supportée par un grand chandelier de cuivre auquel les mouchettes étaient attachées par une chaîne ; et il usait avec une gravité extraordinaire de cet instrument des anciens âges. C'était un homme vigoureux et calme. Ses cheveux courts grisonnaient, car il avait déjà quarante ans. De son ancien état il avait gardé la longue moustache, et la croix d'honneur était attachée sur l'habit moitié militaire, moitié rustique que portait ce singulier paysan. Anne-Marie, au contraire, avait conservé tout le costume des riches fermières dans ces campagnes : la coiffe, les lourds pendants d'oreilles en forme de poire, la grande croix d'or au cou sur un mouchoir de soie de couleur changeante, la jupe assez courte, aux plis raides, en tuyaux d'orgue, les bas de filotelle noire et les souliers de prunelle à boucle d'acier. La fermière était charmante dans sa robuste fraîcheur avec ses brusques et vives allures ; elle n'avait guère que vingt ans. Aussi entra-t-elle dans la chambre en faisant claquer ses mains.

– Bastien, Bastien ! voici madame Valence qui vient te déranger de ta *liserie*. C'est-il pas dommage ! Madame est encore toute seule au Plessis. Et nous qui la croyions déjà dans la peine !

– Sébastien, fit Valence qui pâlit, avez-vous donc connaissance de son retour ?

– Je n’en ai pas connaissance, répondit le vétéran ; je n’ai pour m’y faire croire qu’un indice, et je ne sais si je dois le dire.

– Oui-dà ! interrompit Anne-Marie, tu as toujours comme cela des raisons de croire et tu ne les dis pas.

Madame de Fresne et le fermier se regardèrent, ils s’étaient compris. Cet indice menaçant, c’était la visite de Fredda. Sébastien avait appris l’étrange démarche et il possédait une partie du *secret*. Anne-Marie ignorait la liaison cachée de madame de la Blotterie et du châtelain, elle n’était pas dans la confidence et l’on avait assez bien fait de ne pas l’y mettre.

Le vétéran caressa doucement le cou de sa jeune femme penchée vers lui, mais ses yeux ne quittaient pas le visage de madame de Fresne ; il avait fait deux parts de son cœur : la tendresse était pour la fermière, la passion du dévouement était pour la châtelaine.

Valence ne répondit pas à ce serviteur fidèle entre les fidèles. Au fond de la chambre, devant le lit de noyer noir entouré de rideaux d’indienne à personnages qu’on appelle du camaïeu dans le pays, était un large berceau d’osier. Deux enfants y dormaient, deux jumeaux de dix-huit mois, à demi nus, enlacés et confondus dans des postures plaisantes et adorables. Ces deux fraîches haleines s’élevaient ensemble avec de doux murmures et quelquefois de petits ronflements qui appelaient le rire et l’envie du baiser. Valence se pencha sur le groupe innocent :

– Dieu n’a point voulu me faire un présent comme celui-là, dit-elle ; aussi je n’ai que le courage défaillant de la femme. J’aurais eu l’intrépidité des mères !

– Bon ! fit Anne-Marie, le beau profit d’avoir des enfants d’un mari qui fait peur à tout le monde ! On a bien assez de passer sa vie à se défendre soi-même. S’il fallait encore préserver les petiots !.

– Anne-Marie, enchaînez un peu votre maudite langue, dit le fermier.

– Laissez-la, reprit Valence. Elle a raison, et moi je ne savais ce que je disais tout à l’heure. De pareilles joies ne sont pas faites pour moi, mes amis. Si vous connaissiez les pressentiments qui me poursuivent 1. J’ai écrit à madame de Cosseins, et je songerais à suivre de près cette lettre que j’achèverai ce soir. Ah ! je n’en suis pas libre !. La méchanceté de cet

homme me conseille de ne point l'attendre au Plessis, mais son avarice est là qui m'a clouée à mon calvaire.

Elle s'assit devant la table qui supportait le chandelier de cuivre, laissa tomber sa tête dans ses mains et éclata en sanglots.

Anne-Marie commença de s'agiter autour de la pleureuse, lui tapotant les mains et lui baisant les cheveux ; mais le fermier l'écarta vivement ; même, il la retint de toute sa force afin d'être plus sûr qu'elle ne retournerait pas à l'assaut :

– Tenez-vous donc tranquille, femme, lui dit-il ; ce n'est pas en taquinant madame Valence comme une mouche, que vous la consolerez. Venez plutôt où il faut aller avec moi ; il n'y a qu'un remède, vous le savez bien.

En même temps il gagnait la partie obscure de la chambre, traînant sa fermière après lui. A l'aide d'une grosse clef, il prit dans un meuble un petit sac de cuir et le remit à Anne-Marie qui se jeta à son cou :

– Combien y a-t-il là dedans ? demanda-t-elle tout bas.

– Quarante louis.

Pour cette fois, elle était devenue sage et retournant à petits pas vers la table, elle y posa le sac. Le bruit de l'or avertit madame de Fresne qui releva la tête :

– Oh ! mes amis, mes amis, dit-elle, vous me ferez donc toujours l'aumône.

– C'est un prêt qui ne vous gênera point, répondit Sébastien Besnard. Si les juges vous séparent de votre mari, ce qu'ils feront si ce sont de bons juges, vous rentrerez dans tous vos droits. Le Clavier est votre bien et je suis votre fermier. Alors, vous vous acquitterez sans peine.

– Ah ! s'écria Valence, au double !

– Pour cela, non ! dit-il de sa voix militaire qu'il n'adoucissait plus, car ce serait me faire injure.

Il se faisait tard. Anne-Marie appela pour veiller sur les enfants la servante de la ferme, qui dormait dans la chambre voisine et arriva, bâillant à faire pitié, les poings sur ses yeux. On se mit en route. Il fallait cheminer un par un, à la file, dans la vigne ; madame de Fresne marchait la première. Anne-Marie qui la suivait, tenta de recommencer son babil ; mais Besnard l'avertit assez rudement que les pampres peuvent avoir quelquefois des

oreilles, elle se tut. Pourtant, comme on s'apprêtait à descendre la pente à travers les genêts, un bruit retentit au milieu de ce grand silence. C'était la chute d'un corps dans l'eau. Anne-Marie n'y tint point :

– Bon ! fit-elle à demi-voix, il y a un baigneur dans l'anse. Ce n'est pas étonnant, l'eau est si belle.

Madame de Fresne s'arrêta. La fermière se hissa sur le talus du chemin :

– Je vois là le bateau à la grande voile. C'est le monsieur de Boisdemetz.

Il y a des rencontres singulières ; celle-ci devait paraître vraiment bien plus plaisante que fatale. Christian Artus ne se doutait guère qu'il – venait encore une fois de se placer sous les yeux de la Fée des Eaux ; et dans quelle simplicité d'ajustement ! Valence ne put s'empêcher de sourire, mais elle refusa d'avancer.

Il fallut que Besnard lui rappelât qu'au sortir de ces grands genêts, on entrait sans éclaircie sous le couvert des aunes. Ces arbres la protégeraient d'autant plus sûrement qu'elle avait une robe sombre. Tout au plus le baigneur distinguerait-il la coiffe blanche d'Anne-Marie parmi les feuilles ; il entendrait peut-être le pas d'un homme, et croirait n'avoir à affronter qu'un paysan regagnant le village avec sa femme. Une fois les aunes dépassés, on se trouverait au milieu des prés, trop loin pour qu'il pût reconnaître la damé du Plessis, malgré la lumière brillante de la lune.

Valence se laissa persuader. Pourtant elle ne s'engageait qu'avec répugnance dans le sentier couvert ; elle pria tout bas Anne-Marie de la précéder. Le fermière obéit sans façon et ouvrit la marche, rasant le côté qui regardait l'eau, jetant ses yeux à la découverte, par les interstices du feuillage. Sans sa grande coiffe qui la gênait, elle y aurait bien passé la tête. Les paysannes n'ont pas la même sorte de pudeur que les femmes des châteaux ou des villes et ne la sentent pas effarouchée pour un homme qui se baigne. Si le baigneur n'avait pas été ce fameux maître de Boisdemetz, à la tour croulante là-bas, vers le sud, au grand parc tout rempli de bêtes sauvages et à la voile rouge, Anne-Marie n'aurait pas même songé à le regarder ; mais un si riche et si beau compagnon pouvait bien éveiller la curiosité d'une jeune fermière.

– Mâtin ! se prit-elle à dire à demi-voix, quelle coupe ! il fend l'eau et la fait *bouillir* comme un gros poisson.

– Anne-Marie, parlez un peu votre langage des dimanches ! lit sur le même ton Sébastien Besnard, qui riait malgré lui.

– Eh ! reprit-elle, il doit être au moins aussi fort que toi, Bastien. Et qu’il paraît blane !

– Anne-Marie, vous êtes une sotte.

Le nageur, tout à coup, perçut ces chuchotements dans le feuillage et s’arrêta court.

– Bon ! dit Anne-Marie, on peut bien le regarder à présent ; il nous a entendus et il s’est habillé d’eau jusqu’au cou.

Cette fois, Valence sentit qu’elle allait se trahir ; bousculant un peu la paysanne, elle se fit un passage et se hâta de gagner le bout du sentier ; le rire l’étouffait. Les tristesses de ce monde sont donc aussi fugitives que ses joies ? Qui aurait dit à madame de Fresne qu’une journée si douloureusement commencée finirait par cette aventure comique dont Christian Artus, à son insu, devait être le héros ?

Peu d’instant après, elle rentrait chez elle. Mais une si heureuse impression de gaieté s’effaça rapidement dès qu’elle se retrouva seule dans sa chambre. Tout bruit cessa bientôt, la maison s’endormit. Valence ouvrit la croisée qui regardait le fleuve ; la lune avait disparu, et, bien que le ciel fût toujours d’une admirable pureté, le scintillement des étoiles n’avait pas la puissance d’illuminer la grande masse d’eau roulant ses flots éteints avec de longues plaintes monotones. La jeune femme se plaça devant un bureau d’ébène qui supportait une lampe. Le sac de Sébastien Besnard était devant elle. L’instrument de la liberté !.

Ah ! ce n’était pas tout que d’être libre. Il fallait encore trouver un toit. Le refuge qui l’attendait chez sa tante serait quelquefois amer. Mais, un jour, on avait dit devant Valence que les femmes séparées ne sont plus ordinairement que des « nomades. » Elle s’en souvenait !

D’abord elle traça machinalement l’adresse de madame de Cosseins sur un pli qui portait son chiffre, puis elle voulut se mettre en devoir d’achever sa lettre.

La plume demeura molle dans sa main. C’est que sa pensée n’était pas prête à la guider. Elle s’en allait au loin, bien loin, cette pensée ordinairement errante, puisqu’elle ne trouvait plus depuis tant d’années rien

de sûr, plus rien de fort pour s'y reposer. Involontairement elle suivait la grande voile qui se gonflait là-bas sous l'ombre épaisse. Ce goût de l'activité solitaire, et des courses, nuit et jour, à travers l'espace, ne trahissait-il pas un rêveur opiniâtre dans Christian Artus ?

Valence ne l'avait vu qu'une fois de près ; on lui aurait appris que cet homme avait le cœur à la fois trop haut et trop indolent pour aimer à se mêler au train du monde, qu'elle aurait volontiers répondu : « Vous le connaissez bien. »

Mais si on lui avait dit aussi que depuis quelque temps une image remplissait cet isolement volontaire, et que cette image était la sienne, elle aurait crié : « Non ! non ! »

Non, ce n'était pas pour elle qu'Artus dirigeait chaque jour sa barque vers le nord, remontant le fleuve, afin de le redescendre après, livrant au courant et à la cadence du flot son espérance de la voir ! Ce n'était pas elle qu'il cherchait sans cesse, s'arrangeant pour vivre autour de sa demeure, la nuit même, comme elle venait de l'apprendre ! Non, ce n'était pas elle qui occupait ce rêve poursuivi sur les flots, sous les caresses de cette brise d'été ou le tumulte des grands vents de mer, dans un cercle étroit dont le Plessis était le centre. Non ! non !

Et pourtant, si c'était elle ? Pourrait-on lui en faire le reproche ? Quel crime est-ce donc que d'être aimée !

Et quelle iniquité suprême de ne pouvoir être aimée jamais quand on sent au fond de son être la clameur des tendresses étouffées, et que ce juste cri vient au bord des lèvres !...

Ah ! l'amour, l'amour permis, le seul auquel jamais elle eût osé penser, voilà le bien qui ne devait jamais lui appartenir. Son lot, elle le connaissait, il était maigre et dérisoire. Reconquérir la dignité de sa personne, elle le pouvait si elle savait se hâter et ne point attendre le retour de Jean de Fresne ; reprendre la liberté de son cœur, jamais, jamais ! Les femmes séparées sont encore mariées, toujours mariées, mariées jusqu'à la fin. Quant à elle, il lui restait un choix à faire : ou vivre en martyre et en servante, ou vivre en affranchie, traînant les morceaux de sa chaîne. Encore aurait-elle le temps de choisir ? Oui, il fallait se hâter !. Jean, mandé par

Fredda, accourait prêt à engager un combat si cruel que peut-être elle s'y sentirait faiblir.

Un bruit dans le jardin la fit tressaillir. Elle se traîna vers la croisée et consulta la nuit. Rien. Et pourtant, on aurait dit des pas. Qui donc l'épiait dans sa maison ? Elle ferma précipitamment cette fenêtre et tira les rideaux. En regagnant son fauteuil, elle se répétait, frissonnante, les derniers mots de Fredda :

– Je vais vous donner à mon tour un bon avis, ma mie, qui nous menacez ; il n'y a plus à craindre que pour vous !

D'un geste violent, elle reprit la plume :

– Eh bien ! fit-elle, ils l'auront voulu. Je dirai tout ; je sens à présent que j'en ai le droit. Après cela, qu'ils fassent de moi ce qu'il leur plaira ; du moins ils seront punis.

« Chère tante, écrivit-elle, mes résolutions ont changé depuis quelques heures ; la terrible confidence m'étouffe ; armez-vous donc de courage, car il en faut pour la recueillir. Et moi, pour parler, il faut que je sois devenue bien lâche ! Oui, j'ai peur maintenant, j'ai peur ! Si vous connaissiez le dernier mot que cette femme m'a laissé en me quittant ! Elle l'aurait dit devant vous, que me voyant épouvantée, vous auriez eu envie peut-être d'en sourire. Seule, je peux en oomprendre le sens. Ils feront tout contre moi, tout pour me réduire ou pour m'ôter de leur chemin ; tout, entendez-vous bien, tante Lotte ! Je voudrais revoir Le Père Mathias je lui demanderais si Dieu peut vraiment être cruel à ce point envers une pauvre créature qui n'a jamais fait de mal et qui souvent a voulu faire le bien ? Ne trouve-t-il pas que ce soit assez de m'avoir versé une si amère jeunesse, et veut-il encore que je tombe dans les embûches de ces deux êtres pervers, sans scrupule et sans pitié ? Si votre Valence, tante Lotte, ne réussit pas à vous joindre, ou si vous n'accourez pas pour la défendre, je ne crois pas qu'ils la tuent de leurs mains ; mais si vous appreniez que je suis morte de quelque façon. mystérieuse et soudaine, n'en soyez pas étonnée. Songez à ce vieil Artus de la Blotterie qui, dans une nuit, dans une heure, a cessé d'être, quand, la veille encore, tout le monde l'avait vu confiant dans de longs jours. Celle à qui il avait légué la moitié de ses immenses biens était-elle impatiente d'en jouir ? Ou bien ne trouvait-elle pas sa part suffisante et, sûre d'un complice

qui l'aiderait dans un si méchant dessein, l'idée lui vint-elle alors de la rendre plus belle ? Ah ! chère tante, chère maman, gardez précieusement cette lettre ; car si je ne dois plus vous revoir et vous embrasser, elle vous servira du moins à venger ma pauvre petite mémoire. Savez-vous ce que j'ai pensé tout à l'heure en me plaçant devant mon bureau et en prenant cette belle plume à tête de diamant, que vous m'avez donnée ? que j'allais écrire mon testament !

« Et maintenant écoutez ce qu'une nuit, il y a deux ans, dormant auprès de Jean de Fresne, j'ai entendu en me réveillant subitement à ses cris. »

La plume, la belle plume à tête de diamant, présent de la tante Lotte, s'échappa tout à coup des doigts de madame de Fresne. La jeune femme se dressa avec effort, retenant son souffle, écoutant. Un bruit de roues retentit au loin sur la route ; une voiture s'engageait dans la rue du village. Valence n'eut pas un instant de doute : ce ne pouvait être que la voiture ramenant Jean de Fresne ! C'était lui !

– Jean ! murmura-t-elle, je suis perdue !

Ainsi, la visite de madame de la Blotterie n'avait précédé que de quelques heures le retour du maître. Fredda savait qu'il était sur le chemin, qu'il allait joindre le but. Peut-être attendait-il à N., avant d'entrer lui-même en scène et en bataille, un avis qui lui fît connaître l'issue de cette démarche de son implacable alliée. Maintenant il venait à son tour.

Valence glissa dans la poche de sa robe le sac 'd'or de Sébastien Besnard, enferma la lettre encore inachevée sous le pli qu'elle avait pré-paré et le mit dans son corsage ; puis elle s'en alla, défaillante, pousser les verrous des deux portes qui donnaient entrée dans sa chambre.

Elle aurait pu faire alors une remarque singulière ; mais elle était trop affreusement troublée ; elle ne la fit point.

VIII

Deux portes. L'une faisait communiquer cette chambre à celle de M. de Fresne. Tout ce qui restait des anciens jours, c'était ce mensonge. Depuis cinq ans, ces volets de chêne séparaient deux ennemis : d'un côté le dégoût, de l'autre la haine. A travers ces planches, heureusement muettes, Valence souvent entendait les paroles violentes de Jean, derniers échos de leurs querelles du soir ; d'autres fois, pendant les nuits, ces mêmes malédictions furieuses contre des ombres incommodes, assiégeant les rêves du joli petit homme, ces mêmes cris d'une conscience en peine qu'elle avait recueillis naguère de plus près, sur sa bouche.

Elle aussi, lorsqu'elle se réveillait dans l'obscurité, toujours en sursaut, toujours obsédée par la même crainte, c'était pour écouter, retenant son souffle, si cette porte ne tremblait point. Elle savait bien que ce voisin frénétique était capable de tenter, au nom de son droit, des entreprises dont la seule pensée lui donnait le frisson. L'hiver, elle laissait se consumer une bougie. L'été, quand les nuits sont moins épaisses, elle ne fermait pas les rideaux de sa croisée, afin que jusqu'au matin un peu de vague clarté régnât dans sa chambre.

Jean de Fresne n'avait pourtant jamais osé attaquer ce faible rempart ; mais tout disait à Valence qu'il revenait cette fois plus hardi. Le billet qu'elle avait reçu de lui était un premier avertissement ; les défis et les regards de Fredda en avaient été un autre. Ce billet disait : la soumission ou la guerre.

– Non ! dit-elle, ils ne me feront rien qui puisse être vengé. Ils ont peut-être eu la pensée de me faire rencontrer la mort, comme le vieillard. Mais, ayant réfléchi, ils aimeront bien mieux me forcer de vivre.

Alors elle se sentit défaillir. La mémoire lui revenait d'une légende du pays. N'aurait-on pas dit sa propre histoire ? Il s'agissait des anciens maîtres de Boisdemetz. Le dernier, celui dont le vieil Artus avait acquis le domaine, était né d'une de ces lâches audaces qui ont l'impunité sûre. La loi les couvre quand elles sont heureuses, et doit les couvrir puisque c'est la loi. En ce temps-là, il y avait au castel des Ombrails, maintenant habité par Christian Artus, une dame de Boisdemetz, lasse de vivre auprès de son

mari, le plus méchant compagnon du monde. Elle avait voulu quitter sa maison, une violence abominable l'y avait retenue ; et, désormais soumise, elle avait élevé sans se plaindre ce fils de la force et du droit, elle en avait fait un vaillant homme. Toute la contrée ne l'appelait que la sainte.

– Je ne veux pas être une sainte, moi ! dit Valence. Et quand je le voudrais.

C'est pourquoi elle s'applaudit d'avoir fait de son mieux pour se défendre.

Maigre défense ! En ce moment, qui allait décider du rachat ou de l'opprobre du reste de sa vie, elle devait compter toutes ses chances à ce jeu vraiment terrible. A quoi bon s'abuser ? Elle n'en avait qu'une. Beaucoup de résolution pouvait la sauver. Sans le courage, point de salut ; et chacun de ses efforts pour se rassembler tout entière contre celui qui venait si bien armé, était aussitôt suivi d'une réflexion qui lui montrait la résistance vainc. Dans son esprit, quelle mêlée de pensées ! Mais il y en avait une qui dominait toutes les autres : vaincue, que ferait-elle ?.

Vaincue !. elle ne l'était pas encore. Non, elle ne l'était point ! Et d'abord, oserait-il ? Dieu vivant ! le doute n'était pas possible. Ne venait-il pas pour tout oser ? . Mais peut-être aurait-il la sagesse de remettre au lendemain ce qu'il méditait. Cette porte, si bien close, l'arrêterait un jour, quelques heures. Autant de gagné ! De la sagesse, lui ! Non. Pourquoi en aurait-il ? Il avait reconnu l'inutilité des pré-cautions et des feintes ; il ne voyait de salut à cette heure, pour Fredda et pour lui, que dans la brutalité toute nue. Après les menaces qu'elle avait faites à la Norvégienne, tous deux en pouvaient-ils voir ailleurs !. Qu'avait-il à craindre ? Qui se mettrait sur son chemin pour l'empêcher d'accomplir un coup d'État dans sa maison ? Quelle est donc la loi. ah ! toujours la loi !. qui défend à un mari d'entrer dans la chambre de sa femme, fût-ce comme un roi dans une ville rebelle, par la brèche ? Qui serait assez hardi pour accourir au bruit si la porte tombait ? . Qui se rendrait aux cris de « madame ? » Aucun des gens ne croyait le petit homme capable d'un crime, mais seulement de beaucoup de violence et de méchanceté. Aucun être vivant, si ce n'était elle, la Norvégienne et Jean, ne savait comment le vieil Artus était mort. Et puisqu'il s'agissait ici d'une violence permise.

Cette porte, toujours rien que cette porte pour unique boulevard ! Quant à l'autre, qui s'ouvrait près du grand escalier, au regard de toute la maison, elle n'y songeait pas même. Tout à coup elle se souvint. Nouveau sujet de trouble et de peur !... Cette porte ? mais elle demeurait sans cesse fermée. Pendant l'absence de Jean de Fresne, elle avait eu grand soin d'en tenir toujours le verrou poussé. Elle en avait fait placer même un nouveau. Juste pressentiment de l'avenir. Maintenant, il y en avait deux. Comment donc se faisait-il qu'un moment auparavant elle eût trouvé ces verrous tirés ? Quelle main complaisante... Voilà la remarque que, d'abord, elle n'avait pas faite. Machinalement, elle s'en était allée assurer sa défense sans se rappeler d'abord que ce serait une pré-caution superflue, puisque, de ce côté, elle devait être garantie. A présent, la mémoire lui revenait, cette circonstance étrange la frappait au cœur. Ah ! l'on avait compté sur sa distraction, qui ne verrait rien. On s'était dit que l'habitude de la sécurité la laisserait sans défiance. Oui, ces verrous étaient tirés ; et, dans le premier instant de trouble, elle n'y avait pas pris garde. Qui donc avait pu recevoir de loin les ordres secrets de l'absent pour lui frayer la route ? Qui la trahissait ? Toute la maison peut-être ; hommes et femmes y suivaient le parti du plus fort. C'est toujours le conseil de l'égoïsme. Louis seul était à elle ; qu'oserait-il faire ? Un honnête garçon, sans doute ; mais le courage incertain d'un valet devant un méchant maître.

Elle prêta l'oreille. Rien qu'un bruit confus à l'étage inférieur. Jean s'était-il fait servir à l'arrivée un repas qu'il prenait entouré des gens arrachés par ce retour subit à leur premier sommeil ? Une seule personne alors manquait à la fête ; c'était la maîtresse du logis, la femme du voyageur qui aurait dû, la première, accourir pour le recevoir. Jean de Fresne n'avait point perdu sans doute l'occasion d'en faire la remarque, assaisonnée de son plus menaçant sourire. Et tous d'approuver l'oracle par des mines serviles. Les lâches ! Quant à lui, il soupait. Plus que jamais, elle se sentit perdue, Elle savait comme il soupait, le petit homme robuste et encoléré, quand des pensées féroces le travaillaient. Il mangeait nerveusement, il buvait à pleins bords. Plus d'avarice. Les vins d'Espagne, fort à la mode encore dans cette contrée, attisaient le feu de ses veines.

Madame de Fresne se reprit à écouter ; il lui sembla que le bruit croissait ou se rapprochait, comme si l'on sortait de la salle du repas. O Dieu ! ne lui donnerez-vous point le courage qu'elle appelle ? Si enfin ce réconfort était venu, elle aurait osé descendre, souhaiter à l'arrivant une bienvenue souriante, calme, doucement railleuse. Un moyen lui restait de déconcerter ses projets, c'était de montrer qu'elle n'en avait pas peur. Mais non ! elle demeurerait là, clouée par sa faiblesse, tremblante, impuissante. Et c'étaient les autres, c'étaient ces serviteurs effarés qu'elle accusait de lâcheté.

Plus de doute ; le souper était bien fini. Le flacon de xérès devait être vide. La cage de l'escalier résonna sous le pas délibéré de Jean de Fresne ; il battait les degrés en vainqueur et en maître. Un coup sec retentit contre la porte de la chambre qui s'ouvrait de ce côté. Pourquoi prenait-il ce chemin et non l'autre ? La voix du petit homme se fit entendre : – Ouvrez, ma chère, c'est moi.

Et cette invitation conjugale et galante fut suivie d'un grand éclat de rire. Valence ne répondit pas. Jean frappa de nouveau, non plus du doigt, mais du poing. La porte rendit un gémissement étrange. La jeune femme, glacée de terreur, eut à peine la force d'étendre la main et de décoiffer la lampe, qui éclaira l'extrémité de la chambre. Oui, cette porte résistait mal et tremblait ; mais les plis de la portière qui la masquait empêchaient madame de Fresne de bien voir tout ce qu'il fallait craindre. L'assaillant donna un troisième coup ; un bruit de fer résonna sur le tapis. C'était le verrou qui tombait.

La même main docile qui avait furtivement préparé l'autre passage avait assuré celui-ci. Les clous d'acier qui retenaient le verrou avaient été dévissés. Jean avait été servi suivant ses désirs. Il préférait sans doute ce chemin à l'autre ; il avait voulu le scandale bruyant, public. Valence en une seconde comprit que tout était fini ; ce n'était plus un siège qu'elle allait avoir à subir, c'était l'assaut. Maintenant plus aucune défense : Jean n'avait plus qu'à tourner le bouton de cette porte et à entrer.

– Eh bien, non ! dit-elle à demi-voix, il a beau venir en maître, il ne sera pas le mien, ni lui, ni personne au monde. On aura toujours tort de pousser à bout la petite-fille d'Anne-François de Cintré, le grand chouan.

Si Jean de Fresne n'avait alors perdu deux minutes, les châteaux de la basse Loire, les cercles et les salons de la ville n'auraient pas eu pour défrayer leur gaieté pendant l'automne qui allait venir de friands mémoires pour une cause célèbre, rédigés par des avocats diserts, échauffés à la pensée d'être lus par le beau monde. Mais, d'abord, il n'avait point entendu tomber le verrou ; le bruit qu'il faisait de l'autre côté de la porte couvrit celui de cette ferraille dérisoire. Et puis ce n'était pas qu'au dernier moment il hésitât, le petit homme ; seulement il prenait un plaisir de vanité féroce à parader devant les gens rassemblés sur les marches de l'escalier. Il se serait bien gardé d'éloigner ces témoins de son triomphe, et les aurait plutôt priés de demeurer. Toute cette valetaille allait bien voir que Jean de Fresne ne s'était laissé si longtemps exiler de la chambre de sa femme que parce que c'était son bon plaisir !

Maintenant, ce ne l'était plus. Il promena sur toute sa maison épouvantée son regard allumé par tant de méchantes causes, sans compter le vin d'Espagne. Au même instant il bondit de rage. C'est qu'un nouveau témoin venait de paraître au pied de cet escalier ; celui-là, du moins à son gré, était de trop.

– Sébastien Besnard ! cria-t-il. Que fais-tu chez moi, espion effronté ? Crois-tu que je vais te souffrir ici, beau chien de garde ? Va-t'en ! Au chenil !

Le fermier ne bougea pas ; il n'en fut pas de même de la troupe des gens. Ce fut un sauve-qui-peut, comme une volée qui fuyait. Louis seul demeura sans broncher sur la troisième marche. Un coup d'œil qu'il échangea avec Besnard aurait pu révéler au maître le nom de celui qui avait trouvé le moyen de dépêcher un message à la ferme du Clavier. Plus haut, au faite des degrés, à demi cachée dans l'ombre du couloir, la femme de chambre tendait le cou avec des airs de curieuse avide et de complice, ne voulant rien perdre de cette scène brutale que peut-être elle avait préparée.

– Va-t'en ! Au chenil ! répéta Jean de Fresne.

Sébastien Besnard leva les épaules, déploya toute sa grande taille, et d'un geste montrant la croix qu'il portait sur son habit :

– Vous savez bien qu'on ne me parle pas comme cela, à moi ? répondit-il. J'ai eu mes raisons pour venir ici. Il se peut que j'aie à causer avec vous. Je

vous attendrai.

Jean eut un deuxième éclat de rire farouche qui ébranla tout ce beau logis sonore.

– A ton aise ! dit-il, mais ce sera long, car je vais entrer ici, et tu ne penses pas que j’en veuille sortir avant demain !

Décidément il n’était pas averti de la chute du verrou. Il frappa de nouveau, non plus du doigt, non plus même du poing, mais violemment, bestialement, du talon de sa botte. La porte se fendit et céda.

Valence avait traîné devant la fenêtre le bureau qui lui servait pour écrire, et s’en était fait un retranchement. Dans l’un des tiroirs du petit meuble, elle venait de prendre un stylet à manche d’argent, un présent de sa tante revenant d’Italie « toujours courant. » Ce bizarre cadeau l’avait alors fait sourire :

– Tante Lotte, que voulez-vous que je fasse de cette arme de guerre ?

– Et si jamais un malfaiteur se glissait dans ta chambre la nuit. Qui sait, mignonne ?.

La tante « toujours courant » ne croyait pas annoncer l’avenir.

Valence demeura debout, appuyée à la croisée, derrière son rempart improvisé qui supportait la lampe ; elle mit le poignard dans la manche de sa robe et se croisa les bras :

– Grand-père, murmura-t-elle avec des caresses enfantines dans la voix qui convenaient bien à la prière naïve qu’elle allait faire, vous le seul de tous les hommes de mon nom que j’aie connus, le plus brave, le plus sage de tous les Civré, grand-père, vous qui m’aimiez tant, venez à moi !

Anne-François était de la grande race ; elle aussi. Il défendait sa maison, sa vie, son honneur, son Dieu, comme elle allait défendre la liberté de son âme et de son corps. Pendant ce temps, l’aïeul de Jean de Fresne avait émigré. Les de Fresne avaient combattu leur pays sous des drapeaux étrangers. C’était un reproche que jamais elle n’avait fait à Jean ; elle n’y avait même pas songé. Et pourtant, à cette heure, elle se disait que l’histoire de ses pères était un peu la sienne. Lui aussi, il s’était placé sous les couleurs de l’étranger, il avait obéi aux suggestions de ce démon du Nord, trop habile à le tenter et à le séduire. Sans cette femme, il aurait peut-être

bien vécu, malgré son humeur violente ; le mal qu'il avait fait avec elle et pour elle l'avait à jamais rendu méchant.

IX

Quel changement depuis cinq minutes ! Valence n'en était plus à appeler son courage, il était venu. L'étincelle avait jailli, le feu brillait. Il sembla que le grand aïeul, dont elle avait reçu à six ans la bénédiction et le dernier baiser, eût entendu son appel. La jeune femme était bien tentée de penser qu'une puissance mystérieuse et secourable avait redoublé la furie de Jean de Fresne. Le dernier emportement du petit homme devait mal le servir ; cette porte volant en éclats n'était pas bonne pour ses desseins.

Jean entra, il roula plutôt dans la chambre.

Il portait un élégant costume de voyage, mais tant de mouvements désordonnés depuis une heure en avaient bien dérangé l'harmonie. Sa cravate était dénouée. Il jeta sur un fauteuil son chapeau rond de feutre gris entouré d'une mousseline blanche, suivant la mode des touristes anglais ; un lambeau de l'écharpe déchirée demeura sur son épaule. Tel qu'il se faisait voir à sa femme après une si longue absence, ce n'était guère à son avantage, et l'on sentait bien tout de suite qu'il se proposait de la réduire, non de la séduire.

Qui aurait reconnu le gentleman à la mise recherchée, aux petites façons correctes, serrées, altièrès, qui depuis Genève avait attiré tant de regards sur sa route ? C'était maintenant un compagnon vulgaire, hérissé, débraillé. Avec sa petite taille vigoureuse et trapue, son énorme barbe noire au milieu de laquelle luisaient ses yeux enflammés et brillaient ses dents blanches, il avait des airs de loup.

– Peste ! dit-il après avoir examiné rapidement le système de défense dont la jeune femme s'était entourée, vous voilà bien préparée à me recevoir.

Elle ne répondit pas.

– Sang Dieu ! quel attirail pour me faire fête ! Je vois bien que j’ai eu tort d’enfoncer cette porte.

– Vous avez eu tort, puisque ce n’était pas nécessaire, dit-elle.

– J’ai manqué de patience. Vous me l’auriez ouverte.

– Non.

– Je vous dis que vous l’auriez ouverte docilement quoique tardivement, reprit-il. Vous ne connaissez pas vous-même votre bon naturel. Vous obéissez toujours à la longue, parce que vous êtes née pour obéir. Il ne s’agit que d’attendre. J’ai manqué de patience.

– Et de mémoire, ajouta-t-elle d’une voix encore assez basse et sans porter les yeux sur lui. Vous avez oublié que par vos ordres ; apparemment, le chemin vous avait été frayé. Reardez, là, sur le tapis,

– C’est cela qui n’est pas nécessaire ! dit-il en attirant à lui une chaise volante sur laquelle il s’appuya. Je crois savoir ce que j’y trouverais. Le verrou. J’ai des gens à moi dans le logis, cela ne peut vous plaire. Oh ! je suis passablement servi et vous êtes bien gardée. Mais je n’y ai plus pensé dans mon désir de vous voir sans perdre une minute. J’ai donné un coup de pied inutile.

– Aussi, répondit lentement Valence, vous n’avez pas même l’excuse d’une brutalité si malhonnête devant toute notre maison ; vous n’en aurez que la honte.

– La honte ! répéta le petit homme. Oh ! oh !

Puis il fit tourner sa chaise et s’y campa vivement à califourchon au milieu de la chambre. Manière de s’asseoir un peu moins *malhonnête* que sa manière d’entrer, mais approchant.

– Savez-vous, reprit-il, que vous avez joliment profité de mon absence. Je vous reprochais autrefois d’être embarrassée pour exprimer ces grandes pensées qui vous venaient dans nos disputes.

– Que ne m’avez-vous pas reproché ! murmura-t-elle.

– On aurait dit que le fonds vous manquait alors.

– Le fonds se sera donc enrichi, interrompit Valence en relevant la tête, avec un regard assuré, car je ne me sens plus embarrassée du tout.

– Je le vois bien, vous êtes devenue belle parleuse.

La jeune femme eut un geste de mépris, seulement un geste des doigts ; elle ne desserra point ses deux bras croisés, le stylet aurait glissé de sa manche. Quant à lui qui l'observait, un nuage passa dans la lueur furieuse de ses yeux. Un peu d'inquiétude commençait de se mêler à sa colère, il ne pouvait croire à ce calme extraordinaire dans celle qu'il avait vue si souvent tremblante, éperdue à sa première menace ; la surprise lui arracha un juron dont il étouffa la moitié pourtant au passage.

– Je vous prie, dit Valence, faites-moi grâce désormais de vos mots grossiers et de vos injures.

– Comment donc ! s'écria-t-il, je ne suis pas ici pour vous en dire, ce ne serait pas de saison.

Et il se reprit à rire de ce même rire faux et rauque, qui avait mis en fuite les serviteurs effarés, quand il en assaisonnait ses invectives à Sébastien Besnard, un instant auparavant ; il avança de quelques pas, faisant courir sous lui la chaise qui lui servait de monture.

– Je vais donc vous poser respectueusement deux questions, dit-il. Et d'abord de quel droit aviez-vous mis ces verrous quand vous connaissiez mon retour ? Et vous le connaissiez.

– De quel droit songe-t-on à se défendre, quand on est sûre d'être attaquée.

– Suis-je votre mari ?

– Depuis longtemps vous ne l'étiez presque plus, répondit-elle. Vous avez tout à fait cessé de l'être depuis un moment.

Il se leva. Il vint s'accouder sur le bureau ; et, bien que la jeune femme eût reculé autant que le lui permettait l'étroit espace où elle s'était renfermée, ces yeux allumés d'une haine sauvage se trouvèrent assez près des siens.

– Répétez cela ! dit-il.

– Vous avez pour jamais cessé d'être mon mari, reprit-elle sans hésiter. Ecoutez-moi, Jean de Fresne. et ne vous flattez plus de me faire peur. Vous n'auriez pas eu tort de le croire, il n'y a encore qu'un instant, mais vous avez mis le comble à vos outrages, vous avez de votre poing, de votre pied, anéanti mes derniers scrupules. Oh ! je sais ce que vous allez me dire. Rien ne peut délier ceux qu'a liés la main d'un prêtre.

– Parbleu, non ! fit-il. On n’efface pas le sacrement. C’est ce qu’il a de mauvais et ce qu’il a de bon.

– J’ai beaucoup réfléchi sur ces choses terribles. Ne riez pas encore de votre méchant rire. Ce sont vraiment de terribles choses pour moi qui n’ai pas fait comme vous le sacrifice de ma vie éternelle

– Que je vous souhaite ! dit le petit homme qui devenait plaisant.

– Eh bien, je crois. fermement de tout mon cœur que Dieu ne défend point, dans de certains cas, à une femme de se refuser aux engagements bénis en son nom, quand s’y prêter encore ce serait les avilir.

– Quand le mari est un païen.

– Un païen, si le mot vous plaît. L’épouse chrétienne n’est pas une esclave, Dieu ne veut pas qu’elle le soit.

– Mais le mari le veut, dit-il.

Il la dévorait toujours du même regard où la vengeance n’était plus toute seule allumée. Ce courage si subit la lui faisait voir telle qu’il ne l’avait jamais vue. Cette émotion vaillante et contenue la lui rendait attrayante et nouvelle.

– La loi est avec le mari, reprit-il d’une voix sourde, et ne lui interdit aucun moyen de vaincre la rebelle. Aucun moyen, entendez-vous ? On dit par le monde que vous vous vantez de ne pas appartenir à la terre. Qu’est-ce que cela me fait à moi ? La loi et le mari, voilà les deux puissances dans ce vilain monde d’ici-bas où , vous avez le malheur de vivre. Il faudra bien que vous vous y soumettiez. Je vous en donne ma parole

– De gentilhomme, ajouta-t-elle. Cette fois, vous n’avez pas eu besoin de me souffler le mot ; il m’est venu de lui-même Eh bien, non !

En même temps ses bras s’ouvrirent ; de sa manche, le stylet passa dans sa main. Jean toujours accoudé sur le bureau se redressa. Il ne riait plus.

– Que comptez-vous faire de ce couteau à papier ? demanda-t-il. Lequel de nous deux voulez-vous tuer, ma belle ? Si c’est moi, vous n’en aurez pas la force. Et dans le procès que vous méditez de me faire, si jamais vous arrivez à ce scandale, j’aurai la joie de dire que vous caressiez la douce pensée de percer votre mari. Si c’est vous-même que vous avez l’intention d’égorger un peu, ce serait dommage. Et puis il faudrait en avoir le cœur !

– Je crois que ce sera moi dit Valence avec un pâle et léger sourire. Je vais vous apprendre une chose dont je suis encore bien persuadée : c'est que Dieu ne me le défendrait pas. Il ne peut me commander de jamais appartenir, même en cédant à la force, à un homme tel que vous ; fussiez-vous mon mari deux fois. Plutôt en appeler à lui ! Si je l'ai alors offensé, qu'il me juge ! Il sait qui vous êtes, monsieur de Fresne, il ne le sait pas mieux que moi qui ai été votre femme. Allez ! je ferai ce que je vous dis si cela devient nécessaire. Et ne soyez pas surpris de me trouver aujourd'hui si différente de moi-même. Vous ne me connaissiez pas. Celle que vous m'avez envoyée pour éclairer votre route a dû pourtant vous dire qu'il serait plus sûr après tout de m'en écarter une bonne fois et pour jamais. Je ne pense pas que ce moyen de vous délivrer de toutes les craintes que je vous cause vous embarrasse beaucoup tous les deux.

– Des craintes ! dit-il les dents serrées. Avez-vous dit qu'on devait vous craindre ? Je vois que vous voulez ici changer les rôles. Oh ! je ne vous croyais pas si hardie que d'engager la partie avec moi. Quant à celle dont vous parlez, sachez qu'elle est venue de son propre mouvement, poussée par son cœur qui est généreux.

– Voilà un éloge mérité, riposta Valence. Oui, vraiment, madame de la Blotterie est une généreuse personne. Qui peut le savoir mieux que vous ? Cependant vous savez aussi qu'il faut mériter ses dons. Le prix des tâches qu'elle impose est assez beau, mais la tâche est effroyable...

Jean recula ; il ne le voulait pourtant point. Une puissance plus forte que sa volonté le repoussait hors du cercle de lumière projetée par la lampe. D'instinct, malgré lui, il dérobait son visage. En fuyant, car c'était un commencement de fuite, il menaçait encore.

– Sang Dieu ! grommela-t-il, prenez garde, misérable folle !

– Jean de Fresne, dit-elle, croyez bien que je n'ai pas envie d'agiter vos remords si vous en avez. J'aimerais bien mieux vous amener à suivre le conseil de vos intérêts et de la raison. Tout à l'heure vous parliez de scandale. Voulez-vous nous l'épargner à tous les deux ?

Il s'était adossé contre la muraille, à dix pas maintenant du boulevard construit par Valence et de cette lampe importune.

– Je n'ai pas d'autre remords, dit-il. que de vous avoir donné mon nom.

– Je le quitterai.

– Je n’ai pas d’autre intérêt que de vous dompter, reprit-il dans une sorte de rugissement qu’il ne put éteindre sur sa bouche. La raison ne m’ordonne qu’une chose, c’est de vous mettre en état de ne plus me nuire. Et je le ferai, avant que cinq minutes soient passées.

– Il n’aurait donc pas fallu briser cette porte, répondit-elle.

Jean frappa le mur de son poing crispé et se tut ; il sentait bien qu’elle disait vrai ; et cette assurance ironique qu’elle lui montrait faisait renaître toute sa rage.

– La violence a gâté votre cause, reprit tranquillement Valence ; et la mienne s’est trouvée la plus forte. Ne demandez pas ce qui m’a surtout rendu le courage contre vous. C’est cela. Vous avez beau tenir toute la maison sous la terreur, cette porte n’en est pas moins en pièces, vous n’êtes plus libre de tenter d’abominables choses : mais vous pouvez encore prendre une belle revanche pour votre orgueil. Vous pouvez encore vous poser en maître qui veut être obéi, et qui punit à l’instant s’il ne l’est point. Chassez-moi !

– A la bonne heure ! dit-il, ceci, c’est de la politique. Espérez-vous me déguiser le piège où vous voulez me faire tomber ? Que je vous chasse, et le procès est ouvert, et le gain vous en appartient peut-être. Sotte femme, je ne veux pas de procès, je ne veux point de guerre. Je veux que vous soyez retenue par une chaîne si lourde et si sûre, que vous ne puissiez songer à la rompre. Je ne veux que cela.

– Vous me tuerez donc ! Mais il me reste bien quelques heures. Vous êtes obligé malgré vous de me les donner. Je vous dis que, ce soir, je n’ai rien à craindre. N’en accusez que vous, c’est votre faute.

– Alors, serrez cet outil, fit Jean montrant le stylet. Pas de comédie inutile, la belle. Vous ne serez pas plus tuée que chassée, mais vous deviendrez docile. Mes armes, à moi, sont plus solides que ce joujou ridicule. Je viens de vous les faire connaître. Mettons que ce soir j’ai manqué l’occasion. Mais demain est à moi, et le jour d’après, et de longs jours. Je saurai vous faire une telle vie que vous demanderez grâce. Vous n’en aurez point.

– Je n’en demanderai pas, dit Valence. C’est ici que vous vous trompez. Encore une fois, écoutez-moi bien, monsieur de Fresne. Il me reste quelques amis au monde. Si les vivants ne venaient pas à temps pour me protéger contre vous, je vous dirais : « Prenez garde à votre tour. Vous l’aurez voulu, j’appelle les morts. »

– Sang Dieu ! dit-il, ne ferez-vous point de façons pour les déranger, ceux-là ?

Il revenait à son juron favori, et son rire farouche remplit de nouveau la chambre. En même temps, il se détachait de la muraille, il se rassemblait dans sa petite taille comme pour bondir vers l’imprudente qui le provoquait si cruellement.

– Des façons ! dit-elle avec un sourire intrépide. Pourquoi ? Je dois croire que certaines ombres n’hésiteront guère à se déranger comme vous dites, car il en est une qui se plaît assez souvent à visiter vos rêves. Cette-là vient vous dire : Jean de Fresne, ceux qui oseraient prétendre que tu m’as tué de ta main, de ta main de gentilhomme, commettraient un affreux mensonge ; mais s’ils disaient seulement que tu as imaginé la plus ingénieuse manière de me faire rencontrer ma fin et que ce trait de génie et d’audace ne t’a pas été mal payé par ma veuve.

Jean se rua vers le bureau ; la lampe tomba. Valence, acculée à la fenêtre, dont les vitres volèrent en éclats, jeta un grand cri.

La maison accourait. Sébastien Besnard entra le premier dans la chambre, suivi du gros Louis, qui portait un flambeau. Valence avait réussi à se dégager de l’impasse entre cette fenêtre et le bureau où le furieux l’avait saisie. Les éclats du verre l’avaient blessée à la main ; toute sanglante, elle apparut, à demi couverte par les rideaux de l’alcôve où elle s’était réfugiée. Jean de Fresne, haletant, demeurait appuyé au chambranle de la croisée.

Cependant les domestiques arrivaient un à un. Il leva la tête :

– Votre maîtresse a voulu me tuer, dit-il, parce que j’ai cru devoir lui rappeler que j’étais son mari. Elle portait sur elle un poignard. Vous le trouveriez encore dans la manche de sa robe.

– C’est vrai, murmura Valence en jetant l’arme, le voici.

– C’était son droit, peut-être, de se défendre ! dit Besnard.

Les domestiques hésitaient ; ce mot du fermier, dit de sa voix mâle et de son air grave qui avait tant d'effet sur le petit monde, décida de leur opinion. Il n'en faut pas plus pour entraîner la faveur populaire. Un cri s'éleva sur toutes les bouches, et tout le monde, sauf la fille de chambre, qui était bien gagnée, répéta : – C'était son droit.

Alors Valence redressa la tête à son tour : elle s'avança lentement vers Jean, qui ne bougea point :

– Finissons-en, lui dit-elle tout bas, chassez-moi. Sur mon âme, si vous le faites, je vous jure de ne point dire aux juges comment le vieil Artus est mort. Je vous fais le serment de ne révéler jamais ni le secret ni la source de cette nouvelle fortune qui vous a permis de m'épouser. Sur mon âme ! entendez-vous ? Sur mon âme ! Mais chassez-moi !

Le petit homme ne répondit point. Un violent combat se livrait dans ce cœur frénétique. Valence avait déjà regagné sa place auprès du l' t. Jean fit un pas en avant, et, s'adressant aux gens, mais la main étendue vers sa femme :

– Vous dites que le droit de madame de Fresne était de se défendre. Mon droit, à moi. c'est de la chasser. Aussi, je la chasse.

Un grand silence accueillit cette déclaration du *maître*. Jean de Fresne avait vraiment une ombre de revanche.

– Et derrière elle, je vous chasse tous, dit-il, tous ! Je ferai maison neuve demain.

X

La ville n'était qu'à cinq lieues ; il s'y tient, le mardi, marché de valets et de servantes. Ce jour-là, le deuxième depuis son retour au Plessis, au petit lever du soleil, Jean de Fresne attela lui-même à son break ses deux grands

trotteurs normands, les conduisit à la main jusqu’à la grille qu’il referma, mettant la clef dans sa poche, enfin monta sur le siège ; et le hreak de filer un train d’enfer. La maison demeura close et paraissait déserte. Une troupe d’enfants se rassembla devant cette grille ; les marmots chuchotaient entre eux : – La dame était déjà partie !

Sur le seuil des maisons, dans la rue du village, des femmes assises, le tricot à la main, regardèrent passer la grande voilure et trouvèrent au maître une méchante mine. Les commères ne pouvaient s’en étonner : mais elles secouaient la tête et disaient : – Il ne reviendra pas.

Il revint au soleil couchant ; il ramenait avec lui, sur le siège, un compagnon gagé ; il y en avait deux autres et une femme avec leurs paquets dans la caisse du breack, toute une maisonnée. Deux hommes à l’écurie, un au jardin, une servante au soin des appartements et à la cuisine, c’était assez pour la *vie de garçon* que le châtelain allait mener désormais. Le village pensa même que c’était beaucoup pour son avarice.

Quant au petit seigneur, juché sur ce haut siège, il rongait, en grinçant parfois des dents, les restes de sa colère ; d’autres fois, il cédait à une embellie et s’abandonnait aux rêves de Perrette.

Par sa faute, par sa très-grande faute, il avait perdu l’avantage dans le procès qui allait s’ouvrir et qu’il n’espérait plus d’empêcher. Pourtant, s’il regrettait les effets de sa violence, se reprochait-il bien vivement de l’avoir employée ? Grand Dieu, non ! Et d’abord, n’eût-il pas écouté les conseils de sa haine contre la révoltée, la violence, c’était son humeur.

Et puis Valence représentait un péril pressant, terrible. Quel autre moyen de le conjurer que de briser sur sa bouche le secret dont elle était armée. Avait-il été libre d’user de politique envers elle ? Pouvait-il tenter autre chose que de jouer le tout pour le tout ? Eh bien, oui, il avait perdu. N’eût été la déesse de neige qui trônait là-bas dans sa cour céleste à la Blotterie, il s’en serait consolé.

Cette Fredda dédaigneuse, implacable, qui le conduisait où elle voulait sans jamais récompenser ni sa docilité ni sa peine, demeurerait son plus grand souci. Avait-il donc le loisir, au milieu de ses embarras, de s’occuper à lui plaire ? Et surtout y avait-il désormais tant d’intérêt ? Sans elle. Eh ! sans elle, il aurait définitivement adopté pour devise les quatre mots qui lui

échappèrent au moment où, poussant ses trotteurs contre la grille, sans se rappeler qu'elle n'était pas ouverte, il faillit tuer sa valetaille neuve.

– Je suis battu, disait-il tout haut. Après ?

Il avait chassé sa femme. Dès lors plus de doute que la séparation ne fût prononcée contre lui. Après ? Les personnes de moralité scrupuleuse lui réservaient peut-être un blâme sévère pour n'avoir point reculé devant le scandale, les rieurs ne seraient plus pour l'exilée. En lui refusant si publiquement l'accomplissement de ses devoirs pendant cinq ans, Valence lui avait infligé quelque ridicule ; par cette résolution vigoureuse il s'en était bien relevé. Qui en connaîtrait le fond ? Qui saurait que madame de Fresne avait demandé à être chassée ? Le nœud de la comédie devant échapper à tout le monde, l'honneur du dénouement appartenait au mari. Certes Valence avait lestement mené sa cause et il comptait bien ne lui pardonner jamais. Il faisait même provision de rancune ; mais en se ménageant le triomphe devant les juges, elle lui laissait à lui l'avantage mondain : – Sotte femme ! se disait-il, que fera-t-elle de sa liberté ? Il lui restera sans doute à entrer en religion. Moi, je continuerai de vivre !

Et même de bien vivre. Son avarice n'était pas sincère. Il n'avait jamais été ladre et vilain que contre sa femme. Petite noirceur et raffinement de vengeance. Madame de la Blotterie s'en amusait fort et la méchanceté du joli petit homme s'aiguissait. Quant à lui, n'étant un Harpagon que pour rire et par circonstance, il aimait pourtant l'argent, étant né riche, ayant voulu le redevenir. Qu'importait que Valence sût par quel moyen, puisqu'elle avait juré de le taire ? Il se voyait libre, et dût-il rendre à madame de Fresne cette terre du Plessis et la grande terre des Aubrays, en Vendée, toute la dot, il aurait encore le fameux demi-million gagné, disait-il, à la Bourse ; ce que le jeune marquis Victor de la Tréville avait beau mettre en doute, il n'y avait d'incrédule que lui. Bien employé, ce demi-million ! Jean de Fresne en avait dégrevé d'abord son domaine hypothéqué du Morbihan, qu'il arrondissait sans cesse, ayant fait depuis six ans de grosses épargnes. C'est là qu'il se fixerait, chassant, tenant bonne table, tout en amassant sur ses revenus de l'année de quoi faire figure à Paris au printemps. Bonne et joyeuse existence, indépendante et cossue. Il croyait déjà la mener.

Voilà les rêves de Perrette. Fredda les renverserait d'un mot : – Et si votre femme ne tenait pas son serment ?

Lui n'en doutait point ; il connaissait bien celle dont il avait été si longtemps le bourreau.

– Mais ce serment, répondrait-il, elle l'a fait sur son âme ! – La déesse de neige, voyant tant de candeur, lèverait les épaules, et peut-être daignerait en rire.

Fredda le rejetterait malgré lui dans le péril et dans la lutte. Vainement il lui dirait : – Mais la prudence nous commande de ne point tenter celle qui nous tient dans sa main. Ce n'est pas moi qui suis candide, c'est elle. La sotte créature – car il faudrait bien accorder à la déesse que c'était une sotte créature, ce qu'il avait toujours dit sans y croire – a toutes les simplicités que nous n'avons plus. Elle a juré, elle ne se parjurera que si nous lui en donnons le droit par nos menaces. Gardons-nous bien de lui faire peur ! –

Fredda ne se contenterait pas d'assurances si légères. Elle avait donné ses ordres et ne les changerait point. Il tenait là, dans un portefeuille à secret, sur sa poitrine, trois lettres d'elle, l'une reçue à Genève, l'autre à Paris, la troisième à N., quelques heures après la visite de madame de la Blotterie au Plessis. Celle-ci avait décidé de son retour. Les deux premières ne renfermaient que le conseil de rentrer chez lui au plus vite afin d'éviter un procès dont les débats pouvaient éclairer trop de choses obscures ; la dernière contenait la sentence : – Enchaînez votre femme sans retour au fond de votre maison, ou, si vous ne le pouvez, ôtez-la de notre route !

Le premier serein de Jean de Fresne, en s'éveillant le lendemain, fut de brûler ces trois lettres. Il avait médité, la nuit durant, un peu comme les tigres dans leur cage ; ceux-ci ont de la prudence à leur manière, ils épargnent quelquefois leurs rugissements à ceux qui sont leurs maîtres afin de s'épargner les coups de fouet. Le petit homme était de plus en plus déterminé à se tenir coi, à se laisser faire le procès et à le perdre sans même s'être défendu autrement que pour la forme. Ce revirement des choses serait, dans le pays, la curiosité de l'année. Il s'en souciait bien ! Le présent était sacrifié, restait l'avenir. Il attendrait sa vraie revanche. Tel ne serait pas l'avis de Fredda ; aussi, n'irait-il point chercher les inspirations de la sirène de glace.

Il ne se rendrait pas à la Blotterie, car la première question de la châtelaine serait celle-ci : – Où est votre femme ?

Une question assez naturelle vraiment. Mais, décidément fatigué de craintes, rassasié de violences, affamé de repos, il n'entendait pas même se mettre en état d'y répondre. Où était Valence ? Parbleu ! il n'en savait rien, ne souhaitait pas de le savoir et pensait que les actes devant bientôt aller leur train, MM. les huissiers, chargés de les signifier à qui de droit, prendraient soin de l'en informer.

Quand il descendit à la salle à manger, par une matinée lourde et très-chaude, il aurait été difficile de dire si c'était l'effort d'une si grande résolution ou l'orage de l'air qui le rendait plus que jamais nerveux et sombre. Il vit la table servie, s'assit, et tout à coup s'emporta si fort que la valetaille neuve en trembla et s'aperçut bien qu'il faudrait du temps pour se faire à un pareil maître. Que voulait-il ? Du vin. Sa liqueur favorite, du xérès sec, un flot d'or qui brûle. On apporta la fiole ; il but. Il s'était paré ce matin-là ; son habit de fine toile blanche faisait ressortir l'éclat soyeux de sa barbe noire ; il portait une cravate bleue, retenue par un solitaire monté en épingle, un présent de mademoiselle de Civré, autrefois, un cadeau de nocces. Cependant le xérès l'allumait. Il sonna ; on ne venait point. Il frappa du dos de son couteau sur le verre qui se brisa, et il éclata de rire. Enfin la servante, gagée la veille, arriva :

– Au diable ! cria-t-il, je veux que ce soit désormais Sophie qui me serve.

Sophie, c'était la femme de chambre de madame de Fresne, celle qui, dans la fameuse nuit, se montrait si avidement curieuse d'une scène qu'elle pouvait bien avoir préparée. Elle était donc restée au logis, seule de tous les gens. La fille entra. C'était une grande et forte péronnelle aux yeux bruns, vifs et hardis, avec une épaisse chevelure tombant sur un front bas et brutal, et quelque fraîcheur au visage. Jean de Fresne, en la voyant, détacha l'épingle de sa cravate :

– Tiens ! dit-il, je te la donne. C'est pour les verrous !

Quoi ! l'étrange générosité ! lui, qui avait si longtemps passé pour un avare !.

Aussi, comme elle s'empressa autour de ce maître si bon pour elle, si dur aux autres, songeant surtout à remplacer le verre brisé. Jean se versa une

nouvelle rasade et tint un moment la liqueur au bord de ses lèvres. Il respirait cette chaude senteur ; la flamme montait à son cerveau, y attisant des pensées perverses et bouffonnes ; une énorme fantaisie prenait corps au fond de ce verre

– La bonne mascarade ! grommelait-il en riant ; on la lui redirait, elle en serait humiliée jusqu’au fond de son cœur. Oui, c’est cela ! je le ferai.

D’un signe, il appela la fille plus près de lui. Un moment, elle l’écouta lui parler tout bas et se mit à rire à son tour :

– Justement, dit-elle en secouant sa crinière’ effrontée, j’ai la même taille que madame ; tout le village va courir pour me voir. On croira que c’est elle.

Jean quitta la table et se rendit au jardin ; il continuait de s’entretenir avec son ivresse ; un nuage couvrait ses yeux, les bordures des allées dansaient devant lui, et deux fois il se trompa de sentier. La même gaieté stupide courait sur sa lèvre rougie par le vin :

– Eh ! disait-il, ce n’est pas pour cela qu’elle violera sa parole. Qu’on ne la menace point, qu’on ne lui fasse pas peur, tout est là. Mais on peut bien s’amuser d’elle. La fille a raison de dire que tout le village accourra sur la grève quand elle se montrera sur la terrasse.

La Loire, ce jour-là, plus que jamais, était vivante ; la brise soufflait du sud-ouest, courte et dure. Les grands voiliers remontaient chargés de toute leur toile : ils couraient presque vent debout, rasant le bord où le castel du Plessis est situé. Valence, autrefois, aimait ces jours de demi-tempête pendant l’été ; elle demeurait des heures entières sur sa terrasse, écoutant siffler les cordages et craquer les mâtures, tandis que ce grand vent tiède l’enveloppait de ses rudes caresses ; mais bientôt la voile rouge de Boisdemetz, tranchant sur la couleur grise du ciel et de l’eau, se montrait au sud, et madame de Fresne gagnait la tonnelle. Invisible sous l’épaisseur du feuillage, elle suivait longtemps la grande aile pourpre battant le flot, et quelquefois souriait à la pensée que Christian Artus repasserait le lendemain devant le Plessis, qu’il avait l’air de ne vouloir s’en lasser jamais, et que c’était un duel plaisant entre leurs deux opiniâtretés, – elle si ferme à ne point se montrer, lui si résolûment curieux de la voir. Et Valence avait près de trente ans ! Et jamais il n’y avait eu que ce roman dans sa vie !

Cette fois, la voile rouge parut comme la veille, comme tous les jours depuis plus d'un mois ; la robe blanche, errant sur la terrasse du Plessis, ne se dissimula point. Artus sourit peut-être en pensant qu'à l'amour c'est comme à la guerre : la défensive est rarement la plus forte.

Derrière la barque de Boisdemetz, en accourait une autre plus légère. Celle-ci avait une voile grise, et tantôt s'enfonçait avec la lame, tantôt rebondissait comme une mouette à la crête du flot. Bientôt, toutes deux se rejoignirent et voguèrent de conserve. Artus et le marquis Victor s'étaient salués en quelques mots. Le grand vent ne permettait guère une conversation suivie de bord à bord ; et, d'ailleurs, le jeune marquis, le moins volontiers parleur de tous les hommes, était en ce moment d'humeur bien plus taciturne que jamais. Tous ses yeux, toute son âme s'étaient lixés sur cette forme blanche, là-bas, sous les tilleuls du Plessis. Il avait des pensées amères :

– Ainsi, elle est revenue ! Ainsi, elle a manqué de force pour lutter jusqu'au bout. Voilà donc le courage des femmes !

Le regard d'Artus ne suivait pas une autre direction ; mais il se sentait surveillé par son ami, et ne se trompait pas. Victor de la Tréville, tout plein de fierté pour ce qu'il aimait, se disait que le Norvégien ne connaissait point le départ de Valence et n'aurait pas à juger son retour ; il s'en applaudissait pour elle. L'aventure du Plessis était connue au château de Guesnes depuis la veille ; mais comment serait-elle arrivée jusqu'à Christian, dans sa solitude des Ombrails, au pied de ses ruines moussues, sous la ramure de son grand parc où ne pénétrait aucun bruit du monde ? Cependant les deux barques avançaient. Artus cria :

– Pourquoi tout ce monde sur le bord ? Il y a donc une fête au Plessis ? Votre vilain gentilhomme serait-il revenu de ses voyages ?

– Il est revenu, dit Victor.

Vraiment oui, tout le village était rassemblé sur la grève, hommes, femmes, enfants. La nouvelle s'était répandue en quelques minutes : Madame Valence est rentrée au logis ; on vient de la voir sur la terrasse.

Et tout le monde de se hâter vers la rivière. Madame Valence ne se montrait plus. Tous les cous alors de s'allonger et les commentaires d'aller leur train :

– Quel chemin a-t-elle donc suivi pour arriver au Plessis ? On n’a entendu rouler aucune voiture cette nuit dans la rue du village ; on n’a pas vu de barque ce matin. Elle n’est pourtant pas tombée du ciel.

– Non, dit Anne-Marie Besnard, qui était là. Si elle était allée jusqu’au paradis, son mari le lui a trop bien fait gagner depuis six ans, le bon Dieu l’aurait gardée.

Le seuil de toutes les maisonnettes bâties dans le sable et les roches, en regard de la rivière, sous l’ombre noire des figuiers, était rempli de curieux qui attendaient. La robe blanche reparut au bord de la terrasse. Ils allaient soulever leurs chapeaux et battre des mains, ils reculèrent en silence. Beaucoup de maisons se fermèrent. Une grande troupe remonta vers le village. Quand on fut dans le chemin couvert qui conduisait de la berge à la place de l’église, une clameur s’éleva contre le maître du château et la fille impudente qui osait bien s’attifer des robes de sa maîtresse. Les plus hardis proposèrent de redescendre sur la grève et de saluer la fausse madame Valence à coups de pierre.

Les deux barques, en ce moment, allaient raser la rive.

– Ce n’est point madame de Fresne qui est là ! dit Artus.

– Madame de Fresne est à la ville, au couvent des dames Augustines, et Jean de Fresne est décidément un lâche, répondit le marquis.

Jean entendit, car il était sous la tonnelle, et cette rude brise avait dissipé son ivresse. Du même coup il apprenait le lieu que Valence avait choisi pour sa retraite et il recevait cette injure. Il serra les poings, mais ne bougea pas. Le joli petit homme n’avait pas prévu ce châtement si prompt de sa méchanceté et de sa démente.

Aussi, quand les barques furent passées, quand la fille, sans se douter qu’elle avait été si près d’être lapidée par les justiciers de la paroisse, et se pavanant dans les longs plis blancs profanés, s’approcha en riant :

– Va-t’en ! lui cria-t-il.

– Eh ! dit la fille effarée, qu’avez-vous ? J’ai fait ce que vous vouliez et rien autre chose. C’était pourtant assez drôle de voir les gens du village remettre leurs jambes à leur cou. Oh ! bien parce que ces deux-là dans les bateaux ne sont pas contents...

– Va-t’en ! reprit Jean de Fresne, ou c’est toi qui payeras l’affront.

Épouvantée, elle s'enfuit. Jean se promena seul longtemps sur cette terrasse, frappant de sa botte le tronc des tilleuls, jurant, sacrant, puis enfin retrouva quelque peu de calme. Alors il réfléchit. Il allait bien graver dans sa mémoire l'outrage que lui avait infligé M. de la Tréville ; un jour viendrait où il réglerait ce compte avec beaucoup d'autres. Quant à la *mascarade*. Plaisante idée, malgré tout. Elle rendait encore plus sûre la perte de son procès, car il y aurait des témoins ; cela prendrait rang parmi les *séances*, et les plus graves. Eh bien, c'est ce qu'il voulait. Seulement il savait à merveille que madame de la Blotterie ne le voulait pas.

Et pourtant la communauté de leurs intérêts reposait sur un terrible lien. qu'il ne pouvait briser... Mais il pouvait le détendre. Le dernier mot de ce long débat avec lui-même fut à l'adresse de Fredda : – Tant pis pour elle !

Victor de la Tréville venait de quitter Christian Artus. Le Norvégien ramenait sa barque vers Boisdemetz, et comme il n'était pas aisé de courir même en louvoyant contre une brise si lourde, dont la résistance s'augmentait encore de celle de l'eau, car la marée montait, il amena sa voile et prit les rames. Accoudé sur la terrasse, et désormais apaisé, Jean de Fresne se prit à le suivre des yeux avec une curiosité toute pleine de pensées diverses. La première, bien digne de ce joli petit fauve décoré du nom d'homme, c'était que, si ce grand et superbe compagnon venait à devancer par un accident les lois de la nature, madame de la Blotterie aurait un beau domaine de plus.

Le vieil Artus, – que Dieu traite bien son âme et surtout qu'il la retienne auprès de lui ! grom mela Jean de Fresne avec un de ses rires farouches, – le vieil Artus avait mis en effet à ses dons une seule clause restrictive : la terre de la Blotterie devait faire retour à son neveu si celui-ci survivait à sa veuve, la terre de Boisdemetz à Fredda si Christian mourait avant elle et sans en fans. Or, Boisdemetz était un superbe domaine.

Même ce serait un moyen de rentrer dans les bonnes grâces de la châtelaine de la Blotterie pour qui aurait eu le malheur de les perdre.

– Seulement ce n'est pas lui qui m'a fait l'insulte. C'est la Trévilledit Jean de Fresne avec un retour de fureur. C'est ce jeune sot qu'on appelle le *chevalier*. Il a l'esprit aussi mal fait que le corps mal bâti avec sa tête carrée

et ses jambes torses. C'est pourquoi il n'entend pas la plaisanterie. Oh ! le louveteau stupide. J'ai tué de plus vieux loups.

Cette curiosité que lui causait Christian lui fit oublier sa colère. Il ne le connaissait point ; sans la voile rouge, fameuse dans tout le pays, il n'aurait pas su même quel était le compagnon du marquis Victor. Maintenant, il le dévorait du regard, d'abord parce qu'il admirait toujours la force physique. Cette embarcation que menait Artus, légère sous la toile, devenait d'un poids terrible sous l'aviron : et pourtant le Norvégien, de ses bras d'acier, la faisait voler sur le flot. Le vent se jouait dans sa chevelure et sa barbe d'or ; une des fausses écoutes de la voile captive s'étant détachée, il cessa pour un instant de ramer et se leva pour réparer le dommage. Jean de Fresne ne se possédait plus, le joli petit homme était ravi en extase par cette stature de héros. Tout à coup il se remit à rire :

« – Au bal du château de Guesnes, murmura-t-il, mon neveu a voulu danser avec madame votre femme ; mais le marquis Victor l'en a empêché. Si l'innocente et tendre personne était moins dangereuse, grâce à ses envies de juges et à ses démangeaisons de procès, voilà celui qui peut perdre bien des cœurs ! Il est beau comme un dieu antique. Mais nous devons agir plus sûrement et frapper plus vite. »

Ce n'était pas Jean de Fresne qui disait cela, il ne faisait que se répéter un passage d'une des lettres de Fredda :

– Un accroc à l'honneur du nom de de Fresne ne lui aurait rien coûté, ajouta-t-il ; mais sang Dieu ! elle avait raison. Un pareil homme perdrait toutes les femmes. Elle a voulu que je fisse à madame de Fresne des reproches de cette danse qui n'a pas été dansée, et m'a conseillé de lui dire que Christian Artuus était un de mes pires ennemis. Je l'ai fait. Pourquoi ? Si je le sais, que le diable m'emporte ! J'avais de l'humeur, je n'étais pas très-satisfait de l'éloge d'un pareil neveu sous sa plume. Après cela, ce bel homme deviendra peut-être mon ennemi ; mais il ne pas l'est encore, à moins que ce ne soit pourtant comme beaucoup d'autres, sans que je le sache.

La barque, rasant le bord de très-près, disparut derrière le petit promontoire de roches qui séparait la grève du Plessis de l'anse du Clavier.

Christian Artus, lui aussi, avait pu distinguer de nouveau les traits de M. de Fresne.

– Où donc ai-je vu cette petite taille ronde et cette jolie ligure à faire peur ? se demanda-t-il.

Jean de Fresne aurait pu être aussi curieux de savoir pourquoi Artus en ce moment faisait virer sa barque et entraît dans l'anse. Par bonheur il n'eut pas cette fantaisie. Un coup de soleil à travers les nuées dorait les pampres sur la colline. Christian sauta à terre, traînant la chaîne de l'embarcation qu'il attacha solidement à l'un des aunes.

Puis il prit à travers la vigne le sentier qui conduisait à la ferme.

Vainement il avait essayé d'obtenir du jeune marquis de la Tréville quelques éclaircissements sur le départ de madame de Fresne. Victor était muet. Pourtant, il avait consenti à dire que la marquise, son aïeule, subitement retournée en faveur de la jeune femme, approuvait hautement sa conduite, et que madame de la Blotterie, au contraire, n'en pouvait cacher le plus étrange dépit. Mais qu'importait à Christian l'opinion de sa belle tante ?

Il ne soupçonnait guère qu'un lien redoutable rattachait les malheurs de Valence au problème, toujours insoluble à ses yeux, de la fin soudaine de son oncle. Une seule chose lui paraissait intéressante, c'était précisément de connaître la cause de ce suffrage étonnant donné par la vieille marquise à la fugitive du Plessis :

– Je dois croire, 'avait-il dit à Victor, que les bonnes dispositions de madame votre grand'mère vont se confirmer singulièrement après ce que nous venons de voir, et le récit que vous ne manquerez pas de lui faire.

– J'en suis persuadé.

– Cependant, hier, quand la marquise n'avait encore que la nouvelle toute sèche de la résolution de madame de Fresne se retirant chez les dames Augustines, comment une personne si sévère a-t-elle pu tout de suite approuver ?...

– Sachez, avait dit Victor poussé à bout, que la nouvelle n'est point arrivée toute sèche. La marquise a été informée que, sans la présence au Plessis du fermier Besnard, très-dévoué à madame Valence, Jean de Fresne apparemment l'aurait tuée.

– Que ce fermier soit béni ! répondit Artus en riant.

Cette fausse gaieté lui déchirait les lèvres ; et pourtant, le marquis ne put apercevoir son émotion sur son visage. Artus, d'ailleurs, essayait de se vaincre lui-même ; le sentiment qu'il éprouvait lui causait moins d'agitation encore que de surprise. Il ne croyait pas que le charme particulier de Valence, cette puissance de vie et de tendresse qu'il avait lue dans ses yeux au bal du château de Guesnes, eût fait ce chemin dans son cœur ; il ne voulait pas le croire.

Mais ce même cœur, si hautain et si fort, le poussait maintenant vers le lieu où il espérait satisfaire sa curiosité, en apaisant son angoisse. Artus avait trop bien appris depuis un mois à connaître les environs de Valence pour ne pas savoir que le fermier courageux qui avait arraché la jeune femme à son gentilhomme brutal et lâche était celui du Clavier. Il allait donc trouver Sébastien Besnard par ce chemin couronné de pampres, et ne se doutait guère qu'il y foulait les traces de madame de Fresne, à peine recouvertes depuis deux jours par ce sable fin que remuait le vent.

Anne-Marie, revenue du village, tricotait, toujours chantonnant, auprès de la barcelomette de ses deux marmots ; elle rougit en reconnaissant le superbe géant qui se courbait pour passer sous la porte et se leva un peu en désordre. Son émotion, pourtant, ne lui fit pas oublier les grandes traditions de la révérence telles qu'on les enseignait au bourg, chez les sœurs de Sainte-Marie, le centre des bonnes manières villageoise :

– Monsieur, dit-elle, faites excuse : qu'y a-t-il pour vous servir ?

– Je voudrais voir le fermier, votre père.

– Faites encore excuse, c'est mon mari. Pour le quart d'heure, il est à la ville.

Le visage d'Artus s'éclaircit.

– Quoi ! dit-il, votre mari ? Et ces enfants seraient les vôtres ? Vous êtes vous-même presque une fillette.

Il n'avait pas pris un mauvais détour pour arriver au sensible endroit du cœur de la jeune fermière ;

– Faites toujours excuse, balbutia-t-elle. J'ai bien mes vingt ans.

– Ainsi, continua-t-il, pensant que c'était assez de compliments et qu'il pouvait courir au but, Sébastien Besnard est à la ville. Ne serait-ce pas au

couvent des dames Augustincs qu'on l'a mandé ?

Anne-Marie se mordit les lèvres. Sébastien, en partant, lui avait dit : – Femme, méfiez-vous de tout le monde et ne parlez point. – Aussi ne souffla-t-elle mot.

– Je suis, reprit Artus hésitant, un ami de madame de Fresne.

La vivacité de la jeune fermière l'emporta sur les recommandations conjugales :

– Ça, ne le dites point ! s'écria-t-elle. Mon bon monsieur, ce n'est pas possible. Allez ! on sait bien que vous n'avez pas de méchantes intentions. Ça n'empêche que vous donnez une entorse à la vérité tout de même. Vous n'êtes pas l'ami de madame Valence. Non-dà ! vous ne l'êtes point.

– Et pourquoi, je vous prie, ma chère dame ? répondit le Norvégien embarrassé de se voir deviné si bien et si vite par cette petite paysanne aux airs madrés. La fine mouche de campagne ! Les femmes sont partout les femmes.

– Pourquoi ? reprit Anne-Marie. Oh ! je peux bien vous l'apprendre. Voyez-vous, le monsieur du Plessis, notre monsieur, est si méchant, que s'il ne fait pas un mauvais coup qui le mènera loin, il finira par porter la main sur lui. Mais en attendant, il est en vie ; et tant qu'il y sera, madame Valence n'aura point d'amis, sauf votre respect, et n'écouterà jamais un homme. Allez ! on la connaît chez nous ! Christian Artus avait rougi. C'était son tour. – Vous avez raison, répondit-il. Prenez donc que je suis venu seulement pour voir votre mari Sébastien Besnard, un fidèle ami de madame Valence, , celui-là, et pour lui dire que le jour où l'on aura besoin d'un bon cœur de plus pour la servir, le maître de Boisdemet.z sera prêt. Je vous salue, ma belle enfant.

– Ça, fit Anne-Marie en le reconduisant, c'est différent, oui-dà ? N'ayez peur, mon brave monsieur, on le lui dira.

XI

Ainsi madame de la Blotterie, en apprenant au château de Guesnes le départ de Valence, n'avait pas su retenir les grâces du Nord sur son beau visage ; toute cette glace brillante s'était une fois démentie, le masque tremblait. Le marquis Victor, parlant du *dépit* de Fredda, employait sans le vouloir cette atténuation dans les mots si chère à la vieille madame de la Tréville, son aïeule, – l'honneur et le sceau de la bonne compagnie.

– Du dépit ! C'était bel et bien un terrible souci que cachait la déesse, un insupportable mélange de craintes trop justifiées, de brûlants et furieux désirs d'entrer elle-même en action, de cruel et parfait mépris envers ce Jean de Fresne qui renonçait au combat, qui la trahissait par ce renoncement aveugle, qui, par-dessus tout, fuyait ses reproches. Elle apprit encore la *mascarade* de la terrasse, et sa colère n'eut plus de bornes.

Ce jour-là, M. de Brantonnet était près d'elle. La déesse d'abord le flatta comme un instrument à ménager. Ce Brantonnet passait pour une des plus fines lames du département ; ayant autant de courage que peu de réflexion, il pouvait devenir utile. Jean de Fresne, au contraire, ne servant plus, devenait incommode ; sans compter l'outrage de sa défection.

– Je ne sais si je me trompe, dit madame de la Blotterie, mais il me semble que vous n'avez jamais beaucoup aimé M. de Fresne.

– J'en ai pourtant dit assez de bien quelquefois pour vous plaire !

– Ne vous abusez, pas reprit Fredda, avec un de ses plus francs sourires, vous parlez d'une chose dont vous n'avez pas encore trouvé le moyen.

– Mais, fit le Brantonnet, je croyais de mon côté que le joli petit homme était en grâce devant vous.

– Je le vois rarement. Il ne vient pas une fois tous les mois à la Blotterie et il ne se montre plus chez madame de la Tréville, depuis que le marquis Victor lui a déclaré la guerre. Enfin depuis quelque temps il avait voyagé.

– Je m’étais donc trompé, dit le gentilhomme à l’évent, je n’en suis pas trop fâché.

– Oh ! trompé seulement à demi. M. de Fresne, après tout, me paraît charmant comme à beaucoup de femmes.

– Charmant ? avec ses airs de loup.

– Un loup du monde, répondit Fredda, souriant encore, tandis que M. de la Tréville est un loup des bois. Entre les deux, je fais la différence, vous le voyez, suivant la justice.

– Je peux vous avouer, reprit le Brantonnet, que l’insolence ordinaire de Jean de Fresne m’a souvent choqué. J’ai même pensé quelquefois à la châtier quand j’étais plus jeune et que j’avais la tête chaude ; mais lui-même n’était alors qu’un enfant.

Fredda eut un geste d’effroi :

– Mon Dieu ! dit-elle, vos dispositions envers lui sont-elles meilleures qu’autrefois ? J’ai peur que non, et je vous devine. Vous trouvez que la conduite de M. de Fresne, depuis qu’il a chassé sa femme, car il l’a chassée.

– Oui, le sot, quand il n’aurait eu qu’à la laisser partir.

– Ou à l’en empêcher. Enfin, s’il est vrai que tous les gens d’une même sorte se tiennent entre eux, cette conduite vous paraît fâcheuse pour l’honneur des gentilshommes en ce pays.

– Je n’avais pas eu cette pensée ; mais j’aurais dû l’avoir.

– Renvoyez-la bien vite ! je serais désolée de vous l’avoir donnée.

– Je suis entièrement de votre avis. Ce Jean de Fresne nous compromet tous. Vivre avec des filles de chambre ! Leur donner les habits de sa femme ! Il faudra que je consulte quelques-uns des nôtres qui sont bons juges.

– Des juges du point d’honneur, c’est-à-dire des sages qui raisonnent gravement sur une folie. Laissons cela.

Oui vraiment, une folie. La plus dangereuse pour Fredda, le pire attentat contre sa sécurité et ses intérêts ; car, si Jean de Fresne lui échappait, c’était lui pourtant qui la couvrirait encore de loin et qui lui servirait plus tard de bouclier.

Si elle se fût trouvée seule à la merci de Valence, sa perte eût été bien plus sûre. Elle connaissait mieux madame de Fresne que jamais elle n’avait

voulu l'avouer. Valence, dans le procès, dirait tout ce qui pouvait la rendre libre ; mais elle hésiterait, à envoyer devant des juges criminels celui dont, séparée même, elle porterait toujours le nom.

Madame de la Blotterie ignorait le serment fait à Jean de Fresne par sa femme. Si elle l'avait connu, elle aurait feint, comme Jean le supposait, de ne pas y croire, et se serait pourtant sentie plus rassurée. Alors elle eût peut-être poussé le Brantonnet plus fort. Elle n'osait à cette heure ; et c'était dommage. Elle aurait trouvé tant de plaisir à punir ce grand traître et ce petit rebelle.

– Quittez-moi, dit-elle à son visiteur.

Le gentilhomme à l'évent s'agita fort. On venait déjà de lui déclarer, en riant, il est vrai, qu'il n'avait pas trouvé le moyen de tout à fait plaire ; il trembla d'avoir tout à fait déplu, et il exprima cette crainte d'un ton suppliant.

– Non ! non ! dit-elle. Seulement, délivrez-moi d'une tentation que vous ne pouvez comprendre.

Il était certes bien incapable de discerner le lien qui rattachait ce congé déplaisant aux pensées antérieures de madame de la Blotterie. Fredda éprouva une vive impatience à le voir se redresser, se gonfler comme le geai de la fable. Quel changement ! Il s'en allait déjà confit en joie, persuadé que cette tentation mystérieuse à laquelle la jeune femme avait peur de succomber n'était que le charme de sa personne, et qu'il serait heureux quelque jour. La déesse le rappela :

– Ne revenez pas à la Blotterie avant un bon mois, lui dit-elle ; je crois que je ferai un voyage.

Elle entendait se délivrer des importuns. Elle avait besoin d'être seule pour agiter un nouveau plan de défense ou d'attaque, puisqu'on la réduisait à ses propres forces ; seule pour recevoir Jean de Fresne qui viendrait à la fin. Cela, elle le voulait énergiquement. Mais le moyen de le forcer à venir ? Une lettre qui contiendrait un de ces ordres auxquels il n'y a point de réplique ? Non. On n'écrit pas à un homme livré aux servantes. Fredda réfléchissait et se trouvait stérile, indigne d'elle-même au milieu d'un si vif danger. L'idée de revanche, l'idée de châtiment, l'idée de salut se faisait

attendre. Enfin, le quatrième jour qui suivit la visite du Brantonnet, la lumière jaillit.

Le nœud de cette nouvelle intrigue était dans le dernier mot qu'elle avait jeté pour adieu au malheureux gentilhomme éconduit : un voyage. Il fallait que Jean de Fresne crût à une résolution soudaine et suprême dans son ancienne alliée. Il devait penser qu'elle cédaux approches d'un orage menaçant l'ordonnance de sa belle vie, qu'elle allait quitter sa demeure somptueuse, le pays, la France peut-être ; il en serait moins surpris que personne, car il savait mieux qu'aucun autre à quel point elle était riche et libre.

Alors, la puissance de la déesse sur ce cœur capricieux et sombre se réveillerait peut-être. Il ne voulait, en demeurant loin d'elle, que garder la liberté de se conduire à sa guise, mais il craindrait de la perdre. Elle savait bien qu'il l'avait aimée avec une soumission passive et prête à tout ; elle en avait eu de terribles gages !

Il viendrait. Alors un bout de promesse, une lueur d'espérance le remettraient à sa merci. Et si le même leurre qui avait eu tant de pouvoir sur Jean de Fresne pendant sept ans ne suffisait plus. eh bien ! dût-elle se livrer, il fallait le reprendre.

Jamais elle ne donnerait qu'un peu d'elle-même ; lui, elle le posséderait tout entier.

Mais, auparavant, il y avait à tenter cette grande manœuvre. Elle était bien sûre de frapper le reclus volontaire du Plessis par le coup de partie qu'elle méditait ; et comme elle poursuivait cette méditation dans ses jardins en amphithéâtre au-dessus du fleuve, devant le palais à l'italienne construit par le vieil Artus sur le versant d'un coteau dont une futaie magnifique couronnait le faite, elle se prit à regretter de ne pouvoir faire entrer dans ce jeu savant toutes ces merveilles. Jean de Fresne n'ignorait point qu'elle avait un grand amour pour ce beau lieu où elle avait appris à être reine. Quel effet sur le joli petit homme et sur tout le pays, sur les résolutions mêmes de Valence dans sa retraite, que la mise en vente de la Blotterie ! Quant à lui, il se dirait qu'elle préférerait son repos à sa royauté et ne mettrait plus en doute ses projets de départ. Valence penserait qu'elle lui cédaux la place et serait disposée à la clémence. Elle était si sotte, la réfugiée

des Augustines, qui aurait aussi bien pu être leur pensionnaire, si au lieu de trente ans elle en avait eu quinze ! – De cette façon, la déesse reconquerrait à l’instant le mari et désarmerait la femme.

Un rêve que tout cela ! Fredda n’avait malheureusement pas le pouvoir d’aliéner cette terre ; certaine clause du testament de l’armateur l’en empêchait... Ah ! le testament stupide ! Que le vieil Artus l’eût fait moins bizarre, qu’il n’eût pas commis surtout l’imprudence de le faire connaître dans sa teneur capricieuse, avec les omissions savantes qu’il y avait laissées et les additions menaçantes qu’il se proposait d’y insérer à son dernier jour, – et celle qui devait être sa veuve aurait bien su écarter de son chemin la mort qui allait le surprendre !

Ces souvenirs assiégèrent un moment Fredda tandis qu’elle remontait la vaste pelouse dont les ondes vertes ruisselaient comme celles du fleuve qui en baignait le pied ; puis elle secoua ces fantômes, et rentrée dans sa maison, demanda la voiture qui servait ordinairement à la conduire à la ville.

C’était une demi-calèche attelée en poste. Sur le siège, à l’arrière, un seul valet de pied, mais en une livrée éclatante, vert clair et argent, portant au chapeau la cocarde blanche, signe parlant des sentiments du vieil Artus, recueillis par cette veuve pieuse avec le reste de l’héritage. Il faut arborer haut et ferme la fidélité aux vieilles causes quand on est encore, ainsi que le disait mademoiselle de la Tréville, une personne si nouvelle. Ce domestique était superbe ; en un autre siècle, on en aurait fait un heiduque. Le postillon enrubanné, – vert et blanc toujours, – ne déparait point l’équipage. Tout cela avait grand air. Madame de la Blotterie fit au bout de deux heures une royale entrée dans la ville. Les petites gens saluaient d’instinct la beauté et la richesse en voyage ; les personnes plus qualifiées et plus réfléchies le faisaient délibérément et respectueusement. On sait ce qui est dû aux deux puissances principales de ce monde. L’orgueilleuse joie pour l’aventurière de Frederiksal, élevée si haut par le caprice d’un vieillard, – de faire également jaillir des yeux des femmes et de ceux des hommes des éclairs dont la cause, il est vrai, était différente !

– O Fredda ! se disait-elle, voilà les deux de-de ton trône : les désirs de tous ces fils d’Adam, l’envie de toutes ces filles d’Ève.

Le fouet du postillon, les grelots des deux vigoureux percherons qui faisaient voler la demi-calèche attirèrent du monde aux croisées. Comme on passait sur une place des mieux hantées, au pied du cercle à la mode" tous les , membres présents de cette réunion de choix coururent au balcon. Quel triomphe ! Comme ils étaient tous agités, attendris ! et pour des causes si légitimes, avec des mouvements si sincères ! L'adorable femme ! disaient-ils. Et quatre millions en terre !

Sans compter près de deux autres millions cachés. S'ils l'avaient su !

Mais à quoi leur eût servi cette découverte ! A les pénétrer comme la lumière de la grâce. Rien de plus. Cette « adorable femme » ne voulait point de second mari ; cet intraitable cœur était décidé à ne jamais se rendre. O veuve rebelle et charmante, aussi décevante que bien dorée !

Quant à elle, buvant sa gloire, enivrée de son prestige, le col un peu penché, comme ployant sous le poids de ces hommages qu'elle goûtait sans paraître les voir, caressant ses dentelles d'une main distraite, comme un beau cygne qui s'amuse à lisser ses ailes, Fredda se disait :

– Et je perdrais tout cela par la vengeance stupide d'une femme que la lâcheté de Jean de Fresne n'a point su bâillonner au logis pour notre sûreté à tous les deux !

Toute la ville élégante apprit ce jour-là que la riche veuve s'était rendue chez son notaire.

Quarante-huit heures après, on savait dans les châteaux de la Loire que ce notaire affligé avait reçu le mandat de vendre toutes les terres de la déesse, sauf la Blotterie. Fredda, renfermée dans son palais italien, attendait avec confiance le résultat de ce nouveau jeu de sa politique. Le Plessis n'était pas si sourd, les servantes n'étaient pas de si puissantes sirènes, Jean de Fresne allait être informé de la grande nouvelle à son tour.

Elle ne se trompait pas ; une lettre vint et le porteur déclara qu'il avait ordre de ne la remettre qu'aux mains mêmes de la châtelaine. La déesse fit montre d'un courroux extraordinaire. Qu'était cela ? Elle n'avait point coutume de recevoir de ces prétendus mystérieux messages. Et d'abord, qui était ce messenger ?? qui l'envoyait ?

On ne le connaissait point ; il refusait de se faire connaître. Fredda s'emporta plus fort ; tout le monde au château tremblait devant cette froide

et altière maîtresse.

– Que ce singulier personnage remporte sa lettre, dit-elle.

Elle n'avait pas un moment douté qu'il ne vînt du Plessis. Un des nouveaux domestiques de la maison, sans doute. Cette exécution lui paraissait habile :

– Jean entrera dans une colère épouvantable, pensait-elle.

Oui, mais si ce jour-là il souhaitait de la voir, ce désir grandirait encore pendant la nuit. Demain, ce serait l'ancienne passion rallumée. Il n'enverrait plus de messenger et il accourrait de lui-même. Tout à coup, une nouvelle pensée frappa la déesse.

Ce fut même d'une si terrible force, que, d'abord, elle en demeura comme foudroyée. La nuit. Eh bien, la nuit qui devait lui ramener Jean de Fresne, c'était aussi le moment où Jean cédait aux mauvais songes qui naguère l'avaient trahi, qui l'avaient mis à la merci de sa femme.

Si maintenant le reclus du Plessis, qui semblait avoir abjuré toute sagesse, n'avait pas même la plus vulgaire, celle d'écarter de son chevet les créatures vénales.

Il faut dire que depuis l'aventure de la terrasse, la légende allait grossissant chaque jour les folies du joli petit homme. Le Brantonnet, dans sa visite à la Blotteric, l'avait représenté comme vivant chez lui au milieu d'un harem de servantes. Fredda, alors, avait feint de le croire, et cette feinte n'était pas si éloignée d'une crédulité sincère.

– Oh ! Judas ! murmura-t-elle, comme il nous livre !

Le lendemain, cachée par une jalousie, elle se tenait à la croisée qui regardait le fleuve. L'heure s'écoulait. Peut-être aurait-on trouvé en ce moment quelque fièvre à ses mains. Enfin, une barque parut cinglant vers le nord. Au même instant, la grande voile rouge de Boisdemetz accourait également du sud, et, sous la main habile d'Artus, allait raser et dépasser dans quelques minutes cette embarcation pesante qui portait Jean de Fresne. On aurait dit même que le Nonwégien n'avait point d'autre but. Les sourcils noirs de madame de la Blotterie se plissèrent sous la nacre de son front :

– Encore un danger que Jean ne soupçonne pas ! fit-elle. Mais Christian peut-il le reconnaître ?.

La déesse attendit Jean de Fresne dans un coin de son paradis. Ce n'était pas un salon, ce n'était pas une serre, mais un boudoir d'été aux murailles entièrement tapissées de feuillages. Trois glaces immenses s'encadraient sur trois côtés dans cette masse de verdure, le quatrième côté était percé d'une large baie ouverte sur une vérandah qui donnait elle-même sur les jardins. A l'extérieur des stores blancs, au dedans un rideau de soie rouge défiaient la chaleur et laissaient pénétrer dans ce réduit délicieux une riche et tranquille lumière. Le plafond très-élevé, formant le cintre, représentait un ciel bleu sans tache où planait un aigle. Grâce à un trompe-l'œil [ingénieux, l'espace semblait s'ouvrir, se prolonger à l'infini et le royal oiseau – délicate | allégorie – montait, montait toujours comme la pensée, comme les désirs de la châtelaine dont rien ne pouvait troubler l'orgueilleuse sérénité ni borner l'essor.

Des nattes de l'Inde au lieu de tapis couvraient les dalles de -marbre ; les fauteuils et les divans étaient de jonc ou de satin, étoffe toujours fraîche au toucher. De grandes jardinières de bronze doré placées au pied des glaces contenaient une profusion de fleurs et ce n'était point leur rareté qui les avait fait choisir ; il semblait plutôt que 110 ce fût la vivacité de leur parfum. Les héliotropes dominaient, mélangés aux résédas et aux tubéreuses. Ces senteurs puissantes auraient incommodé peut-être de simples mortelles, mais la déesse était de neige ; le sang circulait plus lentement dans ses veines.

Tant pis pour les visiteurs s'ils se sentaient enivrés par cette coupe violente qu'elle respirait librement ! La petite inquiétude de fièvre que lui avait donnée l'attente était maintenant bien passée. Le divan sur lequel, nonchalante, elle vint s'étendre était de satin rouge comme le rideau de la baie. Quant à elle, ce jour-là, . elle avait voulu s'habiller de noir.

Tout de noir transparent, comme les belles nuits de cette saison ; ses bras éclatants étaient nus sous des dentelles. Ses petits pieds chaussés de bas de soie noire, reposaient dans des mules brodées d'or ; elle ne portait que deux bijoux, un collier de perles – d'or, et au doigt annulaire de la main gauche un énorme saphir, image de ses yeux.

Jean de Fresne avait mis pied à terre à cent mètres environ du château. Là s'ouvrait une petite crique où se balançait le yacht à vapeur et, sous son

élégant bordage, toute une flottille de barques comme à Boisdemetz. Le maître du Plessis, dont le léger et musculeux embonpoint était serré dans une redingote noire, tenait à la main son chapeau de haute forme en feutre gris ; il était ganté de gris-perle. Dans grande cette tenue de visite à la campagne et, d'ailleurs, plus que jamais sombre et agité, il avait si peu l'air d'un gentilhomme abandonné aux servantes que celles de la Blotterie qu'il rencontra, en traversant la cour des communs, auraient volontiers pris la fuite devant lui. Il faisait peur. Connaissant trop bien les êtres, il allait tout droit son chemin, au plus court, sans parler à personne. Cependant, comme il arrivait à l'angle du logis principal qu'il allait tourner pour joindre la façade et le grand perron, un bruit de clous et de marteaux résonnant au-dessus de lui l'amena brusquement à lever la tête.

Alors on aurait pu voir le joli petit homme reculer, blémir, porter la main à son front comme pour chasser un mauvais rêve qu'il faisait cette fois tout éveillé. D'une voix convulsive il dit à l'ouvrier qui rajustait un balcon de bois à l'une des croisées donnant sur cette cour des communs : – Pourquoi fais-tu cela ?

Et l'ouvrier, surpris, de répondre :

– Il paraît que madame veut se servir de cette chambre qui était restée fermée *après le malheur*. Je remets le balcon. Il n'avait pas été remplacé depuis sept ans ; mais monsieur sait l'affaire mieux que moi.

XII

Cet homme était apparemment un ouvrier né dans le pays, et connaissait M. de Fresne Sans s'en douter, il disait horriblement vrai : « Monsieur sait l'affaire mieux que moi ! »

Jean demeura un moment cloué aux pavés de la cour. Si ses yeux les lui montraient tels qu'ils étaient alors, soigneusement lavés le matin, polis et luisants au soleil, ses souvenirs les lui faisaient voir peut-être tels qu'ils avaient été un jour, *il y avait sept ans*. Ce jour-là les domestiques, en se levant, avaient trouvé leur vieux maître mort, noyé dans son sang. Il était tombé du haut de ce balcon dont la rampe avait cédé sous son poids. Madame ne le voyant pas entrer chez elle, avait dû croire qu'il reposait dans son appartement, et tandis qu'il expirait sans secours, la tête fracassée, elle dormait en paix. Cette pensée, dans les jours qui suivirent, se représentait sans cesse à son esprit ; elle ne se lassait point de l'exprimer dans le grand éclat de son désespoir.

Aussi, elle avait commandé qu'on fermât à jamais cette chambre, bien que servant de salon d'attente à son appartement, dont les croisées s'ouvraient à l'angle de la maison regardant le fleuve ; mais tout passe, tout s'efface. La châtelaine aujourd'hui ordonnait une réparation nécessaire, cette pièce, si longtemps close, lui faisant défaut.

Peut-être viendrait-elle désormais chaque matin sur ce balcon, surtout dans les matinées d'hiver, car il était orienté au soleil levant. O mémoire des veuves !

Jean fit un violent effort pour s'arracher à ces pierres qui criaient sourdement vengeance. Un instant après, il longeait la façade du beau palais italien. Le logis était royalement tenu ; sur le perron, orné de balustres en marbre rouge d'Espagne dont le couronnement supportait des vases d'onyx algérien remplis de fleurs, se carrait un valet en grand habit. M. de Fresne le heurta au passage et ne lui souffla mot ; le visiteur s'introduisait lui-même. Le valet, pourtant, remis du choc, courut sur ses pas.

– Madame est dans son salon d'été.

Cet avertissement aurait dû rappeler au joli petit homme que dans cette maison si sévèrement décente, il se conduisait ordinairement avec plus de précaution ; mais en ce moment Jean de Fresne n'avait cure des prudences nécessaires. Toujours muet, toujours farouche, il redescendit le perron et suivit le pied du château jusqu'à l'angle opposé. D'un bond, il gravit les degrés de la vérandah, écarta les plis de soie qui masquaient l'entrée du

paradis, alla tout droit à la déesse qui se soulevait à demi sur son divan rouge.

– Ainsi, dit-il, vous faites replacer le balcon ?

– Je répare aussi volontiers autour de moi que vous détruisez volontiers autour de vous, répliqua-t-elle. Nos humeurs sont différentes, monsieur de Fresne. Vous me sembliez en être assez bien persuadé depuis quelque temps, puisque vous aviez renoncé à la fatigue de me voir.

Jean ne répondit point ; il parcourut un moment la belle chambre verte, il étouffait mal sa colère ; tout à coup, revenant à la châtelaine :

– Oui, dit-il, j’ai fait cette épreuve sur moi-même. Heureusement, elle a réussi, ie peux me passer de vous voir ; et pourtant je ne veux pas que vous partiez.

– Voilà une singulière contradiction. Mon absence vous chagrinerait si fort quand ma présence ne vous est pas nécessaire ?

– Oui ou non, cette mise en vente de vos biens est-elle une feinte ?

– Que croyez-vous ?

– Je ne sais. Vous êtes capable de toutes les plus violentes résolutions. Vous en avez de soudaines, et vous en avez de durables.

– Encore la différence entre nous. Chez vous la violence est subite mais passagère.

– Céderiez-vous à la frayeur parce que les choses, au Plessis, ont tourné contre moi, s’écria M. de Fresne, – parce que cette femme nous échappe ?.

– Madame de Fresne se tient-elle tranquille en son couvent ? interrompit la Norvégienne. Oh ! croyez bien que ce n’est point la frayeur qui me rend curieuse. C’est le goût que j’ai toujours eu pour les bonnes comédies. La grêle des actes vous incommoderait-elle déjà dans votre solitude du Plessis ?. une solitude, dit-on, assez joyeuse. Ce beau procès, enfin, est-il commencé ?

– Vous ne me répondez pas, reprit-il Eh bien, non ! je ne crois pas que cette vente soit sérieuse. On voit, en entrant ici, plus de recherche autour de vous et plus de luxe que jamais dans cette maison. Ce n’est pas une résolution de voyage qui vous a conseillé de renouveler la décoration de ce salon d’été où les fleurs vous étouffent Et puis, ce balcon !... Une bravade, mais qui ne montre point de projets de départ.

– Ce balcon ne vous agite pas à demi, ce me semble. Monsieur de Fresne, l'excès de mémoire est une faiblesse.

– Non ! ce n'est pas cela. Ce sont ces fleurs. Pardonnez-moi, je vous dis que ces parfums abominables me rendent fou.

– Que voulez-vous ! dit la déesse en levant doucement les épaules, je crains beaucoup autour de moi l'odeur des maritornes.

Jean, suivant sa coutume, serra les poings :

– Écoutez, reprit-il, et ne m'accusez pas. Je sais que tout le pays crie contre moi au scandale. Eh bien, ce scandale, je l'ai voulu. Il faut que madame de Fresne gagne son procès.

– C'est cela, dit-elle. Vous étiez parti en guerre contre votre femme ; la brebis enragée a osé se défendre, et c'est vous qui vous avouez vaincu. Il paraît que la bataille a été chaude ; on dit même que l'innocente aurait voulu vous tuer un peu.

– Non, mais se tuer elle-même.

Fredda éclata de rire.

– Et vous l'en avez empêchée ? O cœur magnanime ! Tenez ! je ne vous ferai plus de reproches. Venez ici près de moi et contez-moi tout. Pauvre courage ! Pourquoi jugez-vous utile de donner contre vous de nouvelles armes à votre femme ? Parce que vous ne croyez plus en moi qui seule peux retremper les vôtres. Il obéit, prit une des chaises de jonc et vint s'asseoir au bord du divan. Fredda laissait flotter sa main qui effleura la sienne. Il tressaillit.

– Racontez et ne me cachez rien, dit-elle.

Il était bien repris, l'indocile et joli petit homme. Rien cacher ? L'aurait-il pu sous le regard de ces yeux brillants fixés au plus profond de ses yeux, interrogeant tous les replis de son âme ? Il dit comment il avait surpris Valence, comment il avait mené l'attaque et comment, en effet, elle s'était défendue ; comment, fatigué de sa résistance, il avait accepté le contrat qu'elle lui offrait : Chassez-moi, rendez-moi libre de votre main, et je tiendrai le passé enseveli pour mon honneur et pour le vôtre !.

La déesse l'observait, agitant toujours ses belles épaules d'un air de pitié profonde.

– Que vous avez là un bon billet ! dit-elle. Il protesta, il jura que l’exilée du Plessis était loyale et qu’elle tiendrait sa parole, à moins que la persécution de ceux qui la haïssaient – il était de ceux-là, il l’avait bien montré depuis cinq ans ! – ne lui donnât le droit de s’en croire dégagée.

Fredda se tut un moment.

– Il n’y a point que notre haine qui la délierait à ses yeux, reprit-elle, d’un air pensif ; il y a aussi l’amour, si l’amour lui venait.

Jean de Fresne se leva brusquement :

– Que voulez-vous dire ? s’écria-t-il. Séparée ou non, voilà ce que je ne souffrirais pas. Certes elle ne peut l’ignorer ! Elle sait qu’il lui en coûterait trop cher !

– Voilà ce qui nous sauverait, monsieur de Fresne, si nous savions alors reprendre l’avantage, répondit Fredda en le forçant à se rasseoir. Je croyais vous l’avoir fait entendre dans une de mes lettres ; l’orgueil des hommes est sourd. Faut-il vous répéter que si votre femme n’a dansé qu’avec Victor de la Tréville au château de Guesne, c’est que le marquis rustaud n’a pas permis à mon beau neveu de le remplacer près d’elle ?

– Eh ! grommela Jean, que m’importe !

– Mais votre femme n’en a pas été moins affligée que notre Hippolyte de Norwège lui-même ; et si le marquis Victor s’est entremêlé dans cette chaude affaire, c’est qu’il connaît les sentiments de son ami. Le marquis, vous ne l’ignorez point, aime madame de Fresne. Quant à mon beau neveu, depuis ce bal, et jusqu’à votre retour, la barque de Boisdemetz n’a pas manqué un seul jour de passer devant la terrasse du Plessis.

Jean s’agita violemment encore une fois.

– Pourquoi vouloir que nous nous attaquions à cet homme ? demanda-t-il. Que vous a fait Christian Artus ?

– Croyez-vous qu’il soit aveugle ?

Si j’ai su toute seule découvrir les millions dont une part a taché vos mains, monsieur de Fresne reprit-elle en baissant la voix.

– Taisez-vous ! fit-il. Sang Dieu ! cet argent me brûle plus souvent que vous ne le pensez. Qui me tient encore de vous le rendre ?

– Si j’étais seule à en avoir surpris l’existence, continua Fredda, qui se trouvait mieux placé pourtant que Christian Artus pour la soupçonner ? Il

connaissait les grandes affaires de son oncle. Rappelez-vous comment il a répondu, quand, à son retour, les bonnes âmes l'assiégeaient et lui demandaient : – Que savez-vous ? Lui, écartant les curiosités : – Je ne veux rien savoir ! – Des amis obligeants sont alors venus m'apprendre l'insolente réponse. Vous parlez sans cesse de dangers. Voilà l'un de ceux dont vous ne tenez compte. Apprenez à le regarder en face comme tous les autres. Au lieu d'un cœur turbulent, donnez-vous donc, comme moun cœur impassible. Oui, Christian Artus est pour nous une menace comme votre femme, et ce second péril vient encore de vous effleurer tout à l'heure quand la voile rouge a rasé votre barque.

– Ah ! s'écria-t-il. Vous étiez à votre fenêtre ; vous guettiez mon arrivée.

– Et cette pensée vous fait oublier tout le reste, car vous m'aimez, dit-elle avec un nouveau mouvement d'épaules.

– Ne faut-il pas que je vous aie terriblement aimée ! Ne l'avez-vous pas voulu de toute votre force, et avec quelles paroles ! Vous avez été l'esprit infernal, s'il y a un enfer, qui m'a suggéré cette effroyable idée du balcon croulant sous le vieillard.

– Parlons bas ! dit la déesse. S'il y a un enfer comme vous dites, et vous n'en doutez pas, car vous êtes superstitieux comme le pays où vous êtes né, monsieur de Fresne ; – eh bien, s'il y a un enfer, il ne faut point que là même on puisse nous entendre. Trompons jusqu'aux diables si nous pouvons ; nous avons bien trompé le monde des humains. Allez ! c'était le plus difficile.

– C'est vrai ; mais il fallait réussir à ce jeu-là, car si nous avions perdu la partie.

– Vaincre ou périr, dit-elle ironiquement. Vous auriez sûrement choisi la première alternative ; mais sans moi, vous auriez couru bien vite à la seconde. Je vous offenserais, mon gentilhomme, si je disais que moi, une femme, je suis plus brave que vous. Mais voyez comme je sais me garder l'esprit plus libre ! Une seule pensée me décourage un peu. Ce que vous avez fait pour moi et avec moi, le referiez-vous encore ? Non.

– Je le referais, peut-être, murmura-t-il.

– Non ! Vous avez eu déjà l'envie de me trahir. Vous m'aimez encore. Tout me dit que ce n'est plus sans scrupule comme autrefois. Mais en ce

temps-là !. Souvenez-vous, Jean ! Nous n'étions pas contents de notre destinée, nous avons su l'embellir, ensemble.

– Taisez-vous ! taisez-vous, répéta-t-il.

– Le hasard nous rendit un cruel service. Car enfin, si l'une des vis qui retenaient la rampe de bois de ce balcon s'échappa, ce fut un hasard, ce fut un malheur. Qui pourrait prétendre que ce fut un crime ?

– Qui ? Madame de Fresne ? Elle le dirait.

– Voyons donc ce qu'elle pourrait dire : Que le maître du logis venait là, respirer souvent l'air frais du soir, en attendant qu'il lui fût permis d'entrer chez moi ? Que vous étiez jaloux ? Elle aurait raison. Pourquoi le haïssiez-vous, le vieillard ? Pour cela bien plus que pour la part de ces millions qui allait vous revenir. Oui, vous m'aimiez, Jean de Fresne, et je vous rends justice : s'il y a honneur et bassesse dans le crime, suivant les mobiles qui l'ont inspiré, l'honneur est à vous, la bassesse à moi. Mais j'ai aussi la puissance. Ah ! c'est elle que j'ai voulue. Finissons bien vite de rappeler cette cruelle histoire. Le vieillard s'appuie sur cette rampe trompeuse. A nous la fortune !. Vous n'en vouliez point pour votre lot, je vous ai forcé de le prendre. Mais je sais quel remords vous en est venu, et voilà ce que vous avez révélé dans un cauchemar stupide à votre femme qui aurait dû être endormie auprès de vous, rêvant de son côté.

Tout cela n'arrivait plus que dans un souffle à l'oreille de Jean de Fresne ; la chevelure noire de la déesse effleurait son visage.

– Qui m'a commandé de me marier ? fit-il. Qui a choisi pour moi mademoiselle de Civré ? J'avais espéré de dormir un jour auprès d'une autre femme !.

– Qui n'aurait eu rien à apprendre de vos mauvais songes, interrompit Fredda avec un lire étouffé. Me marier, moi, quand je m'étais rendue libre. Et à quel prix ! Je crois que nous avons assez parlé du passé, monsieur de Fresne ; mais je ne suis point fâchée de l'avoir réveillé, quoi qu'il m'en coûte. Cela devenait nécessaire, et il est vrai que j'ai fait aujourd'hui relever ce balcon parce que je vous attendais. J'ai voulu vous aguerrir. Quand nous avons si bien porté notre masque depuis sept ans, est-ce l'heure de le laisser sottement tomber ? Était-ce l'heure surtout de me trahir ? Que vous en serait-il revenu, si je l'avais souffert ? Vous savez pourtant bien que votre

courage, que votre force, c'est moi ! Qui peut vous guider dans ce procès si périlleux que vous attendez ? moi seule, moi toujours. Qu'ai-je besoin de vous le redire ? Est-ce que la peur ne vous a pas saisi quand vous avez entendu parler de cette vente de mes terres ? Ah ! vous avez cru qu'en retour de votre délaissement d'une semaine j'allais vous abandonner à jamais.

– C'est encore vrai, dit-il, je voulais vous voir et je ne le voulais plus. Je vous appartiens peut-être, et cependant, j'ai encore une terrible envie de m'affranchir à jamais, comme vous le dites si bien. Oh ! ne riez pas !. à jamais ! Je ne recommencerai pas cette vie de fausses espérances et de rages que vous m'avez fait mener trop longtemps. Si je dois être encore à vous, il faut que vous soyez à moi !.

– On ne présente pas un pareil marché à une femme qui me ressemble. Vous vous méprenez, mon ami... mon unique ami.

– Redites que je suis votre seul ami ! murmura-t-il, je voudrais le croire.

– Allez ! la peinture que vous me faites de l'aimable état de votre cœur ne découragera pas mon indulgence.

– Sang Dieu ! s'écria-t-il, vous me raillez !

– Non, je vous le jure. Aimez-moi, monsieur de Fresne ; cela me plaît, je le veux ! Et voyez comme les choses d'ici-bas sont monotones ; le cercle est étroit, nous ne faisons que nous y agiter sans jamais le rompre. Nous en voici revenus tous les deux aux jours d'autrefois, quand vous pensiez que mon devoir était de vous rendre heureux.

– Au temps des promesses que vous avez su ne jamais tenir !

Fredda se leva :

– Pauvre ami, dit-elle, je vous ai déjà fait observer que vous devriez me connaître. Je suis de celles qui ne se donnent point. Quelquefois elles se croient obligées de souffrir qu'on les lie. Encore faudrait-il que la chaîne fût bien légère. Mais nous en étions au passé ; nous ne pouvons nous en défaire. Je vous dis et je vous redis que madame de Fresne n'est pas le seul ennemi que nous ayons à craindre. Nous serons quatre bientôt dans ce duel : vous et moi d'un côté, de l'autre votre femme et Christian Artus. Je vous dis qu'ils s'aiment ou qu'ils s'aimeront et que cela vaudrait mieux, car nous

n'aurions à tenter contre tous les deux qu'un seul effort. Je sais déjà que la voile rouge remonte à présent tous les jours jusqu'à la ville.

– Eh ! dit Jean de Fresne avec un sourire moqueur à son tour, il faudrait donc supposer que les – dames Augustines sont de mauvaises gardiennes. Quant à moi, je crois qu'elles n'ouvriront pas leurs portes ; et ce bel athlète, votre neveu, n'a pas encore la force de Samson pour renverser les murs.

– Riez ! fit-elle. Cependant, vous souvient-il encore de cette soirée qui nous força de différer nos projets d'un mois, il y a sept ans ? Vous attendiez dans le parc l'heure où je pourrais vous introduire chez moi. Nous devions examiner ensemble. Mais dispensez-moi donc de rappeler sans cesse ce balcon maudit. Le vieillard, ce soir-là, était souffrant...

– Oui, je rencontrai un homme sous les arbres qui bordent la rivière. Un domestique de la maison sans doute. Le temps était assez clair. Pourtant je le vis mal et je ne continuai pas ma route. Nous nous crûmes soupçonnés, épiés...

– Ce n'était pas un domestique, reprit Fredda. C'était Christian Artus qui ne venait guère alors au château ; il voyait son oncle à la ville. Mais, après une de ses rares visites à la Blotterie, inquiet de la santé du maître, il était demeuré, et je ne le savais point. N'essayez pas de dire qu'il ne vous connaissait pas. C'est vrai, car il vivait déjà fort solitaire. Pourtant, si ses yeux ont été meilleurs, ce soir-là, que les vôtres s'il avait gardé la mémoire de votre visage ?.

– Non, il n'a pu nettement le distinguer. D'ailleurs, comment savez-vous si bien que c'était Christian Artus ?

– Il revint au château le lendemain. J'y étais seule. Je venais de le railler sur le grand souci que lui causait une indisposition légère du maître. Écoutez bien ce qu'il me répondit :

– Madame, ce n'est pas la santé de mon oncle seulement qui m'occupe, c'est aussi ce qu'on est convenu d'appeler son honneur. Je suis aise de vous faire entendre que si je veille sur l'une, je me tiendrais prêt, au besoin, à défendre l'autre. Il vous avait pris pour un amant qui attendait l'heure.

– Il vous a dit cela ? Et qu'avez-vous répondu ? Et qu'avez-vous fait ?

– J'ai porté mes plaintes au vieillard. Je ne voulais pas être soupçonnée. La semaine suivante, sous un prétexte futile, ce neveu incommode était

exilé en Angleterre.

– Vous ne me l’avez pas dit alors ?

– A quoi bon ? Je n’ai point de vanité ; je crois pourtant que ce fut un coup de maître. Il y en aurait peut-être un autre à tenter aujourd’hui. Votre orgueil né vous permet pas même de l’envisager. Je ne veux pas lui faire violence et je renonce à perdre madame de Fresne par Christian Artus, mon ami.

Jean de Fresne tressaillit ; mais encore une fois les yeux de la Norvégienne vinrent se plonger dans les siens. Lentement la tête de la déesse s’inclinait vers le petit homme :

– Je sais très-bien que vous ne prêterez pas la main à cela, même pour moi.

– Peut-être, fit-il, d’une voix sourde, si vous me traitiez mieux, si enfin vous m’aimez.

– N’achevez pas, dit-elle en lui posant un doigt sur les lèvres ; j’ai l’horreur des grands-mots, vous le savez bien. Que vous importe que je me laisse aimer ou que je vous aime ? Quant à votre femme, mettons-nous en état de n’avoir plus rien à redouter d’elle. Qu’elle nous trouve sur son chemin, et elle trahira son serment, voilà ce que vous pensez. Eh ! encore une fois, que dira-t-elle donc ? Ce qu’elle a surpris dans vos rêves ! Il faut donc que ses prétendues révélations paraissent inspirées par le besoin d’attaquer et de nuire, faute de pouvoir se défendre. Nous n’aurons plus alors devant nous la vertueuse madame de Fresne, la fée immaculée des eaux, mais une femme déclassée qui aura tout l’air de perdre la tête. Ce n’est plus elle désormais qui nous tiendra dans sa main.

– Non ! s’écria Jean. Je pourrais consentir à tout, entendez-vous bien ? à tout, hormis cela ! Du moins dites-moi que si ce Christian Artus salissait mon nom, il me serait permis de le tuer.

– Ceci n’est pas mon affaire.

– Vous ne l’aimez donc pas ?

– Encore ! dit-elle en se penchant tout à fait vers lui. Encore le grand mot ! Je conviens qu’il est doux. Il berce ces vieux enfants qu’on appelle des hommes. Pourquoi aimerais-je Christian Artus ? Si je dois aimer un peu avant de vieillir, pourquoi ne serait-ce pas vous ?

XIII

Avait- elle été sincère ?

Il fallait être Jean de Fresne pour le croire, et pourtant ces loups amoureux ont quelquefois la double vue. L'ombrage que lui causait Christian Artus n'était pas chose nouvelle, mais les raisons qu'il avait de le concevoir ne lui étaient jamais apparues si distinctement que depuis qu'il était heureux. Le joli petit homme but une coupe singulièrement trouble, et n'en fut pas moins ivre ; en même temps, dévoré de méchantes pensées, il se répétait sans cesse les derniers mots de Fredda dans cet entretien du beau jour d'août qui avait remis son âme forcenée et toute sa sauvage nature à la chaîne. Avec le triomphe et les joies de la possession, c'est lui qui était possédé ; et il sentait combien sa victoire tant souhaitée pouvait être fugitive, car il n'avait pour garant de sa durée que le mot ironique de l'enchanteresse : Pourquoi ne serait-ce pas vous que j'aimerais ?

Cependant il n'ignorait point que Fredda était résolue plus que jamais de frapper Christian, et qu'elle menait une trame contre -lui dans l'ombre avec son habileté ordinaire. Le supplice, c'était de soupçonner qu'elle obéissait à une pensée de vengeance autant que de salut, – et de ne pas arriver clairement à le savoir.

Que voulait-elle enfin.? Artus était si beau, d'une beauté si virile ! Tant de demi-mots sur des bouches d'or, tant d'allusions insupportables avaient fait entendre à Fredda de la Blotterie que le monde, malgré les apparences mêmes, voyait encore en Christian le dompteur fatal des indomptées comme elle ! Elle avait si souvent entendu dire et se plaisait à répéter qu'il était fait pour perdre toutes les femmes !

Quant au Norvégien, qui connaissait ces propos, il n'avait cessé de se montrer constamment et dédaigneusement tranquille en face d'elle : il avait trouvé le moyen de vivre le mieux du monde avec cette fière et belle tante, et cela pouvait être pis aux yeux de la déesse que d'y vivre plus mal, mais de plus près. Il avait à reprocher à Fredda de lui avoir coûté la moitié de son héritage, et n'était pas même éloigné de penser qu'une meilleure part de butin demeurerait dans ses mains de neige ; enfin il avait pu l'accuser, un jour, de déloyauté envers le vieillard dont l'aveuglement avait élevé si haut l'orpheline de Frederiksal. Toutes ces raisons auraient allumé des ressentiments dans un autre homme. Artus ne lui en voulait pas même ; il n'avait jamais songé à la haïr ; il se contentait de l'aimer peu. L'indifférence sans parure.

Mais elle, si depuis près de dix ans, elle n'avait fait qu'amasser ses dépits, attendre l'occasion de la revanche, guetter l'heure ?.

Ces pensées se présentaient à l'esprit du petit châtelain du Plessis, et il aurait été doublement tenté de les trouver justes si, quelques jours après son entretien avec Fredda, il avait pu la voir, seule alors dans sa chambre, se lever tout à coup : – Serais-je plus contente de moi à présent, dit-elle tout haut, si ce beau Samson m'avait aimée ?

Jean de Fresne, dans ses grands accès de jalousie n'appelait plus Artus que Samson, et la déesse daignait souvent en rire. Cela était bien trouvé pour peindre le beau géant, et chez M. de Fresne ces traits étaient rares. Samson !. Ah ! si Christian Artus avait eu de la faiblesse pour une femme, ce n'avait pas été pour elle ! Aucun de ses enchantements n'aurait pu prévaloir contre le charme simple de la recluse du Plessis, puis des dames Augustines.

Oui, vraiment, le charme de Valence était *simple* aux yeux de la Norvégienne ; mais aussi elle savait bien pourquoi il était fort.

La recluse, d'ailleurs, était libre. Elle avait quitté la communauté des Augustines pour vivre auprès de sa tante de Cosseins, dans un vieil hôtel de la ville où la tante » toujours courant » était venue se fixer afin de suivre le procès. Et cela s'était fait sous permission de justice. Cette maison était l'ancien logis des Civré. Une requête allait être adressée au président Le Belin qui devait en trouver les motifs les meilleurs du monde. Au

demeurant, ils l'étaient. Si ce président pouvait passer pour un puits de malice, c'était aussi un vase d'équité. Et la cause allait son train. Même elle allait, disait-on, un train d'enfer.

– Samson ! Samson ! reprit Fredda en parcourant cette chambre magnifique entièrement tendue de satin bleu que rehaussaient des crépines et des baguettes d'or. Ce n'est point la *séparée*, c'est moi qui aurai été sa Dalila ! C'est moi qui lui aurai pris sa force et coupé ses cheveux avec des ciseaux invisibles ! S'il ne répond pas par une excuse à mon billet d'hier, s'il vient.

Elle sonna.

– Qu'on m'envoie M. Dabin, dit-elle.

M. Dabin, c'était le gérant de ce grand domaine. Le maigre et long vieillard ne se fit pas attendre. Quiconque rencontrait M. Dabin dans son tilbury, trottant sur la route, enveloppé de son ample manteau qui, de toute sa personne, ne laissait voir que son visage bien reposé et rasé, sauf un collier de barbe blanche encadrant son menton et ses joues, ne manquait point de dire : Voilà un gentillâtre du temps jadis qui s'en va visiter ses champs. Le manteau dépouillé, M. Dabin perdait un peu de ce grand vieil air. Sa mise propre sentait trop l'endimanché ; l'habitude de servir se trahissait dans tout son être, jusque dans les plis de sa redingote brune, couleur de pruneau, encore un goût d'autrefois. M. Dabin saluait en parfait domestique et non en manière de maître. Il est vrai, qu'en se relevant de ses révérences, il faisait voir deux yeux gris droits et clairs sous leurs sourcils d'argent.

– Madame a bien voulu me faire demander, dit-il.

– Oui, répondit madame de la Blotterie. Vous avez étudié, je pense, l'échange de terre qui m'a été proposé au nom du maître de Boisdemet ?

– Je l'ai étudié. Il s'agit des deux fermes de Tillières et de Préjoly. La première, qui appartient à madame, fait enclave dans le bien de Boisdemetz et s'étend presque sous le mur du parc. Il y a lieu de croire que cette disposition inscrite au testament a été une méprise de notre pauvre monsieur qui n'est plus.

Il s'arrêta, comme s'il attendait un court hommage de l'heureuse légataire à la mémoire du généreux testateur, le tribut de bienséance. Fredda

ne trompa point une si honnête attente.

– Je ne me plains pas de cette méprise, dit-elle. Si vous trouvez ce marché acceptable.

– Il est avantageux à madame.

– Nous le conclurons donc aujourd’hui même ; car ayant appris que le maître de Boisdemetz s’était adressé à mon notaire, je lui ai écrit un mot pour lui en faire honte et le prier de venir déjeuner à la Blotterie. Nous causerons de cette petite affaire à table.

– Comme il convient entre parents.

– Comme il convient entre parents, monsieur Dabin. Vous parlez d’or, vous êtes clairvoyant et sage.

La plus étonnante métamorphose se produisit à l’instant dans M. Dabin, qui n’aimait point les moqueries. Sa longue taille décharnée se redressa et il secoua vivement la tête. Son profil était si sec et si rigide qu’on aurait dit la lame d’un couteau, et ses yeux gris, quand ils s’allumaient, y mettaient précisément les lueurs de l’acier.

– Madame me flatte, répondit-il. Ma sa – gesse est bien peu de chose. Il est seulement vrai que mes yeux voient quelquefois assez clair. Je me tiendrai donc toute la matinée à la Blotterie, prêt à venir si je suis mandé. J’ai reçu maintenant les ordres de madame. Je pense qu’elle n’a plus besoin de moi.

– Vous vous trompez, dit Fredda.

Elle était debout, près du lit, – le lit conjugal enveloppé de rideaux de satin bleu dont l’éclat était amorti par un transparent de guipures précieuses. Le vieil Artus dormant sous ce nuage blanc et ce flot d’azur et se croyant au ciel, ne se doutait guère que c’en serait un jour le véritable chemin.

Fredda était habillée ce matin-là d’un long fourreau de velours noir à traîne, garni d’une riche et légère fourrure, car on était au mois d’octobre, et les journées grises comme celle qui s’annonçait devenaient froides. Cette parure sévère faisait encore plus vivement ressortir l’éblouissement de son teint. Ses pieds chaussés de mules dorées, suivant son goût favori, reposaient sur une peau de tigre placée devant le lit, et l’un de ces pieds

charmants, d'une petitesse si rare chez les filles du Nord, tourmentait la tête du monstre.

– Oui, dit-elle, restez. Je me propose de 11. me rendre en ville aujourd'hui, après la visite de M. Artus, et je sais que vous y êtes allé hier, mon bon monsieur Dabin. Quant à moi, j'y verrai du monde, et j'aimerais à n'avoir pas l'air d'une ignorante. Où en est le procès engagé entre M. et madame de Fresne ?

– M. de Fresne est venu récemment à la Blotterie, répondit le gérant. Je pense qu'il doit avoir informé madame.

– Vous n'y pensez pas, au contraire, monsieur Dabin. Ce pauvre M. de Fresne aime naturellement assez peu à s'étendre sur ce sujet. Il résiste ; et quand enfin on l'y a tout doucement amené.

La déesse se mit à rire.

– Eh bien ! alors il se fâche ; il parle, il parle, il se contredit.

– En sorte que madame ne serait pas fâchée de contrôler les renseignements que lui a donnés le principal intéressé. Je dois dire à madame que le mémoire qui vient d'être rédigé pour l'une des parties n'est pas à l'honneur de l'autre.

– L'autre, c'est le mari sans doute, M. de Fresne. Ah ! il y a un mémoire.

– Imprimé. Je m'en suis même procuré un exemplaire.

– Vous vous êtes procuré. Eh ! mais, monsieur Dabin, vous paraissez vraiment assez curieux de cette affaire,

– Oui et non ; quant à moi, c'est un autre sentiment que la curiosité qui me guide. J'ai été accoutumé dans ma jeunesse à voir dans M. de Civré le premier homme du pays.

– Votre admiration se sera donc naturellement reportée sur madame de Fresne, sa petite-fille, monsieur Dabin ?

– Le curieux, ce n'est pas moi, c'est mon fils. Je ne sais pourquoi.

– Votre fils ? répéta madame de la Blotterie qui eut un léger tressaillement ; Guillaume Dabin, oh ! je le connais. Nous sommes presque des amis. Ne tient-il pas à N. un emploi, qui lui permettrait de surprendre bien des secrets.?

– S'il ne l'exerçait pas honnêtement ! interrompit le vieillard en se redressant encore une fois ; heureusement-il connaît ses devoirs. C'est un

honneur solide, allez, madame ! Et il n'y a point de tentation qui puisse l'entamer, ni argent, ni femme, ni démon !

– A la bonne heure ! fit la châtelaine. Vous avez de justes idées sur la perversité de ce monde. La femme vous paraît aussi séduisante que l'argent et aussi malfaisante que le diable. Enfin, votre fils Guillaume a lu ce mémoire, parce qu'il avait ses raisons pour désirer de le lire. Quant à moi, je n'en ai pas moins envie.

– Je vais le prendre chez moi, je l'apporterai à madame ; il ne doit point passer par les mains des domestiques. C'est une pièce encore secrète.

– Je vous serai obligée.

Le vieillard sorti, elle courut à l'une des croisées. Aurait-elle le temps de la lire, cette pièce secrète, avant l'arrivée d'Artus ? Du regard, elle embrassa le fleuve : la voile rouge ne paraissait point. D'abord elle s'en félicita ; puis une rougeur imperceptible passa dans la blancheur de son front. Si Christian ne tenait pas compte de son billet, qui avait dû être remis de grand matin aux Ombrails ? S'il ne venait pas ?

M. Dabin rentra ; il présenta le mémoire, puis une de ses grandes révérences ; il allait se retirer de nouveau :

– Un moment, dit la châtelaine. Je vous remercie d'abord, bien que j'aie quelques motifs de croire que ceci me serait arrivé sans vous. Enfin, c'est vous qui me l'offrez. Vous ne voudrez pas me laisser sans préparation en face de ce grimoire ? Encore faut-il que vous ajoutiez à votre obligeance une petite leçon. Oh ! je suis tout à fait comme votre fils : c'est la curiosité, rien que la curiosité qui m'a conduite à souhaiter de lire cela. Je veux que le péché ne soit pas stérile et que la lecture soit profitable. J'ai donc besoin d'être éclairée. Dans quelle circonstance et à quel effet l'avocat s'est-il donné carrière ? Car il s'agit, n'est-il pas vrai, d'une pièce rédigée par l'avocat de madame de Fresne ?

– Sous la responsabilité de l'avoué de cette jeune dame.

– Votre partie préférée ; vous n'êtes pas favorable à l'autre partie, monsieur Dabin. On le sait. Dites-moi, le mémoire est-il aux mains de M. de Fresne depuis longtemps ?

– Il peut ne pas y être encore arrivé.

– Grand Dieu ! C’est donc une primeur ? Je trouve bien amusant de penser que je la connaîtrai peut-être avant lui. Une autre question, s’il vous plaît ! Cette primeur contient-elle de nouveaux griefs, des choses inconnues ?

– Je suis étonné, dit le gérant d’un air fort guindé, que madame ne connaisse pas mieux les incidents d’une procédure qui touche de si près un des amis de la maison. J’ai l’honneur de rappeler encore à madame que M. de Fresne vient souvent à la Blotteric lui rendre visite.

– Plus souvent que par le passé, c’est vrai, monsieur Dabin, mais seulement une ou deux fois par semaine.

Le vieux gérant la regarda ; la déesse eut une crispation des mains et un frémissement des lèvres. Toute cette comédie d’affabilité familière, jouée pour égarer le bonhomme revêché, coûtait décidément beaucoup à son humeur ordinaire. M. Dabin prenait des libertés grandes !... Ce regard se proposant d’aller au cœur de sa maîtresse, qui aurait pu le chasser, était trop hardi !...

– Abrégé ! dit-elle du ton le plus sec. Je vous serais obligée de me répondre clairement, en quelques mots. En quelle circonstance du procès ce mémoire est-il lancé ?

– Madame ne peut ignorer, qu’après la requête présentée par madame de Fresne les deux parties ont comparu devant M. le président Le Belin. Il paraît que cette entrevue a été courte, M. de Fresne ayant refusé de répondre aux interrogations du magistrat. On eût dit qu’il ne voulait pas se défendre.

– Vous êtes mieux instruit que moi. Après ?...

– Une ordonnance de non-conciliation a été rendue. Un domicile et une pension ont dû être assignés à madame de Fresne. Enfin, il y a eu jugement ordonnant enquête et des témoins ont été entendus.

– Je sais un peu tout cela. Après ? Après ?

– C’est en cet état de la cause que le mémoire est présenté au tribunal.

– Fort bien. Je vous ai demandé s’il contenait de nouveaux griefs ?.

– Je ne peux le savoir, n’ayant pas lu la requête,

– Pas de curiosité ! décidément, dit Fredda. Votre fils en aura eu plus que vous.

– Mon fils est un enfant ; mais je ne cesserai point de répéter à madame, qui veut bien me parler de lui souvent, que c’est un enfant honnête et avisé.

– Et même bien armé puisqu’il défie les tentations diaboliques ou féminines. Enfin le mémoire.

– Articule des relations outrageantes pour madame de Fresne

La déesse fit un violent effort pour se contenir :

– Quelles relations ?

– Entretenu par M. de Fresne, dans sa propre maison, avec des servantes.

– Ah !...

– La mascarade de la terrasse, dit-elle tout bas De moi, rien ! La brebis a tenu sa parole.

– Au reste, reprit le gérant, madame va le voir.

– Vous avez raison, monsieur Dabin, je le verrai. Allez !.

Maintenant, elle possédait tout le procès : elle savait tout ce qu’elle voulait savoir, tout ce que depuis trois mois elle n’avait pu arracher que par lambeaux à Jean de Fresne. Désormais elle voyait toutes nues les choses que l’orgueil du petit homme s’efforçait encore d’habiller pour ses yeux. Jean ne lui avait qu’à demi confessé son attitude piteuse en présence de sa femme dans la chambre du président. Il avait paré pour elle cette blessure, la pire de toutes.

– On la cicatriscra, mon pauvre gentilhomme ; mais sans la main de neige qui travaille pour vous à couvert et dans l’ombre, la blessure aurait été mortelle !

Elle récapitula les faits : ordonnance, requête, jugement, enquête, audition de témoins, mémoire. Ah ! la cause était bien perdue, à moins que par un coup hardi on ne la changeât de face.

– Les témoins, murmura la déesse, je ne les crains guère. Est-ce que je n’ai pas su toujours agir sans témoins, moi ?.

Elle n’avait eu peur que de « cette sotte femme ! » Valence ne s’était pas parjurée, Jean avait eu bien raison de se porter garant de sa candeur. Le tout, à présent, était de ne point la violenter. Plus que jamais il devenait nécessaire qu’elle ne soupçonnât pas le mal qu’on lui faisait : quand elle le découvrirait, il serait trop tard.

Mais quel mal enlin ? Quelle trame si sûre Fredda tissait-elle donc ? Elle s'abîma dans de grandes pensées, les yeux perdus dans l'espace, un cruel sourire aux lèvres. Si elle souriait à son œuvre, il fallait bien que l'œuvre fût profonde ! Et puis elle se rapprocha de la croisée. La voile rouge accourait du sud.

Pourquoi avait-elle voulu voir Christian Artus ? Il avait bien fallu mettre Jean de Fresne dans la confidence. Pas .d'autre moyen de détourner l'orage que cette visite aurait amenée :

– Raisonnez un peu votre jalousie, enfant sauvage que vous êtes ! Il s'agit de tenir l'ennemi là, sous mes yeux, et de regarder au fond de son cœur.

Le hasard en fournissait l'occasion. Jean avait été invité à remercier le hasard au lieu d'accuser celle qui allait habilement s'en servir. Il n'avait, d'ailleurs, accepté qu'en frémissant ce projet si cher à la déesse. Le loup s'obstinait à le définir d'un mot, en grinçant des dents : – Idée de femme !

Artus se rendait à la prière contenue dans le billet arrivé le matin aux Ombrails ; il n'était ni charmé ni étonné de l'avoir reçu, et voulait bien traiter directement de cet échange de terre – avec sa belle tante ; ni plus ni moins volontiers, il aurait traité par entremise de notaire. Il venait sans effort, sans embarras, comme il s'était abstenu longtemps de venir ; on ne l'avait pas vu au château depuis le mois de mai. Fredda, le visage collé aux vitres de la croisée, regardait la barque fendre la houle grise du fleuve :

– C'est qu'un amoureux n'a point le cœur aux visites ! dit-elle.

Elle pensait qu'Artus alors tout occupé de son rêve, le confiait à l'eau, à l'air, à l'espace. Maintenant il le disait au papier, qui est moins discret...

Il avait écrit à madame de Fresne. La châtelaine de la Blotterie le savait ; Jean de Fresne ne l'ignorait pas plus qu'elle. Et si Artus venait sans embarras, il venait aussi sans méfiance !...

Triple fou ! qui as dédaigné la reine du palais italien pour la fée craintive de la terrasse du Plessis ! Maigre roman, plate idylle, au lieu d'un beau drame sans frein et sans peur, que tu n'as pas su désirer, pas même entrevoir. Tout à coup, une rafale vint à souffler. Premier effort de la tempête dont les nuées arrivaient là-bas avec la marée. Une lame se gonfla si haute, que la barque bondit, comme soulevée hors de l'eau, puis

s'enfonça. Pendant un moment, Fredda retint son haleine. Si c'était la fin du roman ? Si l'idylle demeurerait ensevelie dans la grande tombe ? Mais la voile rouge reparut à la crête du flot. D'ailleurs, la barque eût-elle sombré, Artus aurait fendu la houle. Sa force et son adresse défiaient les éléments ; il ne craignait rien au monde. La déesse se mit à rire :

– Ce n'est pas bien étonnant, dit-elle : Samson ne voit pas Dalila qui se cache.

Un quart d'heure, au moins, devait encore s'écouler avant qu'Artus joignît le petit port où s'abritaient les embarcations de la Blotterie. Fredda, méditant profondément, s'approcha d'une table qui supportait une écritoire de vermeil ; elle s'assit, cherchant dans un portefeuille ouvert du papier qui ne fût pas marqué à son chiffre. Alors, une plume à la main, elle sembla se recueillir encore plus étroitement. On eût dit qu'elle consultait sa mémoire et qu'en écrivant elle voulait la fixer.

La plume, enfin, courût sur le papier, puis s'arrêta, puis se remit en œuvre ; elle ne traçait que des phrases isolées, après de longs intervalles. Autant de traits observés, gravés dans cette mémoire dangereuse, qui s'y réveillaient un à un.

« Oui, je vous aime ; et vous, j'ai senti, la première fois que je vous ai vue, que vous aviez besoin d'être aimée. Encore fallait-il que ce fût par un être libre et sans crainte. Aucun lien ne m'embarrasse, aucune crainte ne m'arrêterait. Je peux être votre esclave parce que je suis mon maître..

.... Vous vous êtes inutilement débattue contre la mauvaise destinée qui vous était faite ; il eût mieux valu la rompre. Vous avez pu satisfaire aux lois du monde et ménager ce que les vôtres appellent leur honneur. Vous n'avez pu contraindre les mouvements de votre cœur, qui demande enfin à vivre.

.... Si vous m'aimiez comme je vous aime, si je pouvais l'espérer et le croire, je vous dirais que j'ai perdu un temps précieux et que je vous l'ai fait perdre. Vingt fois, passant dans ma barque au pied de votre terrasse, soupçonnant votre présence sous les feuillages, j'ai songé à me lever, à vous tendre les bras et à vous crier : Voilà le refuge inexpugnable où la méchanceté d'un tyran ne viendrait point vous reprendre !.

.... Ce serait si beau de vivre loin du passé, perdus pour ce pays l'un et l'autre ; tous les ciels rient aux heureux ! Vous m'avez fait connaître la force de l'amour ; je crois sentir en moi de quoi vous faire connaître sa douceur. »

– Tout à l'heure, s'écria Fredda, j'ai envie de l'accueillir en lui disant : Bonjour, notre poète !

Ainsi c'était bien Artus qui avait écrit ces lignes empreintes d'un sentiment si fort ? Et, c'étaient les lettres adressées à madame de Fresne ? Et madame de la Blotterie les avait lues ? Comment ? Ah ! cela demeurerait le secret de cette reine de ténèbres. Ces accents si mâles étaient restés vivants dans son souvenir. Brusquement elle allait jeter au foyer le papier froissé dans sa main, quand elle se ravisa et parut examiner les caractères dont elle venait de le couvrir. C'était une longue et rapide écriture anglaise.

Elle reprit la plume, et sur une autre feuille, se mit à tracer des signes bien différents des premiers. Elle paraissait s'essayer à ce jeu, et bientôt une expression de triomphe anima toute sa froide beauté, car il ne réussissait que trop bien. L'écriture, cette fois, était inégale, comme d'une personne émue, incertaine. Et cependant, c'étaient bien encore des caractères féminins. Fredda avait vu et tenu plus d'une fois des lettres de madame de Fresne ; elle avait la mémoire des yeux comme toutes les autres mémoires,

Si jamais ces caractères devaient être lus par Artus, il n'y reconnaîtrait pas aisément la main de la déesse. Mais on vit bien que tout cela n'était qu'un essai et qu'un jeu, car cette feuille alla rejoindre la première dans les cendres du foyer.

XIV

La tante et le neveu ne pouvaient éprouver aucun embarras dans le premier instant de leur rencontre. Artus était trop libre et trop naturel ; la châtelaine trop bien composée toujours, et à cette heure, trop bien armée.

– C’est heureusement un lien entre nous que les affaires, lui dit-elle. Sans reproche, j’aurais pu croire que vous vous étiez remis en voyage.

– Vous n’ignorez pas, répondit Artus, que j’ai de tout temps vécu assez solitaire.

– Je la connais, cette excuse !

– Je ne quitte guère mes Ombrails que pour des courses en barque.

– Que vous poussiez à présent quelquefois jusqu’à la ville. Mais, grand Dieu ! quand vous êtes rentré dans ces Ombrails démantelés, le soir, le matin, qu’y pouvez-vous bien faire ? Au moins, avez-vous souci de relever les murs ?

– Je n’y ai pas même pensé. Je me laisse vivre, attendant peut-être une vie meilleure. *

– Tous les bons chrétiens attendent une vie meilleure, dit-elle en riant. Mais vous, ne faites jamais cette confidence à des personnes mal intentionnées ; elles y prêteraient un vilain sens profane. Quant à moi, je crois que vous voyagez toujours ; seulement, vous n’allez plus qu’au pays des songes.

Elle n’avait pas changé de parure pour descendre au salon où l’on venait d’introduire Artus et le recevait en ce riche déshabillé de velours noir qui donnait plus d’éclat à la blancheur de son visage. Christian leva les yeux sur cette merveilleuse pâleur nacrée ; la déesse eut un double sentiment de triomphe : d’abord il ne soupçonnait point du tout qu’elle fût instruite de la cause de ses courses jusqu’à la ville et du chemin vers la réalité qu’avaient fait ses rêves ; ensuite, il venait de lui rendre justice en s’avouant qu’elle était belle.

– Eh bien, non ! reprit-elle avec une effusion admirablement jouée : point de reproches. Je serai toujours très-heureuse de vos visites, quand vous m’en ferez la grâce ; d’autant que vous la mesurez parcimonieusement à tout le monde et que je le sais bien. Vous plaît-il que nous réglions d’abord cet échange de terre qui vous serait agréable ? Je vais appeler M. Dabin. Ce sera tôt fait ; et puis nous nous mettrons à table.

– Vous m’accablez de votre bonté, dit-il.

– Oh ! fit la déesse, prenez garde ! Vous en serez écrasé.

M. Dabin, mandé, arriva. Artus, qui le connaissait depuis tant d’années, l’accueillit en lui tendant la main. C’était un honneur que le gérant n’aurait pas attendu de la maîtresse actuelle du domaine, eût-elle changé de sexe.

– Monsieur Dabin, dit Christian, donnez-moi des nouvelles de votre fils Guillaume, que j’ai vu tout petit enfant.

Le vieillard n’eut point le loisir de répondre. Madame de la Blotterie fit entendre un de ses petits rires glacés et tranchants :

– Le fils de M. Dabin a grandi, et Furtout en sagesse et en bonne conduite, dit-elle. Son père m’assurait, ce matin même, que c’était un garçon solide qu’aucune tentation ne pourrait jamais surprendre. Ce sont les gasconnades de l’amour paternel. Je souhaite que votre fils ne vous fasse point mentir, monsieur Dabin. Parlons d’affaires.

– J’ai rédigé un projet d’acte, répondit le vieillard dont les yeux gris s’étaient fixés sur la déesse, comme s’il cherchait à saisir la méchante pensée qui la rendait si moqueuse.

– Lisez.

Sans discussion, on tomba d’accord. Un valet, au même instant, vint annoncer le déjeuner servi.

– Je crois, dit madame de la Blotterie à son convive, que vous ne m’avez pas offert, depuis plus de sept ans votre bras pour aller à table. Allons ! le moins assidu de tous les neveux !

Le repas était soigné ; mais il fut d’abord assez froid. Le premier mot de Christian en s’asseyant avait été pour rappeler la mémoire de son oncle ; le vieil Artus, autrefois, aimait fort à voir son neveu dîner près de lui dans cette salle à manger magnifique ; il se plaisait à lui faire faire bonne chère, et le jeune homme, sachant que le vieillard y trouvait la satisfaction de ses propres goûts, feignait d’y être sensible. Ces souvenirs-, d’ailleurs, ne parurent pas incommoder la veuve :

– On ne saurait mieux se condamner soi-même, dit-elle. En rentrant dans cette maison après de si longues absences vous y avez un air d’enfant prodigue ; et vous le sentez si bien que vous l’avouez.

Il ne répondit pas, et ce silence produisit un peu de contrainte. Un moment après, on apportait des gélinottes. Ces oiseaux succulents, inconnus dans la contrée, arrachèrent Christian à sa rêverie ; il laissa échapper une exclamation ; et la déesse de sourire :

– Oui, dit-elle, c’est du gibier de montagne et des plateaux glacés où nous sommes nés tous les deux. Ne savez-vous pas que la fantaisie m’est venue récemment de racheter l’ancienne maison des Artus, au bord d’un de nos lacs de Norwège ? Depuis, je ne crois pas vous avoir vu. Ces oiseaux sont un des tributs de mon domaine. J’ai voulu vous en faire honneur.

– J’aurais dû avoir la même pensée que vous, répondit-il, mais j’avoue que je n’aime plus mon pays. Je l’ai quitté, petit enfant, j’ai vécu depuis sous des climats bien plus doux.

– Bon ! le climat, c’est peu de chose. Tous les ciels rient aux heureux.

Il tressaillit et la regarda. Ces mots, il les reconnaissait ; il s’en était servi en écrivant à madame de Fresne, et il les retrouvait sur la bouche de Fredda. Singulière rencontre. Mais la déesse supporta ce regard d’un air si naturel !

– Voyez un peu, dit-elle, où peuvent mener des gélinottes !

Il y eut un nouveau silence.

– Pourriez-vous, reprit-elle, me parler des maîtres du château de Guesnes ? Je ne sors plus guère de la Blotterie que pour me rendre en ville. J’y ai loué un logis pour l’hiver. J’y vais une fois, deux fois, la semaine. Cela rompt toujours un peu la monotonie de l’existence. J’y ai reçu mademoiselle de la Tréville, il y a quelque temps. Depuis, aucune nouvelle de ces aimables gens. Et puisque, enfin, ce sauvage marquis Victor est votre ami. Par exemple, il n’est pas le mien !

– Victor n’aime que son aïeule, sa sœur et moi.

– Sans compter cette célèbre madame de Fresne. dit-elle.

Nouvelle pointe au cœur de son convive ; mais ce cœur était bien gardé, si la main de la Norvégienne était sûre.

– Le marquis ne m’a jamais fait cette confidence, repartit tranquillement Artus, et vous pourriez bien vous méprendre sur la réalité de ses sentiments. Ce qu’il a toujours défendu, ce n’est peut-être que le bon droit.

– Et ce qu’il aime en madame de Fresne, c’est la justice. Comme vous prenez parti dans cette affaire ! Vous la connaissez .apparemment mieux

que moi !

– Je ne prends nullement parti et je ne m'attache qu'à la question générale, reprit Artus. Je veux dire seulement que dans cette France, qui est devenue ma patrie, le mariage n'est pas un contrat équitable, puisqu'il ne donne pas à la femme le moyen de se défendre efficacement contre la méchanceté d'un mari, et encore bien moins le moyen de s'y soustraire.

– Il me semble, riposta gaiement la déesse, que les femmes qui en usent comme madame de Fresne se défendent assez bien. Il y en a passablement par le temps qui court, et j'entends partout des plaintes à ce sujet autour de moi. Des personnes du grand monde et aussi de grand sens, la marquise de la Tréville, par exemple, pensent que les juges autorisent trop volontiers ces scandales. J'ai entendu le président Le Belin l'avouer et dire : « Nous semons les séparations de corps, – je ne sais quelle sera la récolte. » Vous avez à peine entrevu ce président au château de Guesnes. Le personnage est tout à fait plaisant ; il mettrait, s'il le pouvait, ses arrêts en calembours.

– La séparation ? dit Artus, qui s'animait malgré, lui, je n'y vois qu'une transaction perfide une concession lâche, un mensonge ! A qui donc est-elle profitable ? Toujours au mari. Il a recouvré toutes ses libertés, sauf celle de contracter un nouveau mariage ; il peut porter son cœur où il lui plaît, et l'oublier même aux mains des servantes.

– Je crois, répondit Fredda en riant, que ceci est à l'adresse de M. de Fresne. Les médisances arrivent dans vos Ombrails ; il y a des brèches dans vos vieux murs.

– Pour la femme, cette liberté est un piège. Qu'elle essaie d'en user, et la déconsidération va l'atteindre. Qu'elle passe par-dessus les jugements du monde.

– Qu'elle jette son bonnet par-dessus les moulins ! interrompit la déesse ironique.

– Et la vengeance du mari peut encore s'armer de la loi pour la frapper. N'est-ce pas une barbarie violente ? N'y a-t-il pas une grande et juste nouveauté à introduire dans nos mœurs et dans nos codes ?

– Là, là, dit Fredda, je vous attendais. Le divorce ?

– Je sais qu'il n'a été admis qu'un moment en France, et dans une époque mauvaise. Mais il y a des moyens d'éluder ces interdictions.

– Barbares !

– On a vu telle femme séparée passer dans d'autres pays avec celui qu'elle se croyait le droit d'aimer. Là, on peut obtenir, par une prompte naturalisation, le bénéfice de l'exil.

Fredda écoutait de toute son âme : Voilà donc le roman qu'il a rêvé, se disait-elle, et il me le raconte ! Mais il ne l'a pas dit encore à cette sottise femme. Je le sais, peut-être ! C'est quand il l'osera que la main indignée de la fée n'hésitera plus à lui répondre. Ah ! si nous la tenions, cette lettre.

– L'exil ! reprit-elle ; vous êtes Norvégien, après tout, et pour vous ce ne serait pas un si grand sacrifice de quitter la France. Vous l'avez bien montré pendant sept ans.

Encore une fois, il la regarda fixement :

– C'est que je n'y trouvais alors, dit-il, que soupçons et qu'amertume.

– Mais, répliqua-t-elle sans se troubler, madame de Fresne est Française.

– Je ne vous comprends pas.

– Attendez. Vous êtes né protestant, et vous n'avez pas abjuré comme moi. Vous oubliez que la religion de ce pays où nous sommes règle le mariage. Ce n'est pas un contrat, c'est un sacrement. Madame de Fresne est catholique, et bonne catholique.

Artus pâlit.

– Touché ! pensa la déesse. Le château de cartes s'écroule.

– Je vous entends de moins en moins, dit-il. Encore une fois, je n'examine point le cas particulier de madame de Fresne, que je connais si peu.

– Oui, vous vous mettez seulement à la place d'un homme que ce cas particulier intéresserait. particulièrement. Eh bien, celui-là serait aimé de la dame du Plessis, et il obtiendrait peut-être d'elle ce démenti éclatant à toute son éducation et à sa foi. Mais il faudrait qu'il eût éveillé un grand amour dans cette personne autrefois si tranquille et si sage.

– Je vous ai dit que je ne connaissais pas madame de Fresne. –

– Il n'est pas possible que votre ami, votre unique ami, le marquis Victor, ne vous ait point souvent parlé d'elle à son avantage.

– Vous vous trompez. Le marquis ne parle volontiers que de M. de Fresne. Il est vrai que cela aurait suffi à me faire juger la supériorité d'âme

de celle à qui vous rendez vous-même justice, si je n'avais pas d'autres raisons.

– D'autres raisons ? répéta Fredda. M'en ferez-vous mystère ?

– Non.

Il raconta comment, trois mois auparavant, il avait pu voir de près la scène scandaleuse de la terrasse du Plessis. Victor de la Tréville, alors, n'avait pu retenir son indignation, et si Jean de Fresne n'était point là, sous les feuillages, à portée de l'injure, la servante endimanchée dans les habits de sa maîtresse lui avait certainement reporté cette rude leçon toute chaude. Cependant, on n'avait pas entendu dire que Le maître du Plessis en eût senti son honneur entamé.

– Encore une chose que je ne savais point, pensa Fredda. Jean ne s'en est pas vanté.

– C'est que M. de Fresne avait en ce moment la conscience de ses torts, répondit-elle.

– Heureux si depuis il ne l'a pas perdue ?

– Je ne songe pas à le défendre. Cependant on ne peut nier qu'il soit brave ; le marquis Victor et lui ne peuvent se souffrir. En tout autre instant, il aurait saisi cette occasion d'un duel, que vous auriez d'ailleurs empêché, si vous aviez été chargé des intérêts du marquis.

– Je ne l'aurais pas empêché.

– Et si l'on vous avait tué votre ami, votre unique ami ?

– C'eût été un malheur pour M. de Fresne, dit Artus en se levant et en quittant la table, contre tous les usages, avant le signal de la maîtresse du logis, – un véritable malheur, car je l'aurais certainement tué à son tour.

– Quelle merveilleuse délivrance pour madame de Fresne ! C'eût été cause gagnée pour elle ! Plus de procès. Tant pis pour les avocats !

– Pardonnez-moi, reprit Artus, je prendrai, si vous le voulez- bien, congé de vous le plus tôt possible, car la journée s'avance.

– Part ! y songez-vous ? s'écria-t-elle. Par ce grand vent ? Au risque d'un accident à votre barque ?

– Ce grand vent me conduira plus tôt à la ville où je veux aller.

– C'est donc une résolution qui vous est venue pendant le déjeuner ? Vous allez souvent en ville à présent. Mais, par cet ouragan déchaîné ? Et

malgré ma prière. Oh ! vous ne craignez rien !

– Je crains peu de choses.

– Rien, absolument rien, – pas même ce que vous devriez craindre si vous étiez sage, – de me fâcher, mon cher Christian.

Un moment après, la voile rouge remontait le fleuve, sous les tourbillons de ce terrible vent du sud-ouest ; la déesse rentrait chez elle et s’y faisait habiller, tout en méditant sur cette entrevue qu’elle avait souhaitée et qui se dénouait – au gré de ses souhaits. Elle avait pénétré dans le cœur et dans la pensée d’Artus ; elle y avait jeté l’impatience, attisé le désir, aiguisé l’audace. Quant aux soupçons que ce jeu cruel avait pu inspirer à Christian, ils étaient encore si vagues qu’elle pensait n’en avoir à redouter rien, ou peu de chose ; elle n’avait donc pas perdu sa journée.

Dès que sa toilette fut achevée, elle demanda sa voiture. Cette fois, ce n’était point le grand équipage attelé en poste, mais un coupé bien clos, bien capitonné. Elle y monta, s’y pelotonna avec délices. La distance allait lui être singulièrement abrégée jusqu’à la ville ; elle emportait le mémoire.

La route longeait d’abord le fleuve, puis traversait de grandes plaines ; mais, pour la joindre, il fallait avant tout suivre l’interminable avenue du château. Par ce ciel chargé de nuées qui ne répandait qu’un jour grisâtre, le voisinage de ces ormes que la saison n’avait pas encore tout à fait dépouillés devenait incommode ; les allées seigneuriales peuvent avoir leurs inconvénients. Obligée d’interrompre sa lecture, Fredda frappa du pied. C’est qu’elle n’en était encore qu’au début du mémoire intitulé : Note pour madame de Fresne. Il lui tardait d’avancer dans les détours de cette prose d’avocat. La voiture enfin dépassa l’avenue. Elle put lire :

NOTE POUR MADAME DE FRESNE

« Madame de Fresne a, le 14 août 187. introduit devant le tribunal civil de... une demande en séparation de corps.

Sur cette demande, plaise au tribunal admettre madame de Fresne à faire la preuve des faits suivants :

Que le 30 octobre 186., elle a épousé M.de Fresne et que, dès la deuxième année de son mariage, elle a souffert des exigences et de la

tyrannie d'un maître égoïste et brutal, et subi des traitements auxquels sa condition aurait dû la soustraire, à défaut de son droit..

Qu'elle a tout supporté avec patience pendant des années, espérant que de certaines causes d'une nature très-délicate viendraient à disparaître, et que la vie commune serait plus aisée.

Que, bien loin de là, M. de Fresne s'est d'abord complu à lui enlever le rôle que toute femme doit tenir dans sa maison, que seul, bientôt, il y a donné des ordres, ce qui ne l'empêchait point de refuser à sa femme le peu d'argent nécessaire à son entretien particulier.

Qu'obligée de conserver les relations qu'elle avait dans le monde et de subvenir aux frais de sa parure qu'elle a toujours rendue la plus modeste possible, elle n'a eu d'autre ressource que les présents de sa tante, madame la comtesse de Cosseins, qui l'avait dotée.

Qu'il lui fut promptement interdit de recevoir ses parents et ses amis, et qu'en particulier les violences de M. de Fresne ont chassé madame de Cosseins de la maison du Plessis que sa nièce tenait pourtant de ses dons.

Que, non content d'avoir rompu les relations et les devoirs de la demanderesse, il s'est efforcé de rendre son isolement plus pénible par des scènes publiques ; que cent fois les domestiques en ont été témoins, et que tous ces emportements avaient la même cause d'une délicatesse si singulière et qu'il est si difficile à une personne remplie d'un juste respect pour soi-même d'exposer clairement devant le tribunal.

Que la brutalité même de M. de Fresne semblait avoir affranchi madame de Fresne des devoirs de l'épouse ; que cependant l'époux, un soir, après avoir soupé et bu largement du vin d'Espagne, s'est oublié jusqu'au point de s'écrier devant ses gens : J'ai été élevé chez les Pères Jésuites et je connais leur devise. Je la réduirai comme il faut la réduire. *Perin de ac cadaver.*

Que, naturellement, ces domestiques ne connaissaient point le latin, un seul excepté, le fermier Besnard ; que celui-ci fit observer à M. de Fresne qu'il détournait méchamment cette devise de son véritable sens et qu'il manquait autant aux convenances envers les Pères qui l'avaient élevé, qu'envers sa femme et envers soi-même ; ce dont le sieur Besnard rendra témoignage.

Que, postérieurement, M. de Fresne ayant fait un assez long voyage, l'épouse a reçu de lui plusieurs lettres toutes pleines d'injures et de menaces, lesquelles pièces seront, d'ailleurs, produites au cours du débat.

Qu'enfin étant revenu subitement pendant la nuit au Plessis, il s'est fait d'abord servir à souper ; qu'ayant, suivant son usage trop fréquent, vidé deux flacons de vin de Xérès, il a en présence de toute sa maison, brisé à coups de pied la porte de la chambre de madame de Fresne, qui s'était renfermée craignant de mauvais traitements ; et qu'alors ayant accablé la demanderesse des plus regrettables invectives, il l'a publiquement chassée.

Que depuis le départ de madame de Fresne, il a non moins publiquement vécu avec une servante, à laquelle il a fait présent des habits de sa maîtresse ; qu'ainsi affublée, la fille Sophie Métaireau s'est montrée avec affectation sur la terrasse en regard de la rivière ; que les habitants du village se sont plaints que la grève devenait un lieu de scandale par suite des légèretés et des attitudes déplacées de M. de Fresne et de cette servante ; que M. de Fresne ne s'est pourtant résolu qu'au bout d'une semaine, et probablement sur les représentations et les instances de quelque personne inconnue qui lui voulait du bien, à renvoyer la fille Métaireau. »

– Ah ! dit Fredda, en se renversant sur les coussins de sa voiture, voilà enfin ce qui me regarde : « une personne inconnu ! » Ces trois mots, c'est la porte restant ouverte aux révélations. L'avocat qui a rédigé ce joli morceau ne sait pas lui-même quelle est cette « personne inconnue. » La brebis est comme un vase clos et plein de poison. Elle-nous avertit : Ne faites pas éclater le vase !

– Oui, mais si nous ne le brisons, qu'après avoir eu soin de mettre un masque, les débris n'en seront pas à craindre ! et tous les poisons s'évaporent !

Reprenant le mémoire, elle y lut encore :

« Que ces derniers faits sont si pénibles et si humiliants pour la demanderesse, qu'elle se décide avec bien de la peine à les articuler devant le tribunal. »

– Humiliants pour moi et pour elle ! reprit la déesse. J'ai arraché Jean de Fresne aux mains des servantes ; et à quel prix ! Quant à elle la voilà, comme une courtisane d'autrefois, déshabillée devant les juges !

XV

Ce qu'on appelait à N. le vieux logis de Givré n'était, au demeurant, qu'un hôtel assez vaste, construit au XVII^e siècle, et les archéologues n'éprouvaient que des sentiments fort tièdes en examinant la façade principale qui s'élevait au fond d'une cour et que précédaient deux avant-corps bordant la rue. Ils se consolaient en tournant un pâté de masures qui formaient l'angle de la rue voisine, car de ce côté, par-dessus un haut mur et des pignons moussus et tremblants s'élevait une tourelle.

Une élégante tourelle au toit aigu, décorée d'une fenêtre à fronton triangulaire que surmontait un panache flamboyant et qui portait dans son tympan un écusson fort bien conservé. C'était le dernier reste de l'ancienne demeure des Civrés. Un cèdre magnifique, le plus bel ornement du jardin, montait presque aussi haut que la tourelle. La première des deux rues, qui ne montrait guère qu'une suite d'hôtels interrompue par ces méchantes masures où logeaient quelques pauvres gens et qui était surtout habitée par la *noblesse*, avait reçu d'une municipalité libérale et ironique le nom de Marceau. L'autre, franchement populeuse, s'appelait la rue Barbe-Torte, elle était étroite et, par conséquent, obscure ; le grand mur du jardin de Civrés y entretenait autant d'humidité qu'il y versait d'ombre.

Toute la ville autrefois savait que la chambre de la tourelle était le salon particulier de cette vive et tendre Valence de Civrés, dont les yeux orangés avaient tant d'éclat et de douceur profonde, qui semblait destinée à une si belle vie et si bien faite pour en jouir. Ce soir-là, comme au temps jadis, la fenêtre sculptée était éclairée. En rentrant sous la garde de sa tante de Cosseins dans la maison de famille, madame de Fresne y avait repris son appartement, avec le salon contigu qui avait vu mourir Anne-François, le

grand aïeul. Naguère elle le trouvait un peu bien solennel et triste pour ses vingt ans, et la piété du souvenir toute seule le lui rendait cher ; maintenant ces boiseries de chêne et ces tentures de velours cramoisi à crépines d'or que les ans avaient blanchies lui paraissaient en harmonie avec la tournure sévère de ses nouvelles destinées. Ces couleurs sombres qui n'étaient pas de deuil convenaient à la femme éternellement solitaire qui ne serait point veuve. Elle allait et venait dans la vieille chambre ronde, et l'on pouvait bien voir à la façon dont son pied battait ce parquet antique fait de pièces de chêne et d'érable, au dessin curieusement travaillé, qu'une cause nouvelle d'agitation et de chagrin était venue s'ajouter à tant d'autres épreuves. Un domestique entra :

– Madame la comtesse, dit-il, fait prier madame de descendre.

Valence parut réfléchir et se combattre ; puis violemment :

– Dites à ma tante que je désire rester chez moi ce soir.

Le domestique sortit ; madame de Fresne se jeta dans un fauteuil :

– J'irais recevoir leurs compliments à l'occasion de ce mémoire abominable ! dit-elle.

L'envoyé de madame de Cosseins reparut : – Madame la comtesse tient absolument à voir madame sans retard.

Valence se leva. Un sanglot lui montait aux lèvres :

– C'est bien, répondit-elle, j'irai.

O tyrannie des devoirs et des respects ! Sujétions de la reconnaissance ! Il fallait obéir. Sans le dévouement de cette tante impérieuse et tendre, elle n'aurait pas trouvé si longtemps le courage de poursuivre la lutte contre un autre tyran. Dans cette froide maison des dames Augustines, elle se serait éteinte prômptement, comme une plante robuste qu'on sevrerait d'air et qu'on priverait de soleil. Madame de Cosseins était accourue, interrompant sa saison par un sacrifice héroïque.

– Soyez bénie, tante Lotte, je ne suis pas faite pour le couvent, et je crois que j'allais y mourir !

Valence, à présent, ne pouvait donc se montrer ingrate, et ce serait le paraître que de s'opiniâtrer ce soir-là dans son humeur solitaire, et dans la honte que ce mémoire lui causait. En le lisant la première, puisque l'avocat lui en devait l'hommage, elle avait couru cacher sa rougeur, ses cris et ses

larmes dans le sein enrubanné de cette bonne tante Lotte, toujours parée et toujours batailleuse qui lui avait dit :

– Mais ce sont les incidents du procès, ma mignonne.

Et l’avocat survenant – : Madame, ce ne sont que les faits de la cause.

Il aurait donc bien mieux valu peut-être que madame de Cosseins continuât de courir le monde sans déranger sa saison, et qu’elle-même se laissât vaincre, réduire, remettre à la chaîne, qu’elle fût morte ! Tout cela aurait épargné beaucoup d’encre à cet avocat d’abord.

On n’aurait pas écrit sur elle ; *on ne lui aurait pas écrit ces lettres* qui lui avaient apporté comme un nouveau supplice raffiné, cruel et doux au milieu de tous ses autres tourments.

Il n’y avait que trois personnes dans le grand salon lorsqu’elle y entra, madame de Cosseins elle-même, le père Mathias et Sébastien Besnard. Oh ! celui-là, le plus humble des amis, en était aussi le plus discret et le plus sûr. Le visage de madame de Fresne s’éclaira quand elle vit le fermier.

– Arrive donc, méchante princesse de la Tour, s’écria madame de Cosseins. Il paraît que Besnard, notre soldat-laboureur, va nous apprendre des choses d’importance et tu le fais attendre depuis une heure, ce brave garçon. Je lui ai donné à lire, pour lui faire passer le temps, le beau mémoire de M^e Bautru.

Il parut bien en cette occasion qu’un simple fermier peut avoir quelquefois plus de tact qu’une grande dame, car Sébastien répondit :

– Oh bien ! je n’en pourrais guère juger ; je ne sais point lire en compagnie, madame la comtesse.

Madame de Cosseins ne l’entendit pas même, elle était lancée sur M^e Bautru et s’adressant au religieux : Ne trouvez-vous pas qu’il a bien de l’esprit pour un avocat, mon Père ?

– Pardonnez-moi, madame, c’est un peu le métier des avocats d’en avoir.

– Je croyais-que depuis quelque temps, depuis qu’ils se sont tous mis dans la politique.

– Madame, ils ont en général peu de chose à perdre ; c’est de l’esprit que de tout gagner sans risquer rien, dit le Père. C’était un grand homme lestement et fièrement planté, un peu haut en couleur, avec des traits accentués, mais dont l’expression était fort adoucie par une longue étude de

soi-même et par l'envie de charmer les autres. Le mordant de sa parole disparaissait dans la cadence de sa voix lente, molle, bien rythmée.

Madame de Cosseins n'avait pas les mêmes raisons que ce religieux pour se tenir à couvert. Aussi, elle déchirait ordinairement tous les voiles ; on la voyait alors sautiller avec des grâces de caille dans les blés sur les lambeaux qu'elle venait de faire. C'était une fort petite femme toujours frondeuse, toujours à l'offensive. toujours allumée, toute ronde, toute vive, avec de certaines attitudes rengorgées et câlines. Ce soir-là, justement, elle portait une grande robe grise mélangée de tons roux, des flots de dentelles blanches autour de la gorge, et l'analogie devenait plus parfdite : c'était bien la caille grasse et tendre, facilement encolérée, dont on fait sans peine un oiseau de combat. Elle en avait toutes les manières et tous les goûts : plumage, ramage et voyage.

Sa petite figure ronde et fine était animée par deux yeux d'une mobilité extraordinaire, deux prunelles autrefois alertes à jeter des regards de côté, qui maintenant roulaient terriblement dans leurs orbites dès que la bonne dame s'échauffait un peu, – car vraiment elle était bonne, en dépit d'un léger égoïsme. Ce jeu des yeux peignant au vif toutes ses émotions, dont l'impatience était la plus habituelle, ne trompait que ceux qui ne la connaissaient pas bien ; elle était vaillante et secourable, quoiqu'il fallût attendre de ce secours-là beaucoup de fausses démarches ; elle aimait sa nièce tendrement, fortement, de tout son cœur, si enclin à se répandre ; elle lui en avait donné, en la dotant si largement, les gages les plus solides, car les Civré n'étaient point riches, Anne-François n'avant laissé à son fils que peu de bien, celui-ci à Valence, sa fille, moins encore ; – et pourtant Valence se disait : Si, au lieu d'être ma tante, elle avait été ma mère, aurait-elle dirigé ce procès contre M. de Fresne d'une main si lourde ? N'aurait-elle pas été plus occupée de m'épargner que de lui nuire ?

Rien de plus vrai. Le Mémoire était l'œuvre de cette tante, qui n'avait eu de la mère que le zèle et point les délicatesses ; et c'est parce qu'elle l'avait à peu près dicté qu'elle trouvait à la plume de M^e Bautru tant de grâce et d'esprit. L'avocat avait eu celui de ne point la contredire, il savait fort bien son métier ; il lui était arrivé de tenir publiquement un propos, aussitôt rapporté à madame de Cosseins, et qui l'avait grandement flattée : « Les

femmes, ordinairement, embrouillent la chicane ; mais quand elles l'entendent bien, elles y deviennent nos maîtres. »

– Ah ! je suis le maître de M^e Bautru ! pensait-elle.

Aussi son esprit était-il toujours tendu sur de nouveaux plans d'attaque ; elle eût été trop humiliée de se borner à la défense !

– Écoutons Besnard, dit-elle.

Le fermier s'inclina fort respectueusement devant l'ancienne maîtresse du Plessis ; mais ce n'était pas un homme qu'on fît aller où l'on voulait. D'un geste discret, il montra le Père.

– Eh bien ? fit la comtesse déterminée à ne pas comprendre.

– Madame la comtesse, il y a des choses que je ne peux dire que devant madame Valence et devant vous.

Le Père se leva.

– Point ! point !... s'écria la vieille dame. Restez ! Faites-nous cette grâce ! Et vous, Besnard, sachez qu'il eût été inutile de cacher au Père Mathias ce commerce pervers entre le Plessis et la Blotterie, le fond de nos espérances.

Elle avait un peu raison, la tante Lotte. Si l'on n'avait pas fait cette confidence au révérend personnage, placé comme il était dans la maison, il aurait été bien capable de la surprendre.

– Et puis, reprit madame de Cosseins, ce sera demain le secret de la comédie. Est-ce que le Mémoire, parlant des influences mystérieuses qui règnent sur le cœur et la volonté de notre joli petit bourreau, ne propose pas à tout le monde une énigme à débrouiller ? Donc tout le monde va se mettre à la devinette. Les suppositions iront leur train les bruits grandiront et parviendront promptement à l'oreille de nos adversaires. C'est encore un des souhaits que nous formons, M^e Bautru et moi. La rage est une mauvaise conseillère. Ils se trahiront dans leur Réponse.

Valence pâlit : Une Réponse ? Elle n'y avait pas pensé ! Et ils la souhaitaient cette Réponse, qui n'aurait pour objet que de la livrer à la risée des châteaux et de la ville. Rapidement elle s'approcha du Père :

– Vous qui la dirigez, fit-elle tout bas, dites-lui qu'elle finira par me mettre au désespoir en voulant trop bien me défendre.

Le religieux sourit doucement :

– J’y ferai de mon mieux, répondit-il sur le même ton, car je pense comme vous, que madame la comtesse a trop d’ardeur ; mais je n’ai point le même pouvoir que M^e Bautru sur son esprit ; je ne suis qu’un pauvre confesseur de campagne.

– Allons, Besnard, fit madame de Cosseins, on vous attend.

– Puisque ma tante m’a relevée d’une part de la parole que j’avais donnée à M. de Fresne, dit Valence, racontez ce que vous savez, Besnard, je vous en prie.

– Une part ? . répéta la tante.

Elle enrageait d’une part et ne connaissait pas l’autre. Le fermier, d’ailleurs, n’était pas mieux instruit qu’elle ; mais c’était un compagnon prudent.

– Mon Dieu, madame la comtesse, répliqua – t-il, je ne peux dire qu’une chose, c’est que M. de Fresne est entré, la nuit, dans le parc de la Blotterie avant-hier par la petite porte du midi ; il doit en avoir une clef. Je pensais que cela devait arriver quelquefois, lorsque madame de la Blotterie, qui a maintenant un logis en ville ne peut s’y rendre. Au reste, il venait de la ville, lui aussi, il avait laissé son cheval au village des Musses, et il a fait une lieue dans la boue. Tout le monde sait que M. Jean n’est pas bien circonspect. Ce cheval pourra servir à le vendre. Et ce n’est pas tout : je suis retourné hier sur le chemin, j’ai retrouvé sa trace depuis le commencement de l’avenue jusqu’à la porte ; d’autres ont pu la suivre dans le parc. Il n’a pas un pied ordinaire : trop petit pour un homme, plus grand que celui d’une femme. J’ai vu le vieux Dabin, le gérant du domaine. Je le connais bien. Il tenait un secret, il en avait la bouche confite.

– Ce Dabin ne doit point aimer la dame de la Blotterie ! interrompit madame de Cosseins. Et cela n’est pas bien étonnant. Une maîtresse hypocrite et si dure !

– Il ne l’aime point, c’est vrai ; mais ce n’est pas pour cette raison. M. Dabin a un fils qu’il a bien élevé et qu’il a fait employé du Gouvernement, dans les postes. Il faut croire que ce jeune homme est fou, car il a porté les yeux si haut.

– Il veut être ministre !

– Ce n’est pas cela, ce n’est pas l’esprit qui est malade.

– C’est donc le cœur ? Que voulez-vous dire, Besnard. La déesse de neige a-t-elle ensorcelé ce garçon ?.

– Ensorcelé, dit le fermier. Tout le monde au château s’en est aperçu à la mine du pauvre enfant quand il vient à la Blotterie voir son père. Dabin le sait, et c’est pour lui un grand tourment. Il s’imagine que la maîtresse s’est fait un jeu de troubler cette malheureuse tête.

– Un roman ! s’écria madame de Cosseins.

– Un méchant songe, dit le Père.

– Mais qui ne peut nous servir de rien. N’avez-vous pas autre chose à nous apprendre, Besnard ?

Besnard regardait Valence et l’on pouvait lire assez clairement la pensée du vieux soldat : – Pour moi, j’ai su me préserver d’une pareille folie ! disaient ces yeux fidèles.

Certes, il avait encore bien des choses à faire connaître, mais à Valence toute seule. Elle le comprit et lui fit un signe rapide.

Besnard alors s’adressant à madame de Cosseins :

– Je n’ai rien de plus à dire à madame la comtesse.

La petite dame ronde sonna :

– Qu’on serve à souper à notre ami du Clavier, dit-elle avec sa bonne grâce ordinaire. Il ne retournera pas chez lui ce soir et couchera dans la maison.

– Maintenant, récapitulons, reprit-elle quand le fermier fut sorti. Notre petit seigneur Jean s’en va nuitamment chez la dame. Eh ! que me disais-tu donc, mignonne ? Que le joli loup n’avait jamais été heureux et ne devait jamais l’être : j’ai toujours pensé que tu avais de trop beaux yeux pour y bien voir

– Et l’âme trop belle pour croire au fond du mal ! dit le Père.

– Si M. de Fresne était heureux, ma tante, répondit Valence, il ne faudrait pas lui envier un pareil bonheur, car il aurait d’affreux réveils. Quant à cette femme, toutes les armes peuvent lui être bonnes ; aucune ne la blesse. Si vous la connaissiez comme moi.

– Je la connais mieux que toi, car je ne prends pas plaisir à la pousser au noir. Oh ! oh ! la Norwège ne me fait pas peur. Je vois dans cette péronnelle ce qu’il faut y voir, une aventurière fortunée, qui s’est même élevée à une si

scandaleuse fortune que ce serait une joie toute particulière, toute raffinée que de l'en faire descendre. sans la charité qui, malheureusement, ne permet pas de pareilles pensées, mon Père.

Le religieux s'inclina. Toute concession est bonne.

– Récapitulons, récapitulons, continua madame de Cosseins. Jean entre la nuit à la Blotterie, et nous aurions des intelligences dans la maison. D'abord ce Dabin, un vieux renard qui défend la cervelle en danger du renardeau son fils. Eh ! mais avec cela on pourrait tenter un coup décisif. Il faut que j'en confère avec Me Bautru ; je l'enverrais chercher à l'instant si le président Le Belin ne devait venir ici tout à l'heure en catimini. Cette rencontre lui déplairait ; on l'accuse déjà de partialité dans la ville, et il m'a priée de ne jamais lui parler de ce procès. Quel dommage ! En fait de constatation d'adultère adroitement menée, un pré— sident doit s'y connaître !.

– C'est là votre projet, madame ?

– C'est à cela que vous songiez, ma tante ?

– Voilà, reprit le Père Mathias, une de ces pensées dont vous disiez si bien tout à l'heure : La charité ne peut les souffrir.

– Ah ! cette fois, ce serait bien la fin de mon honneur ! s'écria Valence.

– Là, là ! deux assauts à repousser ensemble ! Je vous répondrai d'abord, mon Père, que vous avez toujours sévèrement jugé la conduite de M. de Fresne et de cette femme. Or, l'Église, autrefois quand elle avait condamné un coupable, le livrait au bras séculier. Ne soyez donc pas plus timoré que l'Église. Quant à toi, ma mignonne, tu as décidément la manie du drame. Dans cette heureuse issue d'une affaire si épineuse, que verrais-tu donc, je te prie, de contraire à ton honneur ?

– Quoi ! fit Valence indignée, je demande à être séparée de mon mari parce que je ne saurais l'aimer, parce que je préférerais mourir que de me soumettre aux devoirs que le mariage impose ! Je viens, soutenir devant des juges que sa méchanceté doit m'en affranchir, et tout le monde dit : C'est son droit ! Mais si je vous laissais agir, ma tante, vous ne voyez donc pas comme ma cause, qui est juste, serait à l'instant rabaissée ! Elle n'aurait plus que le caractère d'une vengeance, et de la plus trouble et de la plus vile ! Je poursuivrais la liberté de cet homme, moi qui réclame la mienne contre lui ! Je lui ferais un crime de violer les devoirs que les lois lui

avaient marqués envers moi, quand je ne demande qu'à être déliée des miens ! Mais ce serait odieux ! Mais ce serait abominable ! Ma tante, vous n'y pensez pas !

Madame de Cosseins leva les épaules.

– Crois-tu, dit-elle, qu'il t'aurait ménagée si c'était toi qui eusses été la coupable ?.

Alors on entendit un grondement. Le Père Mathias étendit la main :

– Madame la comtesse, dit-il, vous me forcez à protester contre une comparaison.

– Ce n'est pas une comparaison, c'est une supposition. Ne protestez point, mon Père.

– Peut-être, en effet, le Père Mathias aurait-il grand tort, interrompit Valence à son tour ; quelle femme peut répondre de toujours vaincre les troubles de sa conscience, quand on se fait un jeu de l'égarer ? Et qui peut aussi répondre d'enchaîner sans cesse tous les mouvements de son cœur ? Si j'en étais à ne plus savoir où est le mal, en vérité, ce ne serait pas ma faute ! Non, ce ne serait pas ma faute si j'en venais à penser que la récompense du bien n'est pas moins amère que le prix du mal ! On me défend contre le bourreau de toute ma jeunesse par des moyens qui me livrent à tous les propos. Parlerait-on plus librement de madame de Fresne dans le pays et dans la ville si elle avait cherché depuis six ans des dédommagements à son humiliation et à ses peines qu'on n'en parlera demain, ma tante, quand le mémoire, votre fameux mémoire, sera tout à fait lancé ? Je suis maintenant une personne célèbre, et vous voudriez encore augmenter ma renommée ! Ah ! j'appartiens au public, il me juge, il me commente. Croyez-vous que ne me sentant plus respectée, je ne pourrais, à la fin, en arriver à ne plus me respecter moi-même ? Qui me conseille tant de réserve désormais ? Serais-je plus véritablement compromise et diminuée si l'on pouvait dire de moi que je veux être délivrée du mariage, non parce que je n'aime pas mon mari, mais parce que j'en aime un autre ? Et si cela était, vrai ; j'aurais la faute. Mais avec la faute, j'aurais peut-être aussi trouvé un peu de bonheur ! Cela n'est point vrai, et je reste sous le poids des petites hontes dont vous m'avez chargée. Je vous le dis, le poids est trop lourd !

Comme elle sortait du salon, elle faillit heurter au passage le président Le Bellin qui entrait ; le magistrat s'effaça pour lui faire place.

– Ah ! monsieur le président, lui dit-elle, pourquoi m'avez-vous donné gain de cause contre M. de Fresne ? Vous m'auriez fait moins de mal si vous m'aviez condamnée.

Madame de Cosseins s'était levée ; le chagrin et la surprise enchaînaient pourtant la colère au cœur de la tante Lotte :

– Mon Dieu ! murmurait-elle, la pauvre mignonne est folle !

Le président se fit raconter la scène qui affligeait si fort la bonne dame et vint s'asseoir au coin du foyer, en face du père Mathias qui ne soufflait mot. Le magistrat prit les pincettes et se mit à parler aux tisons :

– Folle disait-il, ce n'est point le mot. Dévoyée à la bonne heure ! Qu'est-ce qu'un procès en séparation de corps ? Le moyen de dépouiller une femme d'une grande partie de sa pudeur pour arriver à lui rendre une petite partie de sa liberté.

Puis s'adressant au père Mathias :

– Eh ! dit-il, le « *Perindè ac cadaver* » a-t-il été tout à fait de votre goût dans le Mémoire, bon Père ?

XVI

Valence, en rentrant dans le salon de la tourelle, s'en alla tout droit à une crédence placée près de la cheminée, l'ouvrit à l'aide d'une clef tirée de la poche de sa robe, y prit un paquet de lettres qu'elle vint jeter sur une table, et s'assit dévorant du regard ces plis vingt fois lus et relus, mais toujours furtivement, toujours les tenant d'une main tremblante, toujours partagée entre le désir et la peur. La timidité de madame de Fresne en présence du fruit défendu s'effaçait rapidement ; on aurait pu voir une fois de plus

combien les fameux apartés du président Le Belin étaient prophétiques. Les procès en séparation de corps sont une mauvaise école pour la retenue des femmes. Valence ouvrit une de ces lettres, et d'abord, l'aspira longuement. Quel parfum croyait-elle donc y trouver ? Il lui semblait que tout ce qui venait du maître de Boisdemetz devait être imprégné des senteurs de la mer sans fin, recueillies sur le fleuve dans les brises de l'ouest, et du grand souffle de l'air libre et de l'espace.

Puis, elle commença résolument sa lecture, ou plutôt la recommença, car elle l'avait faite, la veille, le matin ; mais quelle différenc ! Ce n'était pas avec les mêmes délices sans scrupule ; et son cœur n'osait s'y noyer.

0 tentations si longtemps combattues 1 0 pensées si vaillamment repoussées sur la terrasse du Plessis pendant tout un mois, et à qui l'on disait avec de fiers sourires : Vous ne serez pas les plus fortes ! 0 temps des illusions sur le prix de ces luttes qui avaient déjà leur douceur ! Valence alors défiait la mâle figure de faire pas— ser devant ses yeux autre chose que des rêves. De beaux rêves, il est vrai, accompagnés de regrets auxquels on n'interdisait point quelques larmes ! — Pourquoi n'ai-je pas été celle qui aurait pu être aimée d'un pareil homme ? Pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de connaître ces fidèles et fortes tendresses ? Pourquoi ne me sera-t-il jamais permis de bercer mon cœur endolori sur l'épaule d'un si doux maître ?

Ces refuges sont toujours ouverts à celles qui n'ont plus peur de s'y jeter éperdues, et décidément et à jamais révoltées. Était-ce donc maintenant la pensée de madame de Fresne ?

— Quand on a fait cela, murmura-t-elle, il faut mourir le plus vite qu'on peut. Qu'importe ? en quelques mois on a vécu !.

Le désir partait du fond de son âme et n'allait encore que d'un pied boiteux. Tout à coup, il trouva des ailes : Aimer ! s'écria-t-elle, et vivre enfin !... Ah ! vivre !

Elle prit une autre lettre. Il y en avait six.

L'heure était loin où chacun de ces plis, arrivant le matin, tandis que madame de Cosseins dormait encore, lui causait pourtant un redoublement de frayeur, avec un faible retour d'impatience contre celui qui osait écrire. Jamais ils n'avaient éveillé les soupçons des gens, car Boisdemetz relavait

du même bureau de poste que le Plessis. La valetaille examinait le timbre : « La jeune madame reçoit des nouvelles de sa pauvre maison, disait-on à l'office. Cela vient de chez elle, de Besnard, le fermier, apparemment. Il écrit comme un prêtre. » Ce n'était pourtant rien moins qu'une écriture ecclésiastique. On ne pouvait oublier, dès qu'on les avait vus, ces grands caractères, droits comme des épées. L'avant-dernier pli avait causé quelque tourment à Valence à l'instant où elle le recevait. On eût dit qu'il avait été froissé par des mains curieuses ; pourtant le cachet était intact. La sixième lettre avait été jetée à la boîte de la poste dans la ville, ce qui, heureusement, n'avait pas éveillé l'attention des domestiques. Elle était datée de la veille ; mais ces trois pages avaient ranimé les ressentiments de Valence contre Christian Artus. C'est qu'il s'y montrait plus hardi : il ne craignait plus d'envisager l'avenir, et, dans cette sixième lettre, il avait osé dire : Venez à moi !

L'impression douloureuse qu'elle en avait reçue était maintenant effacée. Madame de Fresne, cependant, prit une plume, et, sur la page demeurée blanche, elle écrivit :

« Vous m'avez déplu pour la première fois et vous avez fait naître dans mon cœur une crainte qui me vient de vous et non plus du monde ou de moi-même. On m'a toujours dit que les hommes qui disent nous aimer, oublient aisément ce qu'ils nous doivent, et ne suivent que leur propre désir. Je vois bien que cela est vrai. En me proposant l'exil et le divorce, avez-vous songé à ce que je suis ? Il paraît que les lois faites par les hommes changent suivant les pays ; la loi de Dieu ne peut changer. Elle a rendu indissoluble le lien qui m'unit à Jean de Fresne, et c'est un grand malheur pour le reste de ma vie ; mais si c'eût été vous mon mari, je vous aurais aimé, et la même loi divine qui me retient attachée à lui vous aurait à jamais attaché à moi. Ce qui fait aujourd'hui mon désespoir aurait été ma sûreté et ma défense. Je vous dis que Dieu fait bien ce qu'il fait.

Je peux bien écrire sans détour tout ce que je pense, puisque cela n'arrivera pas jusqu'à vous. Ah ! je ne sais ce que je ferais si j'en étais réduite à retourner près de celui qui fut mon mari. J'écouterais peut-être vos prières ; vous me verriez peut-être accourir là-bas, dans votre vieille maison, et vous m'entendriez peut-être vous crier : – Prenez-moi, emportez-

moi, sauvez-moi. Mon âme et mon esprit sont en un état que personne ne peut connaître et qui vous ferait pitié. Il y a des moments où la pensée me vient qu'après tout ce scandale affreux qui me livre aux regards et à la risée du monde entier, je n'ai plus rien à perdre, et que je ferais mieux de déchoir tout à fait pour me rendre heureuse un jour.

Mais, quoi qu'il arrive entre nous, quand je devrais outrager la mémoire de mon grand aïeul Anne-François, et briser le cœur de tous les miens ; quand je devrais, indigne et avilie, préférer à tout une heure d'oubli que ma mort suivrait de près, car je me connais bien, – il est pourtant une chose que je ne vous sacrifierai pas, si lâchement que je vous aime !... Je suis chrétienne et catholique ; je ne crois point qu'on puisse effacer le sacrement de Dieu, car il doit avoir des peines plus sévères contre l'impiété qu'envers toutes les autres fautes. Il pardonne des égarements, il est impitoyable pour la révolte. Vous ne me reparleriez point de cet abominable divorce si vous connaissiez la douleur et l'épouvante que vous me causez.

Qui sait ?... Peut-être, un jour, lirez-vous ceci. C'est qu'alors je serai la femme qui vous appartiendra. mais jamais, jamais *votre femme*. »

L'ouvrière de ténèbres qui, le matin, dans son château de la Blotterie, avait médité de répondre, sous le nom de Valence, aux lettres d'Artus, n'aurait peut-être pas atteint à ce mysticisme abandonné ; mais, chose étrange, l'écriture de madame de Fresne offrait une ressemblance redoutable avec les caractères que traçait alors la déesse de neige, comme exercice et comme essai. – Seulement, il fallait que la surveillance mystérieuse organisée par Fredda autour du maître de Boisdemetz, eût été mise une fois en défaut : cette sixième lettre d'Artus n'était point passée sous ses yeux.

Quand Fredda, pendant ce déjeuner de famille édifiant autant que délicat, arrachait à Christian le secret de ses plus heureuses , pensées, il les avait déjà fait connaître à madame de Fresne. Voilà ce qu'elle ne croyait point. Elle avait encouragé le beau neveu dans ce rêve de fuite et de divorce, tout en paraissant douter de l'efficacité d'un projet si romanesque, et, toujours pour l'aiguillonner, lui avait fait pressentir la réponse de Valence, dû-elle de sa main dans son logis de la ville, écrire cette réponse. Là seulement elle avait touché juste.

Valence se leva, referma le paquet de lettres, et s'en alla le remettre dans la crédence ; puis, elle se promena quelque temps dans la chambre. Ses lèvres remuaient ; les paroles d'Artus laissaient dans sa mémoire une trace profonde et chaude. Le mécontentement que lui avait causé le dernier billet était bien loin, et il ne restait plus au fond de son cœur, pour l'embaumer, que ce parfum de loyauté chevaleresque et de virile tendresse qu'elle venait de respirer pendant une heure. Artus ne méritait-il pas de sa part beaucoup de reconnaissance ? Même en son égarement, comme il la ménageait ! Quel autre homme au monde aurait eu la généreuse délicatesse de ne pas lui demander de réponse aux lettres qu'il écrivait ?

Cette pensée, une de celles qui la charmaient ordinairement davantage, eut le don cette fois de la faire sourire : Que veut-il enfin ? se disait-elle. Me faire savoir ce que je dois attendre de lui, si ma destinée me devient insupportable et si mon courage n'est pas le plus fort ? Pour le reste, il sait bien que je l'aime ; il comprend que je risquerais trop ; et peut-être pense-t-il que je perdrais un peu à lui dire : Oui, mon *ami*, oui, je vous aime !...

Cela vraiment lui paraissait si beau qu'elle respectât sa liberté !

Dix heures sonnèrent à l'horloge de l'église voisine. Valence avait attendu Sébastien Bernard, et ne le voyant point venir, commence de penser que la visite de cet autre ami sera pour le lendemain avant qu'il ne quittât l'hôte Sans doute avait-il craint que la soirée ne fut trop avancée : – Tous ceux qui m'aime véritablement sont trop discrets, fit-elle à demi-voix avec un nouveau sourire.

Après tant d'émotions si diverses, elle senta un grand besoin de respirer l'air frais de la nuit qui était assez belle. D'ailleurs, elle ne mettait plus au lit depuis une semaine sans avoir ouvert un moment une fenêtre de ce salon Ce n'était aucune espérance, pas même le plus vague désir qui la conduisait.

Au reste, la croisée qu'elle entrebâilla, suivant sa coutume, n'était point celle qui ornait front de la tourelle, mais une autre plus petite qui ne regardait qu'obliquement au-dessus la grande muraille de clôture et qui donnait sur le jardin. Avant de s'engager dans l'embrassade profonde pratiquée dans l'épaisseur de la routierie, elle eut grand soin de laisser retomber en arrière elle les lourds rideaux cramoisis ; ainsi elle se trouvait tout enveloppée

d'ombre. Au dehors, par un temps couvert, la lune en sa croissance ne jetait qu'une lumière grise sur le feuillage du cèdre et sur le pavé de la rue.

Subitement, elle recula ; mais elle n'était aulolus libre de se rejeter dans sa chambre. Si elle écartait les rideaux pour se faire passage, la lumière allait paraître et trahir sa retraite, par conséquent accuser sa présence. Cependant un homme suivait cette rue déserte, et c'était bien lui. Sa grande taille ne permettait aucun doute. D'ailleurs il s'arrêta. Immobile sous l'auvent d'une des pauvres maisons qui faisaient surface à la tourelle, il parut examiner longuement l'heureux logis qui renfermait tout ce qu'il avait aimé au monde ; car une de ses lettres le disait : – Je n'ai aimé qu'une fois, et c'est vous ! Quant à Valence, il lui sembla qu'il ouvrait les bras, et que dans ce grand silence un mot ne arrivait à elle, un mot dit à demi-voix, doux comme une caresse : – Venez !

Enfin, il se détacha de la misérable porte où il s'était adossé et s'éloigna.

Valence ouvrit plus largement la croisée et se retira de nouveau précipitamment. Un pas vif, serré, encoléré, retentissait au bout de la rue. Ce pas, elle le connaissait trop bien. C'était celui de Jean de Fresne.

Est-ce que Jean avait suivi Artus ? Est-ce qu'on l'épiait elle-même dans sa maison ?

Il marchait avec sa rapidité de loup. Pour peu qu'Artus continuât son chemin lentement, ce furieux allait le rejoindre ; et la rencontre pouvait avoir lieu dans ce dédale de rues sourdes et obscures qui avoisinaient l'hôtel. Une affreuse crainte serra le cœur de madame de Fresne ; mais ce ne fut qu'un moment : – Je suis folle ! Est-ce qu'il faut jamais craindre pour lui ? dit-elle.

Est-ce qu'il n'était pas de tous les hommes le plus fort et le plus brave, comme il en était le plus généreux ? Non ! il n'y avait à craindre ni pour lui ni pour l'ennemi aveuglé par la colère qui oserait s'attaquer à lui. Et puis, la réflexion reprenant son empire, Valence pensa qu'elle était doublement folle. Pourquoi Jean de Fresne serait-il irrité contre Christian Artus qu'il ne connaissait même pas ? Que savait-il, et que pouvait-il savoir ?

Elle rentra dans le salon, et cette fois, ayant bien cessé d'attendre Besnard, passa dans sa chambre à coucher.

Artus, en effet, poursuivait sa route, avec la lenteur naturelle à l'homme qui s'éloigne d'un lieu où son bonheur est prisonnier. Bientôt le labyrinthe de ruelles l'arrêta. Il demeura même un instant fort en peine, portant ses yeux autour de lui dans la pénombre ; le clocher d'une chapelle lui apparut au-dessus de tous ces toits croulants et il résolut de le prendre pour guide, car il ne voulait point décidément retourner en arrière et repasser devant l'hôtel de Civré.

Un moment, il put croire que le hasard lui envoyait du secours. Un autre pas que le sien vint à résonner sur les pavés humides. Sa première pensée fut d'attendre le personnage et de lui demander son chemin ; mais, au même instant, Artus remarqua qu'on s'attachait à le suivre. Le compagnon demeurait court s'il s'arrêtait et se remettait en branle dès qu'il marchait. Quelque bonhomme en goguette, apparemment, vaguant à ce demi-clair de lune, enchanté d'avoir rencontré une compagnie vivante, parce qu'il n'aimait point la solitude. Pourtant ce manège lassa le Norvégien ; il fit halte assez brusquement.

Le personnage qui n'était plus qu'à dix pas de lui recula, comme s'il cherchait l'ombre ; mais le déchirement soudain d'un nuage le trahit. Alors se voyant en plein éclairé par la lune, il n'hésita plus et s'avança. Ce fut même d'un bond, à la manière des fauves. Artus para le choc d'un revers de son bras vigoureux, et s'apercevant que son agresseur, bien loin d'être, comme il l'avait cru, un pauvre diable, était un homme de sa sorte, il remarqua sa petite taille, reconnut Jean de Fresne et tressaillit, mais se remit aussitôt :

– Êtes-vous gris ou êtes-vous fou ? lui demanda-t-il de sa belle voix sonore et calme. Que me voulez-vous ?

Le petit homme ne répondit que par un cri sourd, la colère l'étouffait, et il bondit encore une fois. En deux secondes il fut terrassé. Valence avait bien raison de ne rien craindre de la force et de la générosité d'Artus. Le Norvégien cependant, tenant Jean de Fresne sous son genou, le regardait à la clarté de la lune et le voile se déchirait dans son esprit, comme il venait de se déchirer au ciel :

– Ah ! lui dit-il, j'étais bien sûr de vous avoir vu autrefois. C'est vous qui entriez, la nuit, à la Blotterie dans la maison de mon oncle.

XVII

Fredda avait vu Jean à la ville. Elle avait même imaginé pour le retenir près d'elle de lui lancer un trait dont elle croyait l'effet sûr : – Monsieur de Fresne, est-ce que vous commenceriez d'aimer votre femme ?

Jean de Fresne était sorti sans même avoir entendu.

Il avait lu le mémoire ; il aurait supporté qu'on le représentât comme adonné au vin et aux servantes, il ne se possédait plus à la pensée que celle qui avait brisé sa chaîne pût être véritablement libre un jour. Fredda venait de lui apprendre la présence d'Artus à N..., après sa visite à la Blotterie, et de lui raconter ce qu'elle appelait le *roman d'Hippolyte*, les projets du Norvégien et les espérances qu'il essayait de faire partager à Valence. Il recueillait ce poison tombant de ses lèvres ; il ne l'aurait pas autrement regardée s'il se fût proposé de l'exterminer dans un moment et toute la terre avec elle, Fredda ne lui disait point comme à Christian Artus que Valence se refuserait à la pensée même du divorce. Il les vit heureux, contre lui l'un par l'autre !.

Eh quoi ! celle qui avait été son bien devait porter son nom jusqu'à la fin comme une livrée de servitude, et ce devait être sa revanche à lui ; et au lieu de la revanche, il était à présent menacé de n'obtenir que la risée universelle ! On dirait que madame de Fresne ne s'était reprise à son mari que pour se donner gaillardement au maître de Boisdemetz, et cela serait vrai ! Sans doute, on blâmerait la femme téméraire et divorcée, mais on se moquerait du mari. Et ils lui échapperaient tous les deux ! Et il y a des lois dans de certains pays pour rendre ces choses possibles !

Déjà il était hors du logis, il courait sur la route de l'hôtel de Civré. La déesse qui prenait vite son parti en face des choses nouvelles se dit : Eh

bien ! qu'il rencontre Christian soupirant à la lune aux abords de la vieille maison, ce sera donc une querelle entre tous les deux !

En ce cas, l'important c'était que le scandale fût public. Quant à la Fée des Eaux, que dirait-elle alors ? Plus que jamais elles seraient clouées ces fameuses lèvres innocentes qui ressemblaient, disait-on, à de la chair de cerise. Valence n'aurait garde d'attaquer, ayant assez à faire de se défendre ! Et voilà un procès qui aurait promptement changé de face.

Fredda en arriva bientôt presque à souhaiter cette rencontre entre les deux hommes. Curieuse d'en connaître les incidents, elle attendit Jean une partie de la nuit ; il ne revint pas. Le lendemain, tout le jour, elle recommença de l'attendre ; il ne paraissait point.

Le logis d'hiver loué par la maîtresse du beau palais italien de la Loire avait pourtant été choisi de façon à rendre aisées les visites secrètes ou discrètes. Il était situé dans une rue peu fréquentée, une haute maison y faisait face ; les locataires y étaient nombreux, mais ils appartenaient à ! a petite bourgeoisie de la ville, qui ne connaissait guère les personnes de la noblesse. Jean de Fresne n'avait pas à craindre les rencontres quand il venait, même au milieu du jour, frapper à une petite porte pratiquée dans le mur qui bordait la rue. Cette façade borgne aurait pu donner un caractère mystérieux au pavillon d'habitation qui s'élevait d'un étage seulement au fond d'une cour assez exigüe, mais la cour était plantée de lauriers-thym qui dépassaient le couronnement du mur et montraient leurs larges étoiles blanches épanouies, car ce sont des plantes de belle humeur qui fleurissent volontiers sous la bise ; ces fleurs égayaient le tableau et donnaient à cet asile de l'intrigue dorée un air tranquille de « maison bourgeoise. »

Rien n'y trahissait l'envie de se dérober aux regards des passants. A gauche, une serre formant aile se prolongeait jusqu'à la rue, et même aurait pu s'y ouvrir par une large porte cintrée, pleine jusqu'au milieu de sa hauteur. Il est vrai que les vitres de la partie supérieure avaient été soigneusement dépolies, la porte semblait condamnée. A droite était un passage voûté pour les voitures. Les écuries et les communs enveloppaient d'un côté le jardin qui s'étendait derrière la maison. Sur deux autres côtés, il confinait aux vastes jardins d'une communauté religieuse, et ce ne sont point les « Dames Blanches » qui s'aviseraient d'élever des boulingrins

chez elles pour regarder chez le voisin. Madame de la Blotterie était bien garantie de toute curiosité dans son nid d'hiver où, d'ailleurs, elle ne se cachait nullement, puisqu'elle y recevait les visites de mademoiselle de la Tréville. Les habitants de ce quartier modeste ne savaient rien de la nouvelle locataire, sinon qu'elle était très-riche, et ils virent qu'elle était belle. Ils apprirent que le logis avait été loué par l'entremise d'un jeune homme employé aux postes, qui n'avait point déguisé sa qualité, se donnant pour le fils du gérant des grands domaines de la dame. Aucun mystère.

Le salon donnait sur le jardin qui était beau, point resserré, grâce à l'espace ouvert à l'entour. De la fenêtre, on apercevait chez les Dames Blanches le clocheton d'un oratoire, but ordinaire de leurs processions. Sans doute, on entendait les chants religieux ; on pouvait recueillir l'édification dans son fauteuil. La pièce était à peine meublée, quoique très-remplie : des tentures de damas rouge à la muraille et des rideaux-de basin aux croisées ; des sièges de toute famille, les uns de rotin, les autres recouverts de coûteuses étoffes, des chaises dorées et des pliants, un air de campement et de hâte.

Un autre salon s'ouvrait entre cette pièce et la serre et ne recevait de jour que de l'une et de l'autre. Ce lieu obscur renfermait de riches et curieuses et savantes choses pour éblouir les yeux dès que les lumières étaient allumées. La muraille en était tapissée de satin violet que rehaussait un encadrement de feuillage d'or et qu'éclairait un tapis aux nuances très-claires, recouvert de deux précieuses peaux d'ours blancs. Deux torchères dorées supportaient deux lampes colossales en bronze du Japon, figurant un enlacement de monstres. La lumière venait de toutes parts, de deux candélabres reposant sur la cheminée en albâtre oriental, du plafond, dans un lustre de Hollande. En ce merveilleux boudoir, le similaire par la somptuosité du salon d'été de la Blotterie, tout ce qui n'était pas sombre était blanc et or, et cette opposition puissante était une invention de la déesse. Elle avait créé de sa main et de sa pensée ce séjour des enchantements inéluctables. Des ondes de parfum sortaient de la serre, une atmosphère troublante et tiède venait expirer autour d'elle. La soirée s'avancait ; elle était assise depuis une heure au coin du foyer dans un large fauteuil violet et or, elle-même toute vêtue de blanc.

Sans doute, ne croyait-elle pas en ce moment qu'il fût nécessaire d'ajouter à cette grande parure le charme vivant du sourire. Elle mordait à belles dents sa lèvre inférieure, la colère lui mettait au front des plis qui auraient bien pu passer pour des rides.

Pourquoi Jean de Fresne ne venait-il pas ? La pensée de Fredda sur la turbulence de son allié avait changé depuis vingt-quatre heures. Il imposait à son orgueil une épreuve aussi dure qu'à sa patience. Oserait-il donc encore agir seul ?

Qu'avait-il fait ?

Si la querelle s'était allumée la veille entre Artaset lui, peut-être craignait-il qu'elle n'empêchât le duel. Voilà pourquoi il ne se montrait point. Vraiment il se trompait. Il aurait bien dû savoir qu'elle ne serait jamais femme à se mettre en travers des coups du hasard, quand ils pourraient profiter à ses intérêts et à sa cause. Mais ce duel, est-ce qu'il était possible ? Elle n'avait ni à le désirer, ni à le craindre. Artus se garderait bien de jamais tuer M. de Fresne, par la solide et lumineuse raison que, l'ayant tué, il ne pourrait épouser sa veuve.

Pourtant il se passait des choses nouvelles. Lesquelles enfin ? L'impatience la dévorait. Et aucun moyen sûr de rien savoir de ce qui était arrivé !

Arrivé par sa faute.

Si vraiment, elle avait un moyen ; mais celui qui devait le lui fournir tardait comme Jean de Fresne. Tout le monde, ce jour-là, se mêlait de la faire attendre.

Il était onze heures. Dans la maison endormie, qui ne renfermait d'ailleurs qu'un très-petit nombre de servantes et un seul valet, dans les grands jardins du couvent, dans ce quartier désert, un profond silence. Aussi Fredda saisit sans peine un bruit léger qui paraissait venir de la serre. On eût dit un coup furtivement frappé contre la porte cintrée qui regardait la rue. Rapidement elle s'engagea sous le feuillage. On aurait alors reconnu qu'en dépit de ses airs de visage de bois, cette porte n'était pas condamnée. La partie pleine remonta le long du châssis vitré, grâce à un ressort caché sous un vase contenant une grande scolopendre et que la déesse ne déplaça point sans effort. Un homme entra en se courbant.

– Répondez-moi tout bas, comme je parle, dit-elle.

Apparemment, ce n'était pas la coutume de converser dans cet endroit, après tout, bien mal défendu des oreilles curieuses. La serre n'était pas éclairée : bonne précaution, car des mansardes on aurait pu voir des ombres passer sur le vitrage. L'homme se disposait à faire retomber le vantail et à replacer le vase.

– Non ! reprit sur le même ton madame de la Blotterie, répondez d'abord, car j'ai besoin d'un renseignement que vous irez chercher au dehors – au théâtre, dans les cercles, dans les cafés de la ville, que sais-je ? partout où se recueillent les nouvelles. Il me le faut à l'instant. M. de Fresne a dû avoir hier, aujourd'hui peut-être, une querelle...

– Dont l'issue vous inquiète, interrompit avec une évidente amertume ce singulier visiteur nocturne. Je n'ai rien entendu dire de pareil, madame, et je peux vous assurer que M. de Fresne, rentré au Plessis dans la nuit, n'en est pas sorti de tout le jour. Je le tiens de Sébastien . Besnard, qui était parti derrière lui pour le Clavier, qui est revenu en ville, et que j'ai rencontré ce soir.

Fredda respira largement. Ainsi Jean était allé se cacher dans son Plessis. Pourquoi ? Eh ! ne savait-elle pas déjà le principal ? Que la querelle n'avait pas eu lieu. Le plus probable c'était que Jean, la veille, n'avait point rencontré Artus et qu'il était retourné tout simplement chez lui pour y apaiser sa rage.

– A la bonne heure ! dit-elle. Suivez-moi donc, monsieur Guillaume.

Il n'y avait point à étouffer le bruit de ses pas sur le sable fin de la serre. A la vérité, le jeune homme était si ému qu'il s'embarrassa plusieurs fois, non sans bruit, dans les feuillages rampant au bord du chemin, et s'en alla donner contre un buisson de camélias ; les branches fouettèrent son chapeau, qu'il tenait à la main, et le lui arrachèrent. On arrivait déjà au cercle lumineux projeté par les torchères et les bougies du salon. La déesse, se retournant, eut le spectacle ridicule du chapeau roulant par terre et du malheureux se précipitant pour le reprendre ; elle arracha une fleur aux camélias, et la lui lança au visage :

– Tenez ! dit-elle, en souvenir de votre maladresse. Mais passez donc vite ! Le passage ici est dangereux.

Guillaume Dabin ne mit que trop d'empressement à obéir ; il marcha sur la traîne de la robe blanche ; on entendit le petit craquement de l'étoffe qui se découd :

– Mon Dieu ! dit madame de la Blotterie, vous n'êtes pas heureux ce soir !

Il arriva sous ces grandes lumières, rouge de dépit et de honte, maudissant sa gaucherie qui devait l'enlaidir. Le pauvre garçon ne savait pas qu'un peu de confusion ne gâte pas nécessairement un beau visage. Il était véritablement assez beau, et il n'eût tenu qu'à la déesse impitoyable qui faisait de lui l'instrument de ses desseins, de débrouiller tant d'avantages naturels si, de la même main qui le dépouillait de sa conscience, elle se fût également plu à raffiner un peu sa personne. Guillaume Dabin promettait d'être un jeune homme de bel air quand il aurait tout à fait cessé d'être le commencement d'un honnête homme. Pour le moment, il sentait encore le lils du gérant son père : mélange de petit rustique arrivé aux honneurs des emplois de l'État et de phénix de séminaire. Il venait tout habillé de noir, croyant encore cette grande tenue de rigueur pour toutes les occasions solennelles de la vie, les amoureuses même et les coupables, celles qui mènent aux joies célestes comme celles qui conduisent aux gouffres. Ses cheveux blonds auraient été charmants s'il ne les avait portés longs et plats comme les jeunes abbés. Ses yeux, d'un bleu sombre, étaient superbes, et quand enfin il osa les relever sur Fredda, ils exprimèrent tout ce qu'éprouvait à la fois ce pauvre petit cœur de vingt ans en proie à une si redoutable tentatrice, – des audaces sans frein, des peurs enfantines.

– Savez-vous pourquoi vous êtes troublé ce soir ? lui dit-elle. C'est que vous avez commis une faute. Je vois avec plaisir que vous en avez le sentiment. Vous n'êtes pas venu hier soir, et cependant vous saviez que j'étais ici.

– Je n'en étais pas sûr, balbutia Guillaume. Si vous m'avez attendu, je vous supplie de me pardonner.

– Je ne vous attends jamais, je vous reçois aux jours et aux heures convenus ; cela fait quelque différence. Enfin, qui vous a retenu ?

– Une visite de mon père. Il paraît qu’il avait eu le matin, avec vous, un entretien qui lui avait donné des pensées. Il sait que je vous suis dévoué jusqu’au déshonneur, jusqu’à la mort.

– Pas de phrases, interrompit madame de la Blotterie ; faut-il vous redire que je les déteste ? Ne prenez pas cet air de supplicié. Votre dévouement est sincère, exprimez-le simplement. Aurait-il le malheur de choquer monsieur votre père ?

– Veuillez m’écouter, je vous en prie, et jugez de ce que j’ai souffert. Mon père m’a dit aussi que M. de Fresne avait été vu la nuit dans le parc.

Fredda n’eut pas même le tressaillement le plus léger :

– Votre père a menti, dit-elle durement. Du moins, je n’en sais rien, mais je dois le croire. Si M. de Fresne a la fantaisie de se promener la nuit dans mon parc, ce qui n’est guère probable, d’autres pourraient l’imiter, et ce serait peut-être plus dangereux. Ceux qui me servent ne font donc pas bonne garde. Cela dit, je serais curieuse de savoir pourquoi cette imagination de votre père vous a fait souffrir ?. Est-ce par zèle pour ma réputation ?

Il fit un pas vers elle. Ses yeux étincelèrent, ses lèvres s’ouvrirent. Il n’osa.

La déesse se laissait doucement aller dans le large fauteuil violet et or et lui montrant un siège à l’angle opposé du foyer :

– Asseyez-vous là, devant moi, dit-elle.

Alors ce fut une fascination étrange. Fredda se tint un moment la tête renversée, puis, lentement, avec un petit rire doux comme un roucoulement de colombe, la retourna vers le jeune homme. Quel changement ! Ses yeux se fixèrent sur Guillaume Dabin. Lui, qui venait de retomber de toute la hauteur de son désir, s’était assis au bord de sa chaise, les mains sur ses genoux. Dans son désespoir de se sentir si peu de chose auprès de celle qu’il aimait si follement, il s’oubliait, il revenait naturellement aux attitudes du séminaire où il avait été élevé. Fredda, plus lentement encore, se pencha sur le bras de son fauteuil ; tout ce beau corps ondulait en se rapprochant du jeune homme, et bientôt elle l’enveloppa de son regard froid et brillant. D’abord il se redressa, comme s’il avait eu l’audacieuse pensée de résister au sortilège.

– Venez plus près, dit-elle.

Il obéit et fit avancer sa chaise.

– Si vous êtes resté hier loin de moi, reprit Fredda, c'est que *vous n'aviez rien*. Vous apportez aujourd'hui quelque chose. Donnez !

Guillaume, vaincu, fouilla dans la poche de son habit et y prit une lettre. D'un geste rapide, Fredda la saisit, mais ne retira pas la main qu'elle tenait. Le dos de cette main blanche et lustré s'offrait à la bouche du jeune homme qui lui couvrit de baisers. Jouis de ta récompense, mi séraphin ! Elle était douce, mais le sentiment de l'action qui la méritait était trop amer. Guillaume eut un de ces accents soudains et convulsifs qui semblent être les cris de l'âme déchiré et qui sont plus douloureux que des sanglots,

– Satan ! murmura-t-il.

– Monsieur Guillaume, dit-elle en se levant paisiblement pour gagner une petite table de laque placée dans un coin de la chambre, près de la porte du premier salon, voilà un vilain mot. Il serait dit par tout autre qu'il faudrait en rire, car ce ne serait que de l'emphase vulgaire et de la littérature surannée ; mais dans votre bouche, à vous qui avez reçu l'éducation de maisons religieuses, il a un sens réel. En vérité, vous semble-t-il que je vous damne parce que je permets à votre amitié de me servir ? J'use un peu de l'influence que vous m'avez donnée vous-même sur votre bon cœur. Je non ; vois en tout ceci rien de satanique ; je n'y vois même rien que d'honnête, car nous travaillons ensemble pour une bonne cause.

– Celle de M. de Fresne ! s'écria-t-il. Croyez-vous à votre tour que je sois un petit enfant qui ne sache point voir les choses ? Cette cause, vous êtes résolue à la faire gagner à monsieur Jean, comme vous dites quelquefois – ou même Jean tout court – contre sa femme. Mais n'est point pour que jamais il la reprenne avec lui. Elle, vous ne travaillez qu'à la perdre. Quand cela sera fait, il sera triomphant et libre. Alors M. de Fresne ne sera plus obligé de cacher pour venir la nuit chez madame de la lotterie, si elle consent à le recevoir.

– Je crois, dit-elle, que vous revenez à la sottise invention de votre père. Ne vous flattez donc pas de n'être plus un enfant, puisque vous ne savez point deviner les excellents motifs de MM. Dabin pour vous faire de ces beaux contes. – En revanche, reprit Guillaume, je devine les sentiments qui vous

rendent si passionnée pour les intérêts de M. de Fresne. Je ne suis point aveugle.

L'enchanteresse se rapprocha du jeune homme, et posant sa main sur son épaule :

– Vous avez les yeux d'un petit jaloux pour qui l'on a été trop bonne, dit-elle ; fermez-les et rêvez !

Déjà elle retournait vers la table, toujours armée de la lettre.

– Non ! lit Guillaume en se levant avec violence, car le rêve me tue lentement, et si je ne trouve point le courage de m'en défendre, le réveil m'achèvera. Qui me dit que la liberté va suffire à M. de Fresne et à vous ? Allez ! je sais bien que dans votre pays, où vous pouvez retourner, puisque vous êtes assez riche pour porter partout avec vous ce qui remplace les beaux soleils, je sais bien que le divorce c'est la loi.

Fredda eut un sourire muet, expression de sa vive surprise. Guillaume Dabin lui prêtait les mêmes projets que Christian Artus essayait de faire partager à la femme de Jean de Fresne. Il y a de singulières rencontres.

– Ce que c'est que d'être de Norwège ! dit-elle. On soupçonne toujours en vous des pensées d'un autre monde. Attendez, monsieur Guillaume, je vous répondrai tout à l'heure. Vous voyez bien que *je suis au travail*.

Sur la table de laque il y avait des feuillets de papier blanc, un verre plein d'eau, et dans le tiroir elle avait pris une petite éponge très-fine. La besogne, en effet, était délicate. A l'aide de cette éponge, elle humecta le papier et y posa la lettre dont l'enveloppe n'était que gommée. Un cachet de cire, c'est un rempart, mais c'est aussi une enseigne. Comment aurait-on pu croire à l'office de l'hôtel de Civrè que les lettres reçues par madame Valence venaient de Sébastien Besnard si elles avaient été scellées avec une empreinte portant une devise ou des armes ? La déesse était bien attentive à son travail, – un travail de démon encore, celui-là, – toujours suivant la langue des maisons religieuses.

– Si vous me priez d'attendre, continua Guillaume, c'est que vous êtes embarrassée peut-être !

Il s'enhardissait par la douceur apparente et la patience de madame de la Blotterie, qui ne l'écoutait même plus.

– Ah ! ce divorce ! il me tourmente la nuit et le jour, reprit-il. Ce qui me dévore surtout, c’est de penser qu’il aura été mon ouvrage. C’est moi qui aurai perdu madame de Fresne en dérobant ces lettres pour vous les livrer, moi qui aurai affranchi M. de Fresne de toute obligation d’honneur envers sa femme. Et c’est pour cela que j’aurai trahi tous mes devoirs, que j’aurai sali le nom de mon père qui est un vieil honnête homme ; c’est pour cela que je cours à la prison et à l’infamie !

– Encore des phrases ! dit Fredda revenant à lui, la lettre à la main, l’enveloppe bâillant, le pli ouvert. Et quelle exaltation, monsieur Guillaume ! Je vais la faire tomber d’un mot bien simple et bien uni, comme j’aime à en dire. Je vous fais le serment que je n’ai jamais pensé au divorce pour M. de Fresne. Je vous jure que je n’épouserai jamais personne, et lui moins que tout autre, – jamais !

En même temps, sous la lueur des grands candélabres de la cheminée, elle extrayait avec précaution la lettre de l’enveloppe ; elle la déplia, lut les premières lignes. Alors, elle se jeta sur Guillaume Dabin, et le saisissant par le bras :

– Il paraît que vous avez commencé à vous défendre du rêve, par crainte qu’il ne vous tue ! lui cria-t-elle. Vous aurez été repris par vos scrupules de séminaire ! Ceci est la septième lettre. Où est la sixième ? Vous me l’avez dérobée, vous m’avez trahie parce que vous avez eu peur, parce que vous avez été lâche. Si je prenais ma revanche, moi ! Si je vous chassais !

XVIII

Vends donc ta conscience et ton âme, pauvre hère, pour recueillir en échange de si dures paroles ! Si tu as une fois hésité devant l’accomplissement du mal, on te nommera lâche. Et n’espère point de

rachat, jamais 1 Il n'y en a plus de possible. Tu t'es vendu. Exécute ton marché, ou l'on te chasse. Obéis, et l'on te payera en sourires qui te rendront fou, en regards qui te brûleront le cœur. Tu sais bien que tout cela ne saurait être que mensonge ! Comment croiras-tu que tu puisses être jamais aux yeux de la déesse autre chose qu'un fils de valet !

La première pensée de madame de la Blotterie en s'éveillant le lendemain fut qu'elle avait bien rescellé la chaîne de Guillaume Dabin. Quelle habile colère ! C'est que, vraiment, elle la ressentait alors. N'y aurait-il de puissant que ce qui est sincère !

La faute de ce méchant garçon était grave, les conséquences, heureusement, en demeuraient sans portée. Oui, il avait laissé passer cette sixième lettre par une composition soudaine avec lui-même, profitant de ce qu'elle ne portait pas le timbre de Boisdemetz, se réservant l'excuse d'un défaut d'attention, si celle dont il trahissait les vues venait à le confondre. Fredda l'avait bien confessé. Un enfant ! D'ailleurs il lui avait été aisé de voir que le nouveau billet n'était que la répétition du précédent ; c'était même ce qui lui avait ouvert les yeux. Artus revenait sur le divorce, faisant allusion à des choses précédemment dites ; il lui paraissait avec raison délicat de les redire. Cette septième lettre n'était point retournée comme les autres dans le paquet de la poste pour être distribuée le lendemain. Malgré les prières et les larmes de Guillaume lui disant qu'elle achèverait sa perte, Fredda l'avait gardée.

Qu'en ferait-elle ? Cela, elle ne le savait encore. C'était un instrument de combat ; mais il en faudrait expliquer la possession. On y réussirait peut-être. En attendant, elle le tenait. Quant à Guillaume Dabin, plus que jamais épouvanté de ce qu'elle l'obligeait à faire, il n'en serait que plus fortement à elle.

Quel pouvoir magique que celui de la beauté. quand on ne connaît surtout ni les attendrissements du cœur ni le feu des sens, quand on est sûre de demeurer toujours maîtresse de ses armes ! Mais aussi quel abaissement d'avoir été forcée à les livrer, et quel ressentiment caché, implacable contre celui à qui l'on ne s'est point donnée, mais par qui, suivant le langage de la déesse, on a dû se laisser prendre ! Voilà ce que Fredda pensait, en s'abandonnant, descendue de son là, aux soins de ses deux filles de

chambre. Les miroirs lui renvoyaient sa merveilleuse image, et, tandis qu'elle se complaisait dans l'admiration de la statue de neige presque sans voiles, des bouillonnements de haine l'agitaient au souvenir du mépris tranquille de Christian Artus qui n'avait jamais eu envers elle le commencement du désir, pas même de la curiosité ; au souvenir du bonheur insolent de Jean de Fresne, qui avait eu la possession.

La richesse coûte cher quand pour la conquérir superbe et pleine il a fallu risquer des actions qui demandent un complice. Toutes les causes d'alarmes qui troublaient la déesse à cette heure lui venaient de Jean, comme lui étaient venus du farouche et joli maître du Plessis tous les dégoûts, toutes les contraintes de sa belle vie depuis sept ans. Jean était son esclave, comme Guillaume Dabin, mais à quel prix différent ! Encore l'esclave faisait-il le rebelle. Depuis deux jours, il se cachait. Le troisième allait-il s'écouler sans qu'il vînt apporter sa confession ou des nouvelles ? Que comptait-il faire ? Surtout qu'avait-il fait ?

Habillée, elle descendit au jardin sous un furtif rayon de soleil. Dans son « pied à terre » de la ville, elle jouissait de bien plus de liberté qu'à la Blotterie. La tête nue, elle se mit à marcher dans les allées sous un vent aigre, car l'embellie n'avait guère duré, le rayon tremblant disparut. Le froid qui la pénétrait la fit songer à son pays. Ah ! les choses se gâtaient autour d'elle ! Bientôt peut-être elle n'aurait point de meilleure ressource que de chercher un refuge dans la maison de famille des Artus, pieusement rachetée par ses soins. C'était peut-être le pressentiment de l'avenir qui lui avait dicté cette ironie diabolique. Démasquée, soupçonnée, sinon accusée d'avoir aidé le hasard à précipiter la fin du vieil Artus, maître de tant de biens, et de n'avoir pas ensuite apporté tout le butin au partage, sortir de France ne serait qu'une prudence nécessaire. Vivre en Suisse, en Italie, dans ces contrées aimées par la mode autant que par la nature, qui sont les grands chemins de l'Europe, ce serait s'exposer à des rencontres épineuses. Les lacs de Norwège ont l'hiver une robe de glace sans tache, et l'été un manteau d'azur sans rides, Christian Artus dans ses lettres à Valence, Guillaume Dabin, dans le grand éclat de ses craintes jalouses, avaient exprimé la même pensée l'un et l'autre : Tous les ciels rient aux heureux ! –

Vous êtes assez riche pour porter partout avec vous ce qui remplace le soleil. – Ils avaient raison tous les deux.

Seulement, lorsque Guillaume Dabin s’imaginait que si jamais elle devait quitter sa deuxième patrie pour la première, ce serait en compagnie de M. de Fresne, ce petit Guillaume avait candidement tort. Sa jalousie ne lui avait ouvert qu’à demi les yeux : il devinait un lien existant entre elle et le maître du Plessis ; il ne savait pas de quel cœur impatient elle supportait d’être liée.

En ce moment, l’unique serviteur mâle de cet étroit logis accourut à elle. Quelqu’un sans doute l’attendait dans la maison et l’on venait l’en avertir. Un visiteur ? Jean ? Enfin !

C’était lui. On l’avait introduit dans le salon banal, le *campement* qui précédait le paradis. Elle lui vit en entrant la mine si sombre qu’aussitôt elle devina une partie de ce qui était arrivé.

– Vous pouviez livrer la bataille en choisissant le terrain et l’heure, vous avez fait le compagnon d’avant-garde et vous avez été battu, lui dit-elle. Comment ? Je n’en sais rien. Mais vous l’avez été. La honte alors vous a saisi encore une fois et vous êtes allé vous cacher dans votre Plessis. Est-ce vrai, celà ? Ai-je touché juste ? Dites-le.

– C’est vrai.

– Vous avez rencontré Christian Artus au-. tour de l’hôtel de Civré. Ce n’était que trop facile, puisque vous commettiez la folie d’aller l’y chercher. Mais vous étiez en proie à l’une de – vos plus méchantes colères, il était de sang-froid. Qu’y a-t-il d’étonnant à ce qu’un furieux soit battu par un homme calme ?

– Battu ! s’écria-t-il. Pour l’amour de Dieu, employez un autre mot. Vous voyez bien que celui-là me met hors de moi. Écoutez.

Il raconta tout, et il n’était pas toujours aisé de l’entendre. Les confessions des loups sont entremêlées de grincements de dents.

– Là, disait Fredda, apaisez-vous, je vous en prie. Ainsi vous avez suivi votre rival dans un labyrinthe de rues obscures. Je dis à dessein ; votre rival !. Et vous l’avez assailli ?. Décidément vous aimez votre femme. Malheureusement, vous n’avez pas été le plus fort. Mais vous vous en étiez pris à un homme généreux qui n’abuse point de ses victoires. Sans quoi il

conduirait déjà madame de Fresne sur la route de Suisse. Elle a beau faire la délicate, elle se laisserait enlever, la brebis ! Alors, vous pourriez bien courir après ces heureux amants !

Enfin, continuez votre récit. Christian Artus vous a mal accommodé, mon pauvre ami, Goliath a terrassé David. Une seule chose me paraît obscure mais louable dans le tableau de cette lutte héroïque, c'est le défaut de suites. Je vois que vous avez eu la sagesse de ne point demander réparation à votre ennemi.

– Il me l'a refusée, répondit Jean. Si je lui avais envoyé le lendemain deux personnes chargées de mes intérêts, suivant l'usage, il aurait donné la raison de son refus. Ne raillez plus, car vous cesserez d'en avoir envie quand je vous l'aurai dite. Sang Dieu ! vous n'aviez point tort de penser qu'un jour il pourrait me reconnaître pour l'homme qui fuyait devant lui dans le parc de la Blotterie, il y a sept ans. Il m'a reconnu.

De tous les sujets de crainte que cette rencontre lui avait donnés, celui-là était le seul auquel Fredda n'eût pas songé. Trois mois auparavant, lorsqu'elle faisait part de ce péril à Jean de Fresne, ce n'était qu'un jeu, elle n'y croyait pas. Aussi le coup fut terrible parce qu'il était imprévu.

– Suivez mon conseil, monsieur de Fresne, murmura-t-elle ; rassemblez ce que vous avez de précieux et mettez-vous en voyage. Je ne demeurerai point en arrière. Prenez le Midi, je prendrai le Nord.. Pour vous comme pour moi le plus tôt sera le mieux.

– Vous voilà prompt à désespérer, fit-il, vous savez bien pourtant que cet homme aime madame de Fresne. C'est par là que le misérable est lié.

– Vous avez peut-être raison. Non, il ne faut pas nous laisser abattre... Quels soupçons a-t-il ?

– Les pires de tous. Il n'a jamais cru à la mort naturelle de son oncle et il me l'a dit. Mais pensez-vous qu'il songe à lui faire connaître ces soupçons à *Elle* ? Il aurait peur de blesser de chastes oreilles. C'est un amoureux délicat. Voulez-vous considérer qu'elle ne répond pas à ses lettres ? S'il se tait dans les siennes, elle n'apprendra donc rien. Sang Dieu ! s'ils pouvaient échanger ce qu'ils savent l'un et l'autre ce serait le danger ! D'ailleurs, partez si cela vous plaît. Perdu ou non, moi je reste. Elle ou lui, ou tous les deux, il faut que je les tue !

Fredda le regardait avec attention. Quel changement ! Trois mois auparavant, quand elle jouait pour le ramener à ses pieds la comédie de la vente de ses biens, il lui disait avec rage : Je ne veux pas que vous partiez ! Maintenant, il venait de lui dire : Partez si cela vous plaît !

Trois mois auparavant, quand elle prenait tant de plaisir à lui prouver qu'un jour Valence aimerait Artus, il disait seulement : Elle sait que je ne le souffrirais pas. Il lui en coûterait trop cher ! Il venait à présent de s'écrier : Je la tuerai !

– Vous demeurerez pour la vengeance, répondit-elle avec un sourire. Il y en aurait une bien plus raffinée, ce me semble, à laquelle vous ne songez pas. Ce serait de tuer votre rival tout seul et de reprendre votre femme.

Il tressaillit et ne dit mot. Fredda sourit plus franchement, elle avait achevé de s'éclairer.

– Vous me rendez la confiance, reprit-elle. C'est aussi contagieux que c'est beau, le courage ! Je le reçois de vous à présent, au lieu de vous le donner. Oh ! je l'avoue sans fausse honte. Ainsi voilà qui est bi-en arrêté dans votre esprit et qui commence d'entrer dans le mien 1 Christian Artus se taira parce qu'en effet il n'a qu'à se taire. Félicitons-nous de ce que votre rencontre à tous deux ait eu lieu dans le quartier désert que vous venez si bien de me peindre. Ailleurs vous auriez pu vous heurter à des témoins incommodes ou trouver des oreilles ouvertes.

– Nous avons eu un témoin.

– Vous avez eu ? . Ce témoin était donc un ami, car il paraît ne vous causer aucune alarme.

– C'est le fermier du Clavier, Sébastien Besnard. Il était en ville, et il avait quitté l'hôtel de Civrè, sans doute pour se rendre aux prières du soir dans la chapelle voisine. Encore un saint homme ! Il revenait au logis par le chemin le plus difficile, mais le plus court. J'imagine que le bruit de la lutte l'aura engagé à presser le pas. C'est lui qui m'a arraché à l'étreinte de ce maudit géant qui m'étouffait.

– Un ami, répéta Fredda. Je vous le disais bien.

– Le plus irréconciliable de mes ennemis. Il a entendu ce que Christian Artus me jetait au visage ; mais il a aussi entendu mes reproches à l'adresse

de madame de Fresne, sa chère maîtresse ; il sait que cet homme a osé lui écrire, car je l'ai dit.

– En termes vifs, je suppose. Ce devait être une belle querelle !...

– Voilà pourquoi je ne crains pas le fermier du Clavier. Celui-là encore se taira pour deux raisons. La première, c'est qu'il s'était accoutumé à voir dans sa maîtresse la vertu descendue sur terre. Il déchanté à présent ! Son idole est un peu gâtée ! La seconde raison, c'est qu'il croit posséder tous ses secrets, il ne se trompe guère ; et cependant elle ne lui a pas confié celui qu'elle a surpris, celui qui aurait pu nous perdre. Je l'ai bien vu. Il me hait, il se serait joint au Norvégien contre moi, il n'a soufflé mot. Précisément parce qu'elle ne lui a rien dit, jamais rien, sur ce qui s'est passé à la Blotterie, il y a sept ans, il demeure incrédule. C'est un compagnon prudent, il ne se risquera pas à rien rapporter à la légère.

– Pas même à madame de Fresne, quand il la reverra.

– Il la reverra désormais rarement, et se clouera la bouche, car il faudrait parler d'Artus. Je le connais, il ne le fera pas.

– Oh ! dit Fredda, vous n'avez pas seulement retrouvé le courage, vous avez rencontré la politique. Monsieur de Fresne, quelle métamorphose ! Ce que c'est que la force d'une bonne haine comme celle qui vous souffle au cœur. Et moi qui vous croyais vaincu, vous cachant dans votre Plessis !.

– J'ai passé deux jours à rassembler des documents pour le Mémoire de l'avocat, en réponse à celui de madame de Fresne. Sang Dieu ! il sera venimeux, je vous le jure !

– Vous faites un Mémoire, continua la déesse, qui marchait de Surprise en surprise. Oh bien ! je vais vous donner de quoi l'enrichir. Prenez cette lettre.

– Une de celles qu'il lui a écrites ! dit-il en saisissant le pli qu'elle lui présentait.

– Au lieu de la rendre à Guillaume Dabin, je l'ai gardée. Mais songez que c'est une arme à deux tranchants ! comment cette preuve sera-t-elle arrivée dans vos mains ? Les juges vous le demanderont, ils sont curieux. Oh ! ne levez pas les épaules ! Je sais bien que vous avez abjuré toute crainte ; cependant, si vous étiez de nouveau terrassé !...

– Prenez-vous plaisir à me rendre fou ? s'écria-t-il.

– Ce serait bifini pour votre sécurité et pour la mienne, reprit-elle sans s’arrêter à sa colère. Oh ! quant à moi, n’y songez pas, je vous en prie.

Il n’y songeait guère, et c’est ce qu’elle admirait davantage.

— ... Mais vous, peut-être allez-vous, de gaieté de cœur, vous jeter dans le gouffre !.

– Que m’importe ? dit Jean. Il faut que je leur rende outrage pour outrage. Il faut que j’accuse publiquement cet homme. Si mes coups se retournaient contre moi, je sais ce qu’il me resterait à faire !.

– Ce que vous aimeriez mieux, avec assez de raison, -faire aux autres, vous tuer pour échapper aux suites de tant d’actions téméraires. Jean, sachez que je ne m’en consolerais point.

Il s’arrêta court et la regarda. Il croyait à une raillerie encore, elle aurait été sanglante ; mais les yeux brillants de la déesse lui apparurent comme sous un voile humide.

– Vous en doutez ! fit-elle.

Et il baissa la tête ; ses mains tremblaient.

– Allons ! pensa Fredda, il ne sait pas encore bien laquelle il aime !

Un instant après, il sortait. Fredda l’entendit qui refermait bruyamment la porte extérieure de la maison donnant sur la rue.

– Va ! murmurait-elle. Et d’abord, tu me délivres ! Te voilà vraiment en bon train de te perdre tout seul. C’est toi que tu feras tuer comme un loup ! As-tu jamais été autre chose ? Quand tu n’y seras plus, pourquoi me poursuivraient-ils, *eux* qui deviennent décidément les plus’ forts 1 Christian Artus ne voudra point faire condamner le nom que sa femme a porté six ans. Et quant à la brebis, les bêlements amoureux sont si doux, lorsqu’on a dû si longtemps les étouffer sur ses lèvres. Je la connais ! si elle devient heureuse, elle recommencera d’être bonne.

Fredda tomba dans une de ses grandes méditations ordinaires, et n’en sortit que pour donner un ordre de départ. Elle allait regagner la Blotterie.

Tout en errant encore dans le salon, elle continuait à se parler tout bas :

– Mes plans ont encore une fois changé, disait-elle, je prends une nouvelle devise : Laisser faire !

XIX

« Sur sa demande en séparation de corps, le tribunal a cru devoir admettre madame de Fresne à la preuve des faits sur lesquels cette dame a fondé l'action judiciaire qu'elle a formée contre son mari. Le même jugement autorise M. de Fresne à faire la preuve contraire.

Les articulations de madame de Fresne débutent ainsi :

Le 30 octobre 187.., elle a épousé M. de Fresne, et, dès la deuxième année de son mariage, elle a souffert de la tyrannie d'un maître brutal, etc.

Madame de Fresne viole hardiment la vérité. Elle eût été recevable à dire : J'ai cru longtemps être heureuse ; mais la révélation de faits que j'ignorais est venue détruire mon bonheur passé. Alors, elle aurait pu rencontrer l'attention du tribunal, – sans parler de la crédulité publique.

Mais, il est trop évident que madame de Fresne n'a emprunté ses griefs qu'à sa seule imagination. En écrivant sa requête, et en dictant un mémoire à son avocat, elle était placée sous une impression dont la nature se démêle sans peine. Le tribunal n'ignore point que le cas ordinaire où une femme s'avise de trouver qu'elle ne saurait aimer son mari est celui où sa pensée sort de la maison conjugale et où son cœur se met en voyage. Tout porte à croire que ce cœur égaré s'en allait, déjà depuis un temps, à la dérive, le long du fleuve qui coule au pied de la maison que madame de Fresne habitait. Il ne sera produit ici pourtant aucune articulation téméraire. On ne se propose point par cette note de prendre une revanche, mais de rétablir la vérité.

Qu'on veuille bien dépouiller les faits de brutalité reprochés à M. de Fresne de l'exagération naturelle à la femme, et surtout à la femme passionnée contre son devoir, que reste-t-il ? Rien de précis, rien même de dénommé. En vérité, de si légères imputations peuvent-elles avoir, au moindre degré, la valeur juridique ?

Quant aux faits d'inconduite, que voit-on ? Le même système de vagues insinuations : une accusation hautaine jetée contre une malheureuse servante et que l'on prétend appuyer, dit-on, par le témoignage des gens du Plessis, tous gagnés à la cause de madame de Fresne par les grâces de cette dame. Et l'on peut croire que ces mêmes grâces irrésistibles n'ont point séduit que ces paysans, qu'elles ont porté au Plessis ou non loin de là le feu de la sensibilité dans des cœurs moins naïfs.

Tout donne à penser que madame de Fresne ne s'est pas déterminée du premier coup à accuser son mari de libertinage et d'adultère. La rancune et la haine l'aveuglant de plus en plus ont peu à peu déguisé à ses yeux la culpabilité de l'acte qu'elle allait commettre.

L'agression a été violente, la réponse sera modérée autant qu'elle aura été réfléchie. Mais peut-être sera-t-il demandé compte à madame de Fresne de ses propres démarches depuis qu'elle a quitté sa maison.

Examinons d'abord une première série de faits relatifs à une correspondance mystérieuse dont la preuve, au besoin, se trouverait dans les mains du défendeur.

Il ne la produirait que sous l'empire d'une nécessité douloureuse et à ses risques et périls. Encore une fois, il n'a point de passion, si ce n'est celle de faire prévaloir la vérité... »

Le *contre-mémoire* poursuivait sur ce ton. Tout d'abord il n'examinait rien, et par une première échappatoire, se déroba à ce qu'il venait de promettre. Il suffisait, pour le moment, que le venin fût répandu. Jean de Fresne avait bien dit que sa réponse serait empoisonnée.

Valence avait sous les yeux ce terrible factum. L'insolent envoi lui était arrivé le matin. Si jamais écrit manqua de « valeur juridique », pour s'exprimer comme l'auteur, c'était celui-là ; on ne s'en souciait guère. M. de Fresne avait trouvé un avocat jeune, avisé, sans trop de scrupules, qui, d'ailleurs, avait griffonné toutes ces belles choses sous la responsabilité d'un avoué peu clairvoyant, et, quant à lui, risquait au moins, dans cette aventure, une réprimande du conseil de son ordre. Il le savait bien. Aussi avait-il résolument violé les règles et changé la forme de ces compositions spéciales. Ces hardiesses auraient pu compromettre une meilleure cause auprès des juges ; mais l'inspirateur du contre-mémoire ne se faisait pas

d'illusion sur la sienne, et ce n'était pas devant le tribunal qu'il voulait la gagner.

Madame de Fresne épouvantée essaya de le relire. Il lui semblait que ces caractères se changeaient sous ses yeux en pointes aiguës qui venaient les déchirer. Elle comprenait tout ! Voilà donc pourquoi depuis plusieurs jours elle ne recevait plus de lettres d'Artus. Les misérables les avaient surprises et dérobées. Comment ?

Eh ! qu'importait le moyen employé ? Il avait réussi. Tout le monde à présent connaissait la *vérité* ! toute la ville devait sourire en disant :

– Le cœur de madame de Fresne s'en est donc allé à la dérive le long de l'eau ? Elle recevait des billets mignons, le mari les a confisqués au passage. Ce mari-là peut être méchant ; après tout, il est dans son droit.

Tout à l'heure, madame de Cosseins allait faire appeler sa nièce. – Je subirai un interrogatoire, murmura Valence. Que répondrai-je ?

La plupart des femmes seraient allées au plus court pour sortir, ne fût-ce qu'un moment, d'un si dangereux embarras. Elles auraient tout nié ; elles auraient dit : – Est-ce donc la première fois que la haine se met en frais d'invention, sans raison et sans honte, et qu'on voit un avocat se charger de développer l'imposture ? Ne me demandez pas ce que toutes ces insinuations veulent dire ? Je n'en sais rien.

Mais ce qui l'effrayait ce n'était pas surtout de mentir. C'était la pensée que ce mensonge serait une grande lâcheté. Allait-elle renier tout ce qui, depuis trente ans bientôt qu'elle était au monde, avait mérité qu'elle l'aimât, douloureusement, sans doute, et avec quels remords ! mais fièrement aussi, et avec quelles délices ! Si ceux qui l'accusaient venaient à le connaître, ce reniement indigne, ils l'en mépriseraient plus fort et ne l'en épargneraient pas davantage. Si celui qui en aurait été l'objet devait l'apprendre, comme elle descendrait à ses yeux !

Et puis ce n'était pas seulement pour obéir à une fantaisie cornue que madame de Cosseins s'était plu naguère à faire peindre sa nièce sous les traits de sainte Thérèse, sa deuxième patronne.

– Cela lui va fort bien, disait alors la tante Lotte. A la voir si robuste et si fraîche, on ne le croirait point : toute cette fleur de santé n'est pourtant qu'une violette mystique.

– J’ai commis la faute, pensait Valence. Je reçois le châtement. Je ne dois point m’en défendre. On ne le veut pas là-haut !

Un nouveau dessein se forma dans son esprit : Refuser de répondre, demeurer muette, insensible en apparence devant toutes les interrogations et tous les reproches ; tout entendre, tout supporter et se taire. – Les moralistes d’à présent qui ont dépeuplé les cieux ne connaissent guère ces états de certaines âmes féminines, pieuses et tourmentées, qu’un désir consume, qui boivent en même temps à la source fraîche du repentir et qui ne savent quel est le plus délicieux ou de l’amère ivresse de l’expiation ou des caresses du péché.

Pourtant une autre pensée venait à Valence et celle-là, moins mystique, mais plus humaine vraiment – ou plus inhumaine : la vengeance. Est-ce que l’infamie de Jean de Fresne ne la relevait pas de la parole donnée ? Est-ce qu’elle n’était pas la maîtresse de le précipiter dans l’abîme, avec Fredda ? et cela d’un mot. Est-ce qu’elle n’avait pas la disposition souveraine de l’instrument le plus sûr de leur chute, et quand il lui plairait, l’arme vivante qui devait les foudroyer ? Christian Artus serait de moitié, dès qu’elle le voudrait, dans l’œuvre vengeresse. Il aimait ce vieillard qu’ils avaient tué.

Oserait-elle ?...

Ah ! la redoutable résolution à prendre !... Elle rêva. Il lui sembla qu’elle l’avait prise. Et alors, qu’arrivait-il ? Voici la marche du songe :

Elle sort de l’hôtel de Civré sans être vue, par un passage abandonné, une porte à peine connue des gens de la maison, conduisant du jardin dans les cours des masures qui forment l’angle des deux rues. Elle va serrant son voile, dans ce quartier, où son visage est familier même aux enfants. Un fiacre passe, c’est une bonne fortune ; elle y monte et donne un ordre tout bas. Le cocher s’étonne, la distance est longue, c’est un marché à faire ; l’homme sourit, c’est chose conclue. La voilà bientôt dans les faubourgs, puis dans la campagne, sur le chemin fatal qu’on ne suit qu’une fois. On va, on ne saurait plus revenir. Les chevaux qui la conduisent ont l’allure passive et lente, et pourtant la route fuit derrière elle. Tout à l’heure. Ah ! ce sera le plus cruel instant ! Il faudra passer devant ce Plessis tant aimé, où doucement a coulé le miel des heures de la jeunesse.

Quelle joie de vivre alors ! Quel contentement de soi, des autres, du monde entier, de Dieu maître du monde qui ne pouvait manquer de faire à la fille des Givré et à l'héritière de Cosseins, une vie si belle ! Puis quel lendemain ! Non ! non ! point de regrets !. Il faut se méfier de ces souvenirs, car ils ôtent le courage. Celui qui a commis ce crime d'entrer dans une noble maison, comme un loyal époux, un masque sur le visage, et de lier à son cœur hanté par des ombres, dévoré de l'horreur de soi-même et du passé, un cœur si honnête et si pur en ces temps heureux, celui-là enfin va être puni !.

Mais s'il se trouvait là, sur la route, s'il devinait dans le fiacre aux stores baissés la voyageuse qui, pour le mener plus sûrement au gouffre, va se perdre elle-même à jamais ? Non, le terrible passage est enfin doublé. Jean de Fresne n'est pas au Plessis ; il est auprès de son abominable alliée, sans doute, de sa complice, de son démon, car c'est elle qui de cet enfant violent a fait un monstre. Là-bas s'élève une ruine moussue, puis court une muraille sans fin enserrant la haute et noire futaie, qui jadis faisait tant de peur à mademoiselle de Civré, quand elle était une fillette, quand la tante Lotte, ne croyant pas prophétiser même pour un peu, disait en riant à ses hôtes du Plessis : – Je veux vous montrer une grande et belle cachette d'amoureux : cela peut servir ; – et faisant alors atteler sa calèche, les conduisait à Boisdemetz.

Valence voulut s'arrêter dans son rêve, car ce n'était bien qu'un rêve encore ; mais il prenait d'instant en instant une réalité plus vivante.

La voiture continue de courir, franchit une barrière ouverte, suit les allées herbues sous la ramure, s'arrête au pied de la maison. Le maître accourt, puis demeure immobile. Sur son visage, il y a comme une pâleur mortelle, et pourtant une joie insensée dans ses yeux : Oui, dit-elle, c'est moi ! Vous m'avez appelée, je viens. Que gagnerais-je à demeurer plus longtemps loin de vous, que j'aime ? Nos ennemis n'ajouteront rien au manteau d'infamie dont ils ont chargé mes épaules. J'ai fait une épreuve et je sais à présent qu'on n'est jamais heureux parce qu'on a mérité de l'être. Le bonheur se vole. Eh bien ! je l'ai volé. Me voici. Ne craignez rien, ni pour moi, ni pour vous, si vous êtes capable de crainte. Allez ! nous sommes bien libres désormais. Ceux qui nous haïssent pour le mal qu'ils nous ont fait,

n'essaieront plus même de nous poursuivre, car je vous apporte de quoi les ôter de notre chemin.

La suite du rêve !. Mais il avait tant de force, que madame de Fresne allant à la crédence placée près de la cheminée, y prit, avec les billets d'Artus, la lettre autrefois commencée pour sa tante de Cosseins, dans cette soirée qui avait précédé le retour de Jean au Plessis, alors que croyant avoir tout à craindre, elle écrivait son *testament* pour la seule personne au monde qui pût désirer de la venger. Ce testament inachevé était un acte d'accusation contre ceux que la mort du vieil Artus avait faits si riches. Ces choses terribles étaient écrites ; plutôt que de les répéter de vive voix, il serait moins cruel de dire : – Lisez !

Maintenant elle était munie de tout ce qui pouvait être nécessaire au départ ; elle avait son trésor et ses armes, elle était prête. La chaîne allait-elle se souder entre la réalité et le songe ? Un bruit de voix se fit entendre dans l'escalier de la tourelle. La jeune femme reconnut les grands ramages de la tante Lotte. Madame de Cosseins ne faisait pas appeler sa nièce, elle venait de sa personne ; elle n'était pas seule. Le Père Mathias l'accompagnait.

Elle entra, brandissant au-dessus de sa tête le Mémoire de Jean de Fresne.

– Eh bien ! s'écria-t-elle, je l'avais souhaitée cette réponse. La voilà. Qui m'aurait dit ? Le petit furieux a trouvé un avocat qui lui ressemble. Une paire de loups. Avec cela, plus d'esprit que M^e Bautru. Mon enfant, que tu es à plaindre ! Que d'accidents et de vilenies pour démarier une honnête femme ! Ah ! les scélérats ! les menteurs !.

Là-dessus, tante Lotte de se jeter au cou de sa nièce. L'embrasseuse étant bien plus petite que l'embrassée, se haussa sur la pointe de ses petits pieds ; Valence sentit ces deux bons yeux humides sous ses lèvres qui tremblaient.

– Ainsi, ma tante, murmura-t-elle, vous ne croyez pas.

– Je ne crois pas un mot de ce qui est écrit dans cette pièce infâme. Et comment le croirais-je, quand je te connais si bien, que je t'ai élevée de mes mains avec tant de contentement de toi, ma pauvre petite ! Je te dis que c'est un tissu d'inventions abominables.

– De cruelles inventions 1 répéta le Père Mathias, regardant attentivement Valence. Je comprends la juste indignation qu'elles peuvent –

vous causer, ma chère fille. Aussi, bien loin de moi la pensée de vous troubler dans votre chagrin 1 Je viens pour vous offrir de tout mon cœur l'humble assistance de mon ministère.

– Écoute, fit la tante Lotte, est-ce que je n'ai pas toujours dit que le Père était un ange ?

– Madame votre tante, reprit-il sans ployer sous le compliment, a pensé que cette pièce injurieuse n'atteignait point que vous ; elle peut blesser une tierce personne dont l'humeur est fière et vive et lui suggérer le fâcheux dessein de se mettre en cause. Je ferais donc volontiers auprès de cette personne une démarche.

Valence repoussa la tante Lotte, et faisant un pas vers le prêtre :

– Une démarche ? dit-elle, y pensez-vous ? ou bien, est-ce que je rêve ? Une démarche ? Auprès de qui, mon Père, je vous prie ?.

– Mais, répondit-il, auprès de M. le marquis Victor de la Tréville que la réponse de M. de Fresne semble désigner assez clairement.

– Le marquis de la Tréville ? répéta madame de Fresne.

Elle eut un grand éclat de rire, se laissa tomber sur un fauteuil, porta la main à son cœur qui l'étouffait, et, au même instant, fondit en larmes.

– Mon Dieu ! s'écria madame de Cosseins, une crise de nerfs ! Il y a bien de quoi en avoir dix ! La pauvre enfant !

– Non ! répondit la jeune femme en se soulevant avec effort, ce n'est rien. Ainsi, ma tante, vous pensez que ces misérables ont voulu lancer cette calomnie contre Victor de la Tréville ; car ce serait bien une calomnie, allez !

Le père Mathias, plus que jamais, la regardait aux yeux, au fond du cœur. Elle se sentit de nouveau défaillir, car elle commençait à comprendre le jeu du prêtre : il avait sciemment donné le change à madame de Cosseins ; pour lui-même, il n'avait garde de le prendre.

– Il sait bien que ce n'est point Victor, pensait-elle. Si ce n'est pas lui, qui est-ce donc ? Voilà ce qu'il voudrait savoir.

– Si ce n'est le marquis, s'écria la bonne tante Lotte, qui donc veux-tu que ce soit, petite ? Il se peut bien que ce jeune fou, un gentilhomme par le cœur, mais par les manières un sanglier, et pour la naïveté un enfant, se soit permis de t'écrire. Après tout, le monde entier sait qu'il t'aime depuis qu'il

a commencé de se sentir. On sait aussi qu'il déteste ton mari et qu'il n'a point l'humeur accommodante. Je suis persuadé qu'une visite du Père Mathias au château de Guesne pourrait prévenir un nouvel éclat. Ne veux-tu point qu'il la tente ?

Madame de Fresne était retournée à son fauteuil.

– Je le veux bien, dit-elle d'un air indifférent. Pourquoi ne le voudrais-je pas, ma tante ?

– Tu n'en es même pas bien fâchée. Va, je ne te forcerai point d'avouer que ce petit Victor t'a poursuivie de ses hommages. Oh ! bien innocents !. Qu'est-ce une lettre ?. Avec beaucoup de méchanceté, les avocats pourraient-ils même en tirer quelque chose contre toi ?. Ils auront beau dire que ton cœur, au Plessis, s'en allait à la dérive. D'abord, ce n'est pas exact, puisque, pour arriver à Guesnes, il aurait dû remonter la rivière. Et puis le tribunal ne les croira pas. Les avocats sont plaisants, les juges sont sérieux. Pour le reste, tout est réglé. Le Père prendra ma voiture.

– Un trajet de quatre heures pour l'aller et le retour, dit le prêtre. Madame la comtesse, je vous rapporterai bientôt de bonnes nouvelles.

Visiblement, il croyait que Victor de la Tréville, en se disculpant, le mettrait sur la trace de la vérité. Valence suivait sa pensée, et se prit malgré elle à lever les épaules : – Il ne connaît pas le marquis ! se disait-elle. Victor sait ou devinera tout et certainement souffrira de le savoir ; mais il ne dira rien.

– Je vais donc donner des ordres, reprit madame de Cosseins. Aussi bien tu ne seras point fâchée non plus qu'on te laisse seule. Tu parais bien lasse, petite.

– Lasse à désirer d'en mourir, répondit Valence d'une voix profonde, et cela vous épargnerait peut-être bien des peines. Adieu, chère tante Lotte. Allez ! je vous ai tendrement aimée !

Sans sa pétulance-ordinaire, madame de Cosseins, qui gagnait déjà la porte, aurait entendu ces derniers mots, et peut-être l'auraient-ils ramenée en arrière. Ils ne furent point perdus pour le prêtre dont l'allure était bien plus lente :

– Ma fille, dit-il en étendant la main, que Dieu vous sauve !

– Dieu voudra plutôt perdre avec moi ceux qui ont fait le mal, répondit-elle. Adieu, mon père.

XX

Supporterait-elle désormais les regards de cette tante à la fois égoïste et tendre, sceptique envers toute la terre et si crédule quand il s’agissait d’elle ? Madame de Cosseins considérait sa nièce comme son œuvre et la défendait comme son bien avec sa vivacité ordinaire. Ceux qui s’avisèrent d’y toucher étaient des vilains, des menteurs, des infâmes. C’était pourtant une chose consolante et douce de se voir si fortement aimée par cette tante Lotte qui aimait si légèrement le reste du-monde. Mais aussi, lorsqu’elle serait éclairée, quels reproches et quel tapage ! Elle ne pourrait guère chasser la fille des Civrés du logis qui portait son nom, bien qu’elle l’eût racheté pour l’arracher à l’avarice de Jean de Fresne prêt à le vendre. Cela était heureux peut-être. La tante Lotte eût été capable de renvoyer la nièce félonne au couvent des Dames Augustines.

Et pour comble de honte, les religieuses, après l’éclat du Mémoire, auraient refusé de recevoir l’exilée.

Le P. Mathias offrait son alliance, il n’avait eu d’autre dessein que de le faire comprendre à la jeune femme en se rendant auprès d’elle avec madame de Cosseins ; mais il voulait des aveux en échange. Son voyage infructueux au château de Guesnes allait le rendre bien plus exigeant au retour. Valence pouvait, il est vrai, donner à ces aveux le caractère de la confession, ce qui leur ôterait toute contrainte humiliante ; mais, après l’avoir entendue, que pourrait donc le religieux pour elle ? La couvrir de l’ombre de sa robe. Cette protection respectée mettrait un frein peut-être aux bruyantes indignations de la tante Lotte, et la ramènerait à l’indulgence.

Madame de Fresne en perdrait-elle moins son procès contre son mari ? Ou si elle gardait encore quelque chance de le gagner, sa réputation en serait-elle moins entamée ?

Plainte et consolée dans la maison, raillée, décriée au dehors.

Le Père ne la sauverait pas des propos du monde. Il ne l'empêcherait pas de se demander sans cesse s'il ne vaut pas mieux les mériter tout à fait dans leur cruauté sans voiles que de les encourir à demi avec leurs ménagements hypocrites et moqueurs. Toute sa douceur ne saurait éteindre le désir d'être libre qui s'attisait en elle depuis que la liberté, à ses yeux, c'était l'amour ; et qui brûlait, avec des flammes si cuisantes depuis le matin, depuis que l'amour se confondait avec le droit à la vengeance. De sa main molle et savante qu'on sentait à peine, mais qui jamais ne laissait échapper ce qu'elle avait pris, il la conduirait entre les deux hautes murailles du devoir et du repentir. Il y a des sources fraîches et des gazons fleuris dans ces prisons de l'âme : ce n'en est pas moins la prison, elle n'en serait pas moins toujours captive.

Non !. ce qu'elle voulait, c'était la revanche écrasante contre ses ennemis, c'était la révolte éclatante contre les méchants ; c'était le bonheur, puisqu'il ne devait pas coûter plus cher que la soumission, les regrets et la servitude. Le Père Mathias, revenant de Guesnes, ne serait pas étonné d'apprendre que madame de Fresne avait quitté l'hôtel, car il devait certainement avoir compris le sens de cet adieu que madame de Cosseins n'avait pas même entendu. Pauvre tante Lotte !

Valence jeta un manteau sur ses épaules, descendit au jardin, chercha la petite porte, masquée heureusement par un bouquet d'arbres verts. Les misérables locataires des masures voisines étaient au travail ; on ne voyait aux fenêtres des cours que deux ou trois vieilles femmes et des enfants. L'un de ces marmots courut après la jeune dame de l'hôtel et lui demanda l'aumône. Valence lui donna une pièce d'or et l'embrassa. C'était un sacrifice au Dieu des pauvres et des petits enfants avant d'entreprendre ce qu'on pouvait bien appeler le dernier voyage.

Le *songe* se réalisa de point en point. Une femme voilée suivit la rue obscure, s'engagea sans être reconnue dans un quartier moins désert, héla un fiacre qui passait, fit avec le cocher un marché quelque temps débattu :

le fiacre traversa la ville, les faubourgs, s'achemina dans la campagne, franchit le redoutable passage du Plessis, les stores baissés.

Mais tout à coup, comme on arrivait au pied du coteau que couronnait la ferme du Clavier, la voyageuse fit glisser une des vitres, et, tirant l'homme par les plis de son manteau, lui donna l'ordre d'arrêter.

Ce n'est donc pas chose si aisée qu'elle l'avait cru d'aller se perdre ! On n'a vu, en partant, que le fond gazonné du gouffre où croissent les fleurs mystérieuses des mondes inconnus ; on a réfléchi sur le chemin, et déjà on ne fait plus que mesurer la portée de la chute. La voiture roulait ; quels combats ! Qui aurait dit à Valence que bientôt elle accuserait ce fiacre de courir trop vite !. Arrêtez !... Encore un moment !. Elle descendit, elle était à bout de forces et le cœur lui manquait.

Ce qui achevait de l'accabler, c'était l'épouvante de s'être trompée sur les sentiments qui lui avaient dicté cette résolution violente du départ. Tout son être pourtant s'élançait alors comme à tire d'ailes vers celui à qui elle allait se donner, parce que seul il méritait un présent si périlleux et si cher, parce que seul il était généreux et bon, seul il était fort !

Et voilà que maintenant tout son être aussi se cabrait, qu'elle demandait un délai, – le quart d'heure de grâce !

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, est-ce que je ne l'aime pas assez ?

Le cœur lui manquait. Elle avait senti qu'une étape était nécessaire ; mais pourquoi donc avoir choisi le pied de ce coteau que dominait la ferme du Clavier ? Était-ce l'instinct du salut ? Se disait-elle : – Si décidément je ne trouve point le courage de continuer et d'atteindre le but, le refuge est là.

Elle n'avait pas vu Sébastien Besnard depuis quatre jours et s'était demandé bien souvent la cause d'une négligence si rare ; il était plus vigilant d'ordinaire. Depuis le matin, elle n'avait guère pensé à lui. C'est que les choses avaient pris une tournure trop menaçante ; il ne lui semblait pas que, dans ce suprême danger, le secours de l'humble ami pût la servir. En était-il donc autrement à cette heure ? Que voulait-elle de Sébastien Besnard ? Elle ne le savait. Qu'allait-elle lui demander ? Rien. S'il s'étonnait de sa présence, s'il osait l'interroger sur un si singulier voyage, répondrait-elle ? Peut-être oui !

Et s'il lui disait : – Vous n'irez pas plus loin !... aurait-elle la lâcheté de l'en croire ? Non ! Pour cela, non ! Elle n'avait à prendre conseil que d'elle-même.

Mais, encore une fois le cœur lui manquait.

Elle descendit du fiacre, et, d'abord, ne s'achemina que bien lentement, car elle se soutenait à peine. Toute la campagne était déserte. Les prés étendaient à ses pieds leur tapis fangeux ; plus haut, c'était la vigne dépouillée : les ceps avaient des airs de squelettes ; plusieurs avaient été arrachés après la vendange et entassés au milieu du clos ; on aurait dit un monceau de vieilles armes rouillées. Le fleuve roulait son large flot et sa plainte monotone ; le ciel montrait comme deux étages de nuées. Sur un fond gris lumineux par place, comme s'il tamisait pourtant un peu de poussière de soleil, passaient de larges nuages noirs, frangés de blanc qui ressemblaient à des draps mortuaires.

Valence montait. A sa gauche, se voyait un bouquet d'arbres, un toit aigu parmi les branches, un clocher ; à sa droite, un autre clocher, une haute tour éventrée et toute noire, puis une masse énorme de ramure. De ce côté était Boisdemetz, de l'autre le Plessis. Ici le commencement de sa vie, l'aurore de toutes les joies, l'aube souriante de toutes les espérances ; là les crépuscules du bonheur coupable qui se cache.

Toujours gravissant le coteau, madame de Fresne ne regardait plus que le Plessis.

Personne dans la cour de la ferme. La porte de la maison était close ; Valence la poussa. Anne-Marie, la fermière, à l'une des extrémités de l'immense chambre, repassait du linge sur une table volante. A l'autre bout, près du foyer, deux hommes étaient assis, causant à voix basse. Madame de Fresne reconnut le compagnon de Besnard, étouffa un cri et fit un pas en arrière ; mais Anne-Marie déjà était auprès d'elle, l'entourant de ses grands bonjours et criant de joie, suivant sa coutume. Le fermier s'était levé :

– Femme, dit-il, laisse-nous.

Tandis qu'Anne-Marie obéissait avec humeur, le marquis Victor de la Tréville, car c'était lui, s'avança vers madame de Fresne :

– Comment êtes-vous ici ? lui demanda-t-il avec sa brusquerie accoutumée. N'avez-vous déjà plus d'autre refuge ? Avez-vous rompu avec

votre tante ? Peut-être aurez-vous fait encore cette imprudence ! Madame de la Tréville, ma grand'mère, me disait ce matin : – La pauvre enfant se sera bien perdue par sa faiblesse. Il n'y a que vous qui auriez pu la sauver d'un accident qui la compromet si fort ; vous auriez imposé silence à la fâcheuse passion de votre ami. – Ma grand'mère avait raison. Il n'y avait que moi ! J'aurais pu empêcher ces lettres.

Valence fléchissait sous la dureté apparente d'un si singulier accueil et cherchait des yeux une chaise à ses côtés.

– Victor, murmura-t-elle, j'aurais bien fait de suivre ma première pensée en vous voyant.

– Oui, reprit-il, de vous retirer parce que j'étais là. Les femmes font-elles jamais autre chose que de mépriser ce qui est sincère et de méconnaître leurs vrais amis ?

– Là, dit Besnard en faisant avancer le siège que cherchait Valence et où la jeune femme se laissa tomber en se couvrant le visage de ses mains, vous serez toujours trop rude, monsieur le marquis. D'abord, comment madame de Cosseins aurait-elle chassé sa nièce ? Est-ce que cela est possible ? Et puis, les choses n'en sont pas arrivées où vous dites. Il faudra que M. Jean confesse d'où lui est venue cette lettre qu'il tient. On a des soupçons à la poste, où l'on a lu le Mémoire, et l'on a mis le fils Dabin dehors, ce matin même, en le menaçant de la prison. Dabin le père, le gérant de la Blotterie, a les yeux depuis longtemps ouverts sur de vilaines choses et vous savez mieux que personne qu'il erra parlé longuement avec quelqu'un qu'il n'est pas utile de désigner par son nom.

Valence écoutait de toute son âme. Elle croyait deviner ce quelqu'un qu'on ne nommait pas et que le vieux Dabin était allé trouver ; mais le marquis interrompit Besnard.

– Toi, dit-il, ne la trompe pas. Tu me disais tout à l'heure ; – il n'y a qu'un seul moyen de la sauver. Tu ajoutais que, si tu étais demeuré au service, tu serais officier ; qu'alors tu pourrais te mettre en état de dire deux mots à des hommes placés comme le maître de Boisdemetz ou le maître du Plessis, et que tu saurais bien écarter de son chemin l'un ou l'autre.

Valence eut un geste indigné, voulut se redresser et retomba sur sa chaise :

– Victor, songez-vous bien à ce que vous dites ?

– Quant à moi, continua le marquis, tu sais que je suis venu au Clavier seulement pour que nous parlions ensemble de ce qui devient si difficile. J’ai dit ensuite ce que je pensais devant madame de Fresne, et j’y ai mis un peu trop de franchise et de liberté peut-être ; mais une compagne d’enfance peut me le pardonner et il fallait qu’elle entendît une fois la vérité. Une fois n’est pas coutume. Toi-même tu la blâmais, il n’y a qu’un moment.

– C’est vrai, dit le fermier.

– Voilà donc, balbutia Valence, pourquoi vous m’aviez abandonnée, Besnard ?

– Nous voulons tous les deux la défendre. Ce que tu ne feras point, toi qui es honnête et brave, parce que tu n’es qu’un fermier, moi je pourrai le faire. Il y a deux hommes qui vous ont mise en grand péril, Valence de Fresne. En ne sachant pas résister aux obsessions d’un étranger, vous qui aviez été jusqu’à présent si droite et si loyale, vous avez donné de terribles armes à celui qui, après tout, est encore votre maître. Christian Artus vous a causé plus de mal en vous aimant que votre mari en vous haïssant de tout son lâche et méchant cœur ! Et maintenant que faire, et contre lequel des deux tenter quelque chose.?.

Il s’arrêta, puis il eut un rire violent et prolongé :

– Un autre que moi vous demanderait une grâce, reprit-il. Ce serait de déterminer votre choix. Duquel de ces deux hommes préféreriez-vous être délivrée ?

La tête de la jeune femme s’affaissa sur sa poitrine. Besnard saisit le bras de Victor :

– Vous n’êtes plus maître de vous, lui dit-il à demi-voix. Allez-vous-en, monsieur le marquis. Vous voyez bien que, le voulût-elle même, elle ne pourrait pas vous répondre. Je crois qu’elle va défaillir.

– Appelle donc ta fermière pour la secourir, répondit Victor sur le même ton ; je la soutiendrai un moments’il le faut, et puis je t’obéirai, car j’aime mieux ne point la voir.

Et tandis que Besnard se dirigeait vers la chambre voisine, il se pencha rapidement-à l’oreille de madame de Fresne :

– Si je devais en tuer un, dit-il, . vous savez bien que ce ne serait pas celui que vous aimez. Je veux que vous continuiez de vivre honorée ; mais je veux aussi que vous viviez heureuse. Adieu.

On eût dit que Besnard, en s'éloignant un moment, savait bien ce qu'il faisait ; il n'eut garde d'appeler Anne-Marie, et dès que le marquis eut quitté la chambre, il revint lentement vers Valence. Madame de Fresne s'était levée par un grand effort. Une de ses mains s'appuyait encore à la chaise, l'autre demeurait sur ses yeux et le fermier vit des larmes rouler entre ses doigts.,

Pourquoi pleurez-vous ? lui dit-il de sa voix grave. Celui à qui nous demandons dans nos prières de nous préserver des tentations, ne vous les a pas épargnées. Le jeune homme n'a pas deviné pourquoi vous étiez ici. Je le sais, moi. Ce sont de mauvaises pensées qui vous ont mise en chemin ; vous ne les avez pas écoutées jusqu'au bout et vous êtes venue au Clavier, parce que l'ombre des chênes de Boisdemetz, là-bas, vous a fait peur. Je vais vous reconduire à la ville, mais il faut que vous sachiez tout auparavant. Il se prépare beaucoup de choses contre M. Jean et la dame de la Blotterie, qui ne s'est pas assez méfiée du vieux Dabin. Le gérant est allé trouver le marquis Victor, qui déteste votre mari, parce qu'il vous a fait du mal. Sûrement, il vaudrait mieux pour vous être veuve que de voir le maître du Plessis sur un banc, entre deux gendarmes, devant des juges. Cela vaudrait aussi bien mieux pour lui. Et si M. Victor est le bras qu'on a choisi là-haut.

– Besnard, murmura Valence, je vous prie, je vous commande de vous taire.

– Ce n'est plus possible, reprit le fermier. Quant à moi, je n'aurais cru qu'à beaucoup de colère dans le vieux gérant, si je n'avais entendu les paroles du maître de Boisdemetz à M. Jean, l'autre nuit.

Cette fois, elle s'élança vers lui et lui saisit les mains :

– Quoi ! s'écria-t-elle, que dites-vous ? Ils se sont vus !

– Ah ! fit Besnard, cela aussi, vous l'ignorez ; vous ne savez rien. Oui, oui, écoutez.

Ce fut un long récit, à chaque instant interrompu par les interrogations avides de Valence, quelquefois par ses cris de surprise, et d'épouvante. Ainsi Jean de Fresne avait osé accuser Christian Artus de lui avoir dérobé le

cœur de sa femme. Quelle dérision ! Mais Artus, en retour, lui avait demandé compte, de sa présence, la nuit, dans le parc de la Blotterie, au moment où le vieil armateur allait rencontrer une si terrible fin. Jean ne se doutait guère, alors, que le maître de Boisdemetz n'était pas seul à cacher des soupçons contre lui et la veuve du mort. Il y avait aussi ce Dabin, dont on avait mené le fils aux abîmes.

Dabin, très-bien placé dans la confiance de son maître, avait connu les grandes spéculations du millionnaire. C'était un homme de bonnes précautions ; il avait surpris et gardé un carnet où la plupart de ces opérations étaient inscrites, et, plus tard, recueilli la preuve que des valeurs qui s'y trouvaient mentionnées avaient été vendues, en nombre considérable, à la Bourse de Paris, par les soins de M. de Fresne. Il s'était tu, quoique voyant bien le mal que l'on faisait à son fils. Le bonhomme vindicatif attendait l'heure.

– Ce matin, il se serait rendu chez M. Artus de Boisdemetz, reprit Sébastien Besnard. Seulement, il aime le neveu de son ancien maître. Écoutez-le, il vous dira qu'il n'a pas voulu l'affliger ; mais ce n'est point cela.

– Qu'est-ce donc ? demanda tout bas Valence.

– Je vous dis qu'il l'aime. Il ne veut pas que ce soit lui qui se charge d'envoyer M. Jean devant des juges ou de le punir de sa main, parce que, dans les deux cas, ce serait détruire son bonheur futur. Il a lu le Mémoire de votre mari ; il sait qui vous a écrit ces lettres.

Madame de Fresne, de nouveau, baissa la tête.

– D'ailleurs, continua le fermier, il ne croit pas que M. Artus ait jamais eu de soupçons puisque jamais il ne lui en a rien dit. Enfin, il est allé à Guesnes, car en cherchant autour de lui un ennemi connu de M. Jean et de la dame de la Blotterie, il avait songé au marquis Victor. Allez, ils se sont bien entendus tous les deux. Ce qu'ils savent peut déjà servir à prouver que les millions cachés du vieux Norvégien n'ont pas été perdus pour tout le monde, et cela donne à penser trop de choses. La haine des petits est quelquefois le gravier contre lequel trébuchent sur la route ceux qui avaient évité le fossé. La visite de Dabin à M. de la Tréville aura des suites qu'il ne tient plus à nous d'empêcher, vous le voyez bien.

– Peut-être, dit Valence, si Victor rentrait chez lui.

Elle songeait à la démarche du Père Mathias.

– M. de la Tréville ne rentrera pas au château, répondit Besnard. En quittant Dabin, il a couru à la ville, il y retourne. Son cheval est à l'auberge du Plessis. Il était venu au Clavier pour m'interroger ; je n'ai rien dit. Et, pourtant, je me souviens de bien des plaintes qui vous ont échappé devant moi. Aussitôt vous aviez grand soin de les reprendre. Peut-être en savez-vous aussi long que Dabin lui-même.

– Non ! s'écria-t-elle, non ! je ne sais plus rien. Je ne veux plus rien dire.

– Vous faites bien, reprit Besnard. Il n'y a que cela d'honnête et de sage. Clouez votre bouche et fermez vos yeux. Si tout ce qui arrive vous cause trop de peur, vous êtes pieuse. Eh bien ! priez !

Le fermier, plus tard, a raconté à ceux qui l'interrogeaient sur cette histoire où tout est réel et vrai, que madame Valence alors s'était tordu les mains, et que, dans son émotion, revenant tout à coup au tutoiement qu'elle employait dans son enfance, elle avait dit : – Pour qui veux-tu que je prie, Besnard ? Ce ne peut être pour mon bourreau !...

XXI

Madame de la Blotterie se tenait assise dans sa chambre à coucher où tout n'était, si l'on s'en souvient, que dentelles et satin bleu, azur et nuées légères comme au ciel. Une servante entra.

– L'homme que madame avait envoyé au château de Guesnes est de retour.

Madame eut un petit soupir gradué, perlé comme une gamme.

– Ménagez-moi, je vous prie, ma fille, car je prévois de mauvaises nouvelles.

– Madame avait-elle aussi prévu qu’au château on refuserait de répondre au messenger qui se présenterait en son nom ?

La valetaille devenait insolente à la Blotterie. Fâcheux présage !

– Sans doute. Des personnes si terriblement affligées que madame la marquise de la Tréville peuvent bien méconnaître leurs amis, qui ne doivent pas s’en offenser. Aussi j’avais donné l’ordre à cet homme de continuer son chemin jusqu’à la ville.

– Et de se rendre chez M. de Brantonnet. Il a suivi les instructions de madame et il rapporte de quoi la satisfaire. M. de la Tréville est comme mort.

Les yeux de la déesse couvrirent cette fille hardie ; mais elle n’était plus en état de réprimer ces traits de méchanceté servile qui ressemblaient si fort aux verges de la justice.

– La blessure qu’il a reçue est sans remède, continua la servante ; les médecins pensent que tout sera fini ce soir.

Fredda joignit les mains :

– Pauvre Victor ! murmura-t-elle. C’est bien. Allez !

– Je dois aussi apprendre à madame que M. de Fresne, qui est blessé au bras, a disparu. Il n’est guère probable qu’il se cache dans sa maison du Plessis. On dit que les gendarmes vont s’y rendre.

Cela voulait dire si clairement : Ils n’auront plus qu’à traverser la rivière – que Fredda pâlit.

Ce ne pouvait être d’une pâleur ordinaire. Ce fut comme une ombre mortelle passant dans l’éblouissement neigeux de son teint ; toute lumière s’éteignit sur ce visage éclatant qui parut livide. Jamais ses femmes n’avaient surpris cette marque suprême d’émotion dans leur maîtresse. Celle-ci s’éloignait, ravie d’avoir frappé si fort, et sans inquiétude sur ce coup d’audace, car elle ne se souciait plus d’une condition qui ne pouvait avoir de durée. Il y avait une odeur de scandale et comme un bruit d’écroulement dans cette grande maison. La servante, en revenant à l’office, raconta qu’elle avait fait une peur diabolique à « madame », qui en une minute avait vieilli de dix ans sous ses yeux.

La fille se vantait, car déjà madame de la Blotterie ne pensait plus aux juges ; ce n’était plus la peur qui l’agitait.

– Jean a donc vengé son honneur ? dit-elle en souriant les dents serrées. Ah ! l'honneur de ce loup !

Elle savait à merveille ce qui se passait dans sa maison. C'était une image en petit du monde où chacun aurait voulu l'accabler, parce que déjà on la croyait à terre. Plus elle avait été redoutée, adulée, servie à genoux, plus on la maudissait maintenant que les malédictions étaient sans péril et la fidélité sans gloire. Ce n'était pas seulement dans le palais italien, c'était à la ville et dans tous les châteaux qu'on s'abordait en se disant :

– On sait à présent ce que sont devenus les trésors cachés du vieux maître de la Blotterie. La veuve et ce Jean de Fresne en ont fait un beau partage, et l'on trouvera peut-être que le vieillard n'a point fini de sa belle mort ! C'est parce que madame de la Blotterie et M. de Fresne se tenaient par tant de vilaines actions ensemble que la dame s'est mêlée à ce procès de séparation et qu'elle a fait du petit Guillaume Dabin un voleur par ses sortilèges. Et c'est pour avoir dit tout cela que le marquis Victor de la Tréville a été percé d'un si furieux coup d'épée. Aussi pourquoi s'était-il fait le chevalier de madame de Fresne, qui en aimait un autre, ce pauvre marquis ?

– Oh ! dit Fredda en parcourant sa chambre, la sotte femme, la brebis maudite ! Ce Victor de la Tréville se fait tuer pour elle ! demain elle commencera une nouvelle vie, tout embaumée de l'amour de Christian Artus, qui vivra pour sa dame comme le marquis est mort. Et ce n'est pas tout ! Le monde entier dira que la haine et la colère ont inspiré Jean de Fresne, le mari. Oui, c'était la colère, ce n'était plus la haine ! Je le sais bien peut-être, moi. Et pourtant je suis plus belle ! Et pourtant j'ai d'autres armes !

Voilà ce qui la blessait plus profondément que la chute de tout l'édifice construit depuis sept ans par ses mains savantes ; voilà ce qui la troublait plus que la défaite, que la nécessité' de céder devant l'orage, plus que la fuite, plus que l'exil ! Voilà ce qui l'épouvantait bien plus que les dénonciations du vieux Dabin, que le cri poussé contre elle par tout le pays, que l'intervention de la justice dont la menaçaient des servantes ! Voilà ce qui était vraiment l'expiation ! Elle sentait bien plus cruellement que tout le reste l'outrage fait à sa puissance et à sa beauté par ce dévouement généreux de Victor de la Tréville et par la superbe et virile passion d'Artus

envers une autre femme. Cette évolution d'un cœur farouche qu'elle avait observé dans Jean de Fresne comblait la mesure. Méprisée, délaissée de tous, elle la plus habile, la plus forte, la plus belle, la déesse éprouvait l'amère et noire colère des majestés tombées et des idoles trahies.

Quant aux juges, elle ne les craignait pas. Ceux qui voulaient l'en effrayer oublliaient qu'elle était née parmi les cygnes sur les lacs du Nord. Ils daignent rarement déployer leurs ailes, mais leur vol est haut, rapide et sûr.

Ce jour-là, – le jour décisif, – il était déjà deux heures, Fredda était encore en déshabillé. Elle s'en alla pousser le verrou de la porte, et, passant dans sa garde-robe, y prit, au fond d'une armoire soigneusement fermée, un vêtement sombre. Dans la chambre, la servante qui venait de sortir n'avait point vu une cassette placée derrière sa maîtresse, sur le siège du fauteuil où madame de la Blotteric se tenait assise. La robe et le manteau étaient de laine couleur de bronze, – un habit de voyage, – et sous les plis du manteau, la veuve de l'armateur norvégien cacha la cassette. En bas, à l'office, on disait : « Peut-être voudra-t-elle partir ; mais alors il faudra bien qu'elle fasse appeler quelques-uns des hommes pour porter ses bagages. Et puis, elle ne tentera rien que la nuit. »

Pauvres gens ! La fugitive pensait justement qu'il y avait foule et qu'on se dépensait en commérages à l'office. Elle se croyait des chances assez sûres de ne rencontrer personne dans le grand corridor. Si quelque obstacle se présentait sur la route, elle pouvait rentrer chez elle et attendre le lendemain. Après tout, il n'y avait pas d'instruction commencée ; la justice n'est pas si alerte. Il est vrai que le lendemain elle se trouverait sans doute embarrassée de Jean de Fresne, qui ne manquerait point de chercher auprès d'elle son refuge la nuit prochaine. Il avait beau être jaloux de sa femme, c'était encore à elle que, dans l'extrémité où il se voyait réduit, il viendrait demander un encouragement. Elle lui avait dit si souvent qu'elle seule pouvait lui donner du cœur !

Le lendemain aussi Dabin serait là ; en ce moment, il était à la ville, essayant de joindre son fils, qui lui échappait. Cette pensée la fit de nouveau sourire.

Le corridor conduisait, à droite, au grand escalier ; à gauche, à un passage plus étroit qui aboutissait au jardin. Seulement les communs se trouvaient à droite, et de l'autre côté sur la façade du midi, regardant la campagne et non le fleuve, s'élevait un pavillon en retour qui faisait ombre. Le premier massif d'arbres n'en était guère situé qu'à une distance de vingt pas, et comme les artistes appelés par le vieil Artus à dessiner son parc avaient dû s'attacher surtout à parer en toute saison les abords du logis, c'étaient des arbres verts.

Abritée par ce rideau tutélaire, Fredda gagna plus tranquillement la première allée sous la futaie. Elle s'applaudissait d'avoir choisi le plein jour au lieu de la nuit pour cette experte retraite. La nuit venue, tous les yeux veilleraient. A cette heure, quel autre danger courait-elle que de se heurter à un jardinier dans les sentiers du parc ? Encore, balaie-t-on les feuilles mortes pour le service d'une maîtresse qui sera peut-être en prison demain ? La déesse continua sa route. Le ciel était noir, le froid piquant et humide, un temps de neige. Si les nuages s'ouvraient pour laisser passer ces flocons blancs qui s'y voient à peine une fois chaque année dans ce pays, ne serait-ce pas un présage heureux pour l'enchanteresse du Nord, regagnant son berceau de glace, et comme une invitation de la destinée ?

En ce moment, elle arrivait à l'extrémité du parc, du côté de l'ouest. Une petite porte s'ouvrait dans le mur d'enceinte. Au dehors, courait une route qu'elle traversa rapidement pour s'engager dans des champs que bordaient de hauts talus plantés d'arbres. Elle marchait entre deux sillons ; l'eau jaillissait partout sous ses pas du sol détrempé et en effaçait la trace. Vienne maintenant la neige ; elle n'avait plus que des raisons de la saluer comme une compagne d'enfance et comme une amie, aucune raison de la craindre. Une rafale souffla, l'air se remplit d'un vol de duvet blanc, la neige venait. Au bout de cette pièce de terre était une autre route, et derrière la bordure de chênes rouillés, Fredda aperçut une voiture. Il y avait même sur le talus un homme qui sauta dans le champ.

– Est-ce bien vous ? s'écria-t-il. Avez-vous pu échapper à toutes ces bêtes fauves qui vous guettent ?

– Oui, dit-elle, c'est moi, Guillaume, moi qui fuis devant les méchants, moi qui cède au destin. Tout mon crime, je vous l'ai confessé. C'est d'avoir

autrefois aimé M. de Fresne et de lui être demeurée fidèle jusqu'à me perdre pour lui et à vous perdre avec moi, mon pauvre enfant. Voilà pourquoi je suis punie. Je sais bien que les bêtes fauves dont vous parlez m'accusent de choses infâmes. Vous ne les croyez point, n'est-ce pas ? Dites-le moi. J'ai besoin de vous entendre.

– Je ne les crois pas, répondit-il d'une voix sourde.

Puis il saisit un des plis de son manteau, et le portant à ses lèvres :

– Êtes-vous bien sûre, lui demanda-t-il, que M. de Fresne ne cherchera pas à vous retrouver et ne voudra pas vous suivre. Il n'y a que cela qui m'importe !

– M. de Fresne ? répéta-t-elle ; mais vous n'avez donc pas appris à le connaître ; c'est un converti d'un genre nouveau. Grâce à nous, Guillaume, il a pu se convaincre de la mauvaise conduite de sa femme.

– Oh ! dit le jeune homme, taisez-vous !... Ce souvenir m'accable au point que je n'ai pas osé écrire à mon père et lui envoyer mon adieu.

– Je vous l'avais bien défendu. Vous n'avez plus de père, vous n'avez plus aucun lien au monde, Guillaume, vous n'appartenez plus qu'à moi.—.. Quant à M. de Fresne et à sa femme, écoutez ! Vertueuse, il la haïssait de toute sa force ; maintenant, il l'aime de toute sa rage. Pauvre gentilhomme ! Faut-il que j'ajoute tout ce que je pense ? Jean de Fresne, hélas ! ne vivra point, car s'il ne se tue pas lui-même, un homme bien plus redoutable que ce malheureux Victor de la Tréville, a juré de venger le marquis. Cet homme, c'est Christian Artus, mon neveu.

– Souvent j'ai eu la tentation de croire que c'était celui-là que vous aimiez 1 murmura Guillaume.

La déesse leva doucement les épaules.

– Ne perdons pas de temps à des folies, dit-elle. Vous courez après tout bien plus de dangers que moi-même et vous devez le savoir. Seule, j'aurais pu. sortir de France avant que votre justice française songeât à me barrer le chemin.

Cela était-il désormais si sûr ? La preuve que la déesse ne le croyait qu'à demi, c'est qu'elle eut encore un rire forcé.

– Pour vous j'ai accepté cette fuite ridicule sur ce navire anglais, reprit-elle. Oh ! bien, elle va s'égarer un peu votre justice !.

– Ce navire est dans le petit port de Beauvoir, où nous arriverons à la nuit, dit Guillaume. Je tremblais qu’hier, dans votre logis de la ville, ma lettre ne vous fût point parvenue.

– Je n’avais garde de ne pas m’y rendre. – Ce que j’ai de plus précieux est à présent sur la route d’Allemagne ; le meilleur de ma fortune est aux mains des banquiers de Hambourg. J’ai pourtant encore cette cassette qui contient mes diamants et une somme assez forte en billets de banque et en or. Je vous supplie de m’en délivrer.

Guillaume prit la cassette et la trouva si lourde qu’il eut un cri de surprise.

– Quoi ! dit-il, vous avez porté cela depuis la maison. Vous avez donc un bras de fer ?

– Et le cœur, comme le bras. Allons ! mon ami, mon unique ami à présent. A votre navire, d’abord ! D’Angleterre à mes lacs, là-bas, ce sera un plus long et plus beau voyage !

Elle se prit à le regarder avec un mélange d’ironie, de triomphe, de cruauté froide et tranquille ; le malheureux était aveugle. Quant à elle, de sa deuxième patrie où elle s’était élevée si haut pour se voir ensuite au bord, d’une chute si profonde, elle emmenait du moins cette proie ; et si chétive qu’elle fût, y retrouvait l’illusion de sa puissance. Tous deux montèrent dans la voiture qui partit.

Et maintenant, cherchez l’enchanteresse de Norwège dans son palais italien ! Dabin, un jour, lui avait dit que son fils avait un honneur solide, et qu’il défiait femmes et démons. Le vieux gérant, si cruellement abusé, avait cherché vainement les traces de Guillaume dans la ville, vainement supplié les magistrats d’arrêter la honteuse affaire. Maintenant, fou de douleur, il rentrait à la Blotterie. Le vieillard n’était point seul. Le fermier du Clavier, Sébastien Besnard, l’accompagnait.

Tous deux se rendirent dans le pavillon que Dabin occupait en avant des communs, en regard de la façade orientale de la maison. La croisée de la pièce principale que le gérant, dans des temps plus heureux, nommait en riant sa chambre des comptes, faisait à peu près face à celle de ce salon fermé pendant sept ans, rouvert trois mois auparavant par ordre de la châtelaine, qui avait perdu la mémoire. Le balcon de bois restauré était

maintenant orné de caisses de fleurs qui l'égaieraient au printemps. Mais que de choses pouvaient s'accomplir avant le retour du soleil !

Le jour tombait. Dabin, de sa main tremblante, alluma d'abord une lampe ; Besnard et lui parlaient à voix basse, et pourtant ils ne s'entendaient point l'un l'autre, car ils ne suivaient pas la même pensée.

– Comment supporterai-je ici les regards des gens ? disait Dabin. Je quitterais la maison, si je n'espérais pas !.

Ce que le vieillard espérait, avait-il besoin de le dire ? c'était la vengeance.

– Le marquis est mort à présent, murmurait Besnard. Comment madame Valence va-t-elle recevoir la nouvelle ?

Dabin quitta sa place auprès du foyer pour se rapprocher de la fenêtre. Ses yeux cherchaient le balcon de bois dans l'ombre.

– La misérable sera punie, s'écria-t-il. Et pour deux crimes peut-être ! Mais lui, mon sang, mon enfant !. Eh bien ! s'il a pu quitter le pays, cela ne vaut-il pas mieux ?.

Oui, mais pas un bout de lettre, pas un mot !

– J'irai à la ville, reprit Besnard ; je lui dirai tout, et peut-être ne se fera-t-elle point trop de reproches, car s'il est mort pour la bien servir, est-ce sa faute à elle ? C'est au cercle des nobles que le marquis a, devant vingt personnes, accusé Jean de Fresne et madame de la Blotterie. Il y avait là M. de Brantonnet qui a voulu défendre les intérêts de la dame. Le marquis lui a répondu : – J'en suis fâché, monsieur. Je me vois obligé de me réserver pour les satisfactions à donner à M. de Fresne, s'il trouve cette fois le courage de me demander raison ; mais vous aurez votre tour !. Il ne savait guère ce qui l'attendait. M. de Fresne, averti, lui a envoyé ses témoins, le Brantonnet et un officier qui ne connaissait point l'affaire.

– Je crois que vous ne m'entendez pas, Dabin, continua le fermier en s'avancant vers le gérant. Je vous raconte encore une fois l'histoire de ce duel. Écoutez-la, et vous verrez que Jean de Fresne sera jugé. Il paraît que, sur le terrain, ayant légèrement touché son adversaire au bras, M. de la Tréville a abaissé son épée. Cela est contre toutes les règles ; mais le marquis était généreux. Il demeurait découvert, Jean de Fresne l'a frappé au ventre.

– Un meurtre ! fit Dabin. Ce n'est pas le premier. Je n'accuse pas l'assassin d'avoir perdu mon fils. L'ouvrage diabolique a été fait par cette femme ; lui, n'en devait avoir que le profit. N'importe ! je vous remercie de m'avoir assisté tout le jour, Besnard ; mais rassurez-vous, j'ai à régler avec le maître du Plessis un autre compte, et j'ai idée que ce serait une autre main si ce n'était la mienne.

La porte de la chambre s'ouvrit :

– A chacun son droit et sa peine, Dabin, dit une voix forte sur le seuil. C'est moi surtout que ce compte dont vous parlez intéresse. Je vois que vous m'attendiez.

– Le maître de Boisdeme ! fit Besnard.

Les domestiques avaient vu la barque à la voile rouge aborder au pied de la terrasse, et l'émoi n'en fit que grandir dans la maison. Sûrement, ce n'était pas un secours qui arrivait à « madame ! » Christian Artus ne venait pas en ami, lui qui était le compagnon du marquis Victor, lui à qui l'on avait dérobé tant et de si bel argent et qui ne l'ignorait plus. Peut-être la maîtresse du logis allait-elle refuser de le recevoir. Au même instant la cloche annonçant le dîner sonna.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis une rumeur s'éleva dans les communs de la maison, et tout le monde de courir :

– Elle est partie !

Dabin avait quitté la chambre, et il s'en allait en disant : Non ! non ! cela ne regarde plus que moi.

XXII

On courait dans les jardins, des torches s'allumèrent, on cherchait dans les allées sur la neige fondante les traces de la fugitive ; les plus zélés firent

hâte pour s'assurer des portes du parc. Au milieu de tout ce tumulte, Artus ne bougeait point. Il lut une vive surprise sur les traits de Besnard qui demeurait auprès de lui dans la chambre du gérant.

– Je ne me mêlerai pas à cette poursuite, dit-il. Madame de La Blotterie est punie comme j'aurais souhaité qu'elle le fût, si j'avais pu choisir la peine. Tout s'est écroulé autour d'elle ; il y a des âmes pour qui ces blessures d'orgueil sont pires que les remords. Elle avait prévu la défaite et je connais le refuge qu'elle s'est préparé. Ce ne sera toujours que l'exil. Je crois que je suis assez bon juge de tout le mal qu'elle a fait ou voulu faire, je vous dis que l'expiation est suffisante. Quant à moi, donnerai-je à penser que je suis à la piste l'argent qu'elle m'a dérobé ? D'ailleurs vous avez été soldat, et puisque vous restez dans cette chambre, c'est qu'il ne vous conviendrait pas plus qu'à moi-même d'exécuter une femme.

– Peut-être avez-vous raison, dit Besnard ; mais alors qu'êtes-vous venu faire ici ?

– Attendre Jean de Fresne. Nous savons tous qu'il y viendra. Ce n'est pas une autre pensée qui vous a conduit à la Blotterie vous-même. Seulement je vous dirai comme à Dabin : Faites-moi la première place. Le droit est de mon côté, j'ai même l'ancienneté pour moi, * car j'ai vu récemment madame de la Blotterie, et sous forme de badinage, elle n'a pas craint de m'avertir que le maître du Plessis avait le dessein de tuer Victor de la Tréville un jour ou l'autre. Je suis lié par ma parole, lui ayant répondu, sans badiner le moins du monde, que ce serait un malheur pour M. de Fresne, parce que je le tuerais à mon tour.

– Vous ne ferez point cela, interrompit Besnard, vous ne le devez pas.

Les deux hommes se regardèrent :

– Pourquoi ne le dois-je pas ? dit Artus. J'ai refusé, il y a quelques jours, devant vous, réparation à Jean de Fresno. Je la lui donne aujourd'hui. Trouvez-vous que ce soit trop bien le traiter ?

– Ce n'est pas cela. Songez que monsieur Jean sera peut-être forcé de se faire justice à lui-même. Alors celle dont il a causé le malheur toute sa vie serait libre. Si, au contraire, il finissait de votre main. Vous devez me comprendre.

– Si Jean de Fresne tombe sous ma main, toutes mes espérances tomberont avec lui. Voilà ce que vous voulez dire.

– Je fais passer devant vos yeux une pensée que peut-être vous n’avez pas eue.

– Le croyez-vous ? reprit le Norvégien en redressant sa belle tête héroïque. Eh bien ! si jje vous disais que je n’ai peut-être jamais rencontré depuis que je suis au monde de plus cruelle tentatrice et de plus perfide ennemie que cette pensée. Et vous dites que je ne l’ai pas eue 1 Elle m’a conseillé de désertir le souvenir du vieillard qui fut presque mon père et dont la mort a été si trouble ; elle m’a pressé de trahir la mémoire de ce pauvre enfant si rude et si bon que l’épée d’un furieux a lâchement égorgé. Mais elle n’a pas été la plus forte ! Allez dire à madame de Fresne que, ne l’eussé-je point repoussée par honneur, je l’aurais chassée pour l’amour d’elle. Vous la connaissez. Si vous doutiez pourtant de sa réponse, je vais vous la dire : Il m’aime comme je veux être aimée ; il a bien fait !

– Vous avez encore raison, murmura Besnard.

Les deux hommes se turent.

Le fermier allait et venait par la chambre, essuyant du revers de sa main la sueur de son front.

– Ainsi, dit-il en revenant tout à coup vers Artus, vous attendrez M. de Fresne. Je suis d’avis comme vous qu’il viendra, et il serait aisé de le prendre dans un piège ; mais il doit être armé.

– Je le désarmerai.

– Vous l’étoufferiez bien dans vos bras, dit Besnard ; mais il s’agit d’un duel. Comment l’entendez-vous ?

– Comme il lui plaira. Je serais bien étonné s’il n’y avait pas encore ici au fond de l’appartement que j’ai habité autrefois, de vieilles épées. Si elles sont rouillées, peu importe ! Vous pourriez assister Jean de Fresne, vous qui êtes calme. J’aurais pour second Dabin qui ne l’est pas. Si M. de Fresne préfère que le combat soit remis à demain, je me rendrai à ses préférences. Il suffira que nous ayons tout réglé et que je sois sûr d’aller plus vite que la justice.

Puis Artus se prit à rire :

– Au besoin, dit-il, je lui donnerais jusqu’à demain chez moi un asile. On ne songerait guère à venir l’y chercher,

– C’est bien, reprit le fermier. Vous devez entendre comme moi les gens du château qui reviennent de leur expédition dans le parc. Elle a été inutile. Je vais avertir Dabin afin qu’il rétablisse l’ordre dans la maison et les fasse coucher.

– Allez ! et gardez-nous de tous ces yeux ouverts. Je m’en remets à vous de toutes choses, Besnard. Encore une fois, vous êtes un soldat.

La poursuite avait été vaine. Pas même une empreinte du pied de la fugitive dans les allées ; elle avait dû partir avant la neige. Les gens rentraient au logis en grondant ; ils étaient harassés de fatigue. La voix du gérant se fit entendre. Dabin, allant au-devant des désirs de Besnard, les invitait à souper vite et à gagner leurs lits, il n’eut point de peine à les persuader. Mais ce qui échappait aux domestiques, le fermier le voyait clairement, lui. Le vieillard voulait demeurer seul. Quelle pensée avait-il ?

Au même instant, Dabin remontait chez lui. Besnard venait de quitter Artus et se trouvait dans la première chambre qui n’était pas éclairée. Ne soupçonnant pas la présence du fermier, le gérant s’en alla tout droit dans l’ombre à une armoire qu’il ouvrit. Contre le battant, il frotta une allumette et prit un objet au dedans. La lueur éclaira le profil en lame du vieillard, et du même coup fit étinceler dans sa main le canon d’un fusil. Besnard alors le frappant à l’épaule :

– Dabin, lui dit-il, qu’allez-vous faire ?

Toute la grande maison dormait. Un homme qui venait des profondeurs du parc se glissa derrière le massif d’arbres verts, puis franchit rapidement le court espace qui le séparait encore du pavillon en retour sur la façade du midi. Jean de Fresne allait entrer par ce même passage qui, si peu d’heures auparavant, avait vu la déesse sortir à jamais de son paradis somptueux. Il tira une clef de sa poche et poussa la porte avec peine, ne pouvant s’aider que d’une main ; il portait un bras en écharpe. Alors, il eut un soupir de soulagement. Quelqu’un qui l’eût épié dans les ténèbres, n’aurait pu s’empêcher de sourire en songeant que le petit homme serait moins aise tout à l’heure quand il s’apercevrait que lenid était vide.

Le visiteur nocturne s'engagea dans l'escalier, puis dans le long corridor ; il étouffait de son mieux le bruit de ses pas. Tout à coup, d'autres pas, qui ne cherchaient point, ceux-là, à déguiser leur allure ferme et sonore, se firent entendre derrière les siens. Jean connaissait les êtres ; tâtonnant dans l'ombre, il rencontra la porte de la garde-robe de madame de la Blotterie. C'était son chemin autrefois ; il voulut la refermer sur lui. Plus de verrou.

– L'homme qui le suivait avançait toujours ; Jean se jeta dans la chambre à coucher. L'homme alors parut s'arrêter un moment.

Pourquoi n'y avait-il pas, dans cette pièce, comme à l'ordinaire, une lampe de nuit ? C'est que celle qui l'habitait avait cherché l'obscurité pour y mieux dormir. Doucement, Jean appela la dormeuse. Point de réponse. Il gagna le lit, et le lit était vide. Les pas sonores au même instant retentirent dans la garde-robe. M. de Fresne se coula le long des meubles qui le guidaient jusque dans l'arrière-salon voisin. Ces pas envahirent la chambre, et cette autre porte, on la verrouilla derrière lui.

Alors, Sébastien Besnard, s'appuyant au chambranle, murmura :

– Je crois que je le mène à la boucherie. Il faut pourtant bien délivrer les innocents et défendre les cœurs honnêtes. Le bon Dieu me pardonnera d'avoir devancé Dabin.

Quant au captif de l'autre côté, l'excès de la rage le tint un moment immobile. Le voile se déchirait devant ses yeux : Fredda était partie. Lui, il venait de tomber dans quelque embûche abominable. Il tâta son habit et y trouva bien son pistolet ; mais contre qui en faire usage ? Contre ce visage de bois ? Il y songea. Ces planches n'étaient pas à l'épreuve d'une balle, et tant pis pour celui qui s'y tenait l'oreille collée !... Mais, en même temps, une autre pensée lui vint qui abattit sa colère et le remplit d'une terreur folle. Où était-il ?.

Dans le salon fermé pendant sept ans après la mort du vieil Artus. Et plus d'autre issue que le balcon.

Le malheureux se laissa tomber à genoux ; il joignit les mains, et ce mouvement de la nature et de l'âme en peine lui arracha un cri de douleur en tordant son bras blessé.

– Monsieur Jean, lui dit une voix grave de l'autre côté de la porte, vous avez encore un bras de libre, et je sais que c'est le bon. Si vous avez un

pistolet, vous ferez bien de vous en servir. Dabin vous guette en bas ; il est armé. Si vous lui échappez, demain vous tomberez aux mains des juges. De toutes façons, vous êtes condamné. Appliquez la sentence vous-même, et au lieu de l'âme de Dabin et de la vôtre, ce qui ferait deux, vous n'en aurez perdu qu'une ; ce sera toujours meilleur. Et puis j'ai idée que si vous épargnez une honte au nom de votre père ou un crime à ce vieillard, cela pourrait bien vous être un peu compté.

Jeanne répondit pas. Il se traîna vers la croisée, essaya de l'ouvrir, n'en eut point le courage et recula. Il y eut un terrible moment de silence, puis un coup de feu. Madame Valence était veuve.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Madame Valence, par Paul Perret

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65225484>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. MADAME VALENCE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
 14. Chapitre XIV
 15. Chapitre XV
 16. Chapitre XVI
 17. Chapitre XVII
 18. Chapitre XVIII
 19. Chapitre XIX
 20. Chapitre XX
 21. Chapitre XXI
 22. Chapitre XXII
3. À propos de cette édition numérique